

JUNKPAGE

POOL MARINE



Numéro 54
MARS 2018
Gratuit

CHEZ NOUS,
C'EST LE
PRINTEMPS

pépinières
Le Lann



Rocade sortie 16
GRADIGNAN
05 56 09 03 54

OUVERT 7/7 LUNDI A JEUDI
9H-12H15 14H-18H45
VENDREDI-SAMEDI-DIMANCHE
9H-18H45 NON STOP

Sommaire

4 EN BREF

8 MUSIQUES

**EMIR KUSTURICA
& THE NO SMOKING ORCHESTRA**

CHRISTOPHE

BALMOREAH

DRAME

BRUTAL MEASURES

CRAZY DOLLS & THE BOLLOCKS

KELLEY STOLZ

ALEX CAMERON

THE TEMPERANCE MOVEMENT

14 EXPOSITIONS

LUC CHÉRY

L'ÉLOGE DE L'ÉTRANGE

MIGUEL CHEVALIER

ESTEFANIA PEÑAFIEL LOAIZA

OH CET ÉCHO -

PERSPECTIVES SURREALISTES

UNE SAISON HOCQUARD

BENOÎT MAIRE

26 SCÈNES

BIENVENUE BAZIÈ

PEER GYNT

(LA) HORDE

NICOLAS LE RICHE

ADÉQUATE

L'ATELIER DES MARCHES

MARIE-MICHÈLE DELPRAT

EUROPE CONNEXION

31 SUPPLÉMENT ESCALE DU LIVRE 2018

40 LITTÉRATURE

FLORENT BOUTEILLER

SANDRINE REVEL

HERVÉ BRUNAU

48 JEUNESSE

50 ARCHITECTURE

52 FORMES

54 GASTRONOMIE

58 VOYAGE

HAMBOURG

60 ENTRETIEN

PRIEUR DE LA MARNE

62 PORTRAIT

PHILIPPE HERNANDEZ

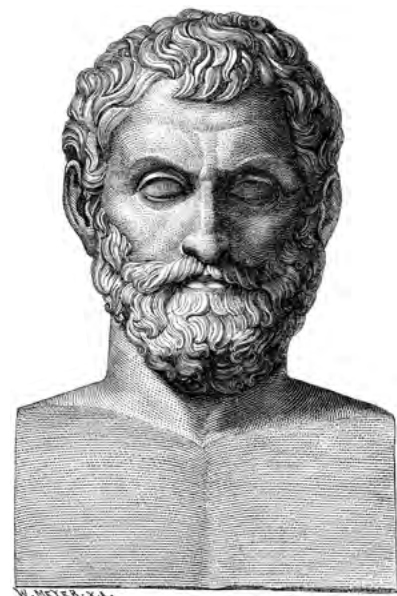
LE BLOC-NOTES de Bruce Bégout

LA FAUTE À THALÈS ET SOCRATE

Depuis Hölderlin et Nietzsche, un nombre croissant de philosophes se livre à une critique radicale de la Grèce. La terre de Thalès et de Socrate n'est plus conçue comme l'aube de la pensée, le surgissement de l'esprit universel dans les nuées du mythe, mais, au contraire, elle est vue comme le crépuscule de la vie et du sens. Au lieu d'apercevoir le miracle grec, celui de la philosophie, de la démocratie, de l'humanisme, de la beauté et de la sagesse, de la science et de la conscience historique, ils aperçoivent partout, surtout à partir de Parménide et Platon, ce que l'on pourrait nommer de manière antinomique un « cauchemar grec », la mainmise de la représentation, du logos et des idées sur la vie, l'invention des idoles morbides de la vérité inconditionnelle et du bien au-delà de l'être. Bref le monde étrié du petit bourgeois moderne, avide de progrès et manipulateur à l'extrême, ne reconnaissant rien d'autre que son intérêt personnel.

La philosophie du xx^e a poursuivi cette dénonciation et l'a approfondie à maints égards. Sous différentes formes, Heidegger, Levinas et Henry dans leur recherche d'un principe véridique différent (l'être, l'autre, la vie) ont fait le procès de la Grèce et des Grecs, du logos hégémonique, de la réduction ontologique, de cette curiosité malsaine à tout vouloir savoir, de l'obsession de la clarté. On peut certes être encore tenté de sauver une Grèce plus authentique et plus archaïque – que sa dégradation ultérieure aurait simplement occultée –, et priser les écrits présocratiques, les chants dionysiaques, les mythes orphiques, les mystères obscurs d'Éphèse, faits de nombres magiques et d'encens entêtant, mais c'est reculer pour mieux sauter, car cette Grèce sauvée de la rationalité et de l'universalité n'est déjà plus vraiment la Grèce, mais la part d'Orient encore vivace dans un Occident qui ne s'est pas encore rangé sous la tutelle de la Vérité et de la Représentation.

Tous nos maux proviennent-ils de ce que la Grèce a inventé ? Le capitalisme, la dégradation de la Terre, l'emprise de la technique sur nos vies, l'individualisme psychotique, le soif de pouvoir et de conquête ? Il semble difficile de le penser. Ce sont là des raccourcis pour le moins surprenants et quelque peu scandaleux. Bien entendu les pathologies n'apparaissent pas par génération spontanée et possèdent une généalogie, mais de là à voir dans le moment grec l'origine de nombreuses calamités contemporaines, il y a un pas qui semble difficile à franchir. De fait, cette dévalorisation des origines grecques – allant de pair d'ailleurs avec la disqualification de la raison neutre et impersonnelle – a souvent conduit ceux qui se hasardaient à la faire à se tourner vers des géographies alternatives : l'Orient musulman ou mystique, la pensée hindoue, les charmes extrêmes du zen et du tao. Là où la Grèce est censée avoir mis en avant essentiellement la raison, la clarté, la technique et l'ordre, les autres mondes auraient préservé un lien plus magique et holistique avec le monde, des valeurs autres que la science et le CAC 40. Il n'est pas ici dans mes compétences et dans mes attributions de traiter de si vastes questions, mais une seule chose m'interpelle dans ce type de discours. Si, effectivement, le Moyen et l'Extrême-Orient avaient su conserver, plus que cette maudite Grèce corrompue dès la naissance, cette présence au monde chaleureuse et collective, irréductible à la logique froide d'un compte d'exploitation, cette vie irrationnelle différente de toute quantité et mesure, bref quelque chose de vraiment exaltant qui échappe aux calculs mesquins d'une pensée théorique, pourquoi ce qui apparaît comme étant ses rejetons les plus spectaculaires, à savoir le capitalisme sauvage et dérégularisé, la passion consumériste des marchandises et la fascination pour les nouvelles technologies, a trouvé hors de l'Occident et justement dans les terres orientales (Dubai, Shanghai, Tokyo, etc.) un lieu idéal pour s'épanouir ? Ah moins, bien entendu, que tout cela ne soit encore une fois que le résultat de la mauvaise influence de l'Occident gréco-chrétien et de ses semences corruptrices ?



Buste de Thalès (illustration de l'époque)
Touvrage d'Ernst Wallis, 1877



Visuel de couverture :

Prieur de La Marne, Festival Nouvelle(s) Scène(s),

du samedi 17 au dimanche 24 mars, Niort (79000).

www.nouvelles-scenes.com

[Lire page 60]

© Sylvère H.

Prochain numéro le 26 mars

Suivez **JUNKPAGE** en ligne sur **tumblr**. > journaljunkpage.tumblr.com

ISSUU > issuu.com

f > [Junkpage](https://www.facebook.com/junkpage)



JUNKPAGE est une publication d'Évidence Éditions; SARL au capital de 1 000 €, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux. Tirage : 20 000 exemplaires.

Directeur de publication : **Vincent Filet** / Secrétariat de rédaction : **Marc A. Bertin** / Rédaction en chef : redac.chef@junkpage.fr / Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@francktallon.com /

Assistants : **Emmanuelle March**, **Isabelle Minbielle** / Ont collaboré à ce numéro : **Julien d'Arbrigeon**, **Didier Arnaudet**, **Bruce Bégout**, **Marc A. Bertin**, **Cécile Broqua**, **Sandrine Chatelier**, **Henry Clemens**, **Anna Maisonneuve**, **Stéphanie Pichon**, **Jeanne Quéheillard**, **Joël Raffier**, **Xavier Rosan**, **José Ruiz**, **David Sanson**, **Nicolas Trespallé** / Correctrice : **Fanny Soubiran** / Fondateurs et associés : **Christelle Cazaubon**, **Serge Demidoff**, **Vincent Filet**, **Alain Lawless** et **Franck Tallon** / Publicité : **Claire Gariteai**, c.gariteai@junkpage.fr, 07 83 72 77 72 **Clément Geoffroy**, c.geoffroy@junkpage.fr, 06 60 70 76 73 / Stagiaire : **Elias Olive**

Administration : **Julie Ancelin** 05 56 52 25 05

Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN 2268-6126 - OJD en cours

L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



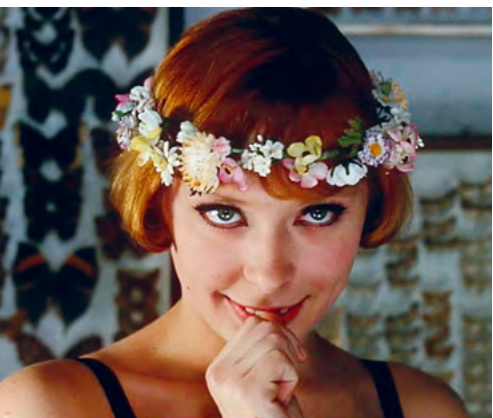


© Stéphanie Ehrhart

MAESTRO

Du haut de ses 50 ans de carrière et 25 longs métrages, le génial Dario Argento est à l'honneur à Poitiers, à l'occasion de la sortie en librairie de son autobiographie *Peur*. Au menu : master class le 1^{er} mars au TAP Castille, animée par Jean-Baptiste Thoret, auteur de *Dario Argento, magicien de la peur*, projections (*Suspiria*, présenté par le maître en personne, et *Opéra*, en présence de Denis Mellier, professeur à l'université de Poitiers, et de Guy Astic, directeur des éditions Rouge Profond), dédicaces et colloque. Ne manque qu'un concert des Goblins...

Profondo Argento, du 1^{er} au 4 mars, Poitiers (86000). tap-poitiers.com

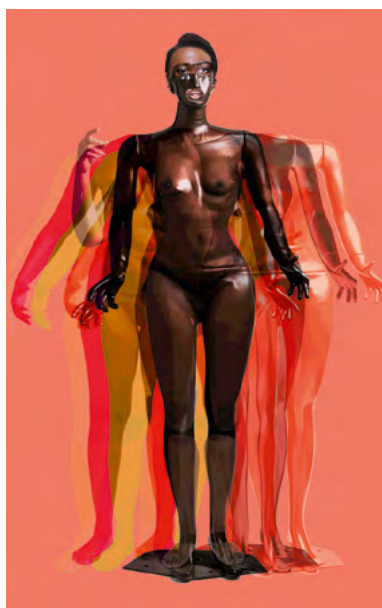


Extrait des Petites Marguerites de Vera Chytilova

DÉPRAVÉES

Dans le cadre du cycle « Désordre, échos de Mai 68 au cinéma », double programme avec *Les Petites Marguerites* de Vera Chytilova et *Un misanthrope* de Gérard Pirès. Véritable feu d'artifice cinématographique, cet ovni se présente comme un remarquable tour de force : trucages, jeux de couleurs, jaillissement ininterrompu d'images élaborées jusqu'à la préciosité, montage choc, illustrant la formidable inventivité de la Nouvelle Vague tchèque et plus généralement du cinéma des pays de l'Est en cette fin des années 1960, où l'on détecte l'influence de Godard, du cinéma expérimental américain et du pop art.

Désordre 3 : Les Petites Marguerites, mardi 13 mars, 20 h 15, Utopia. monoquini.net



Venus 2, The Black, Toilette Fine © Joana Choumali

CHAIRS

La sixième édition de la manifestation Émoi photographique a retenu le thème du corps dans tous ses états. Du 24 mars au 29 avril, le rendez-vous angoumois accueille trois prestigieux invités – Orlan, Joana Choumali et Gérard Chauvin – ainsi que 25 photographes choisis dans les travaux envoyés pour l'appel à candidatures, dont une partie n'a jamais été montrée. Est également exposé le travail réalisé par les détenus de la maison d'arrêt d'Angoulême dans le cadre d'ateliers photographiques.

Émoi photographique, du samedi 24 mars au dimanche 29 avril, Angoulême (16000). www.emoiphotographique.fr



D. R.

CHAOS

Réalisé en 1986 par Konstantin Lopouchanski, assistant de production de Tarkovski sur *Stalker*, terminé quelques semaines avant la catastrophe de Tchernobyl, *Lettres d'un homme mort* offre une vision désespérée, quasi naturaliste, des conséquences terrifiantes d'un conflit nucléaire, rejoignant *La Bombe* de Peter Watkins et *Threads* de Mick Jackson pour leur constat sans appel. Le 17 mars, à 16 h 30, à la bibliothèque Mériadeck, conférence de Natacha Vas-Deyres, spécialiste des littératures de l'imaginaire : « La SF soviétique : entre rêves utopiques et cauchemars totalitaires ».

Lune noire : Lettres d'un homme mort, dimanche 18 mars, 20 h 45, Utopia. www.lunenoire.org



c02 © Christophe Clottes

GÉOLOGIE

Jusqu'au 30 mars, Le Bel Ordinaire et la Maison de la Montagne présentent à la Cité des Pyrénées « Corps minéral », une exposition carte blanche à Christophe Clottes. Le plasticien palois s'intéresse aux phénomènes géologiques. Il puise son inspiration lors de ses randonnées, dans les détails de la montagne : de grands rochers erratiques, les galets polis par un torrent et leur intérieur... Ses installations décomposent et recomposent le paysage pour en révéler les structures cachées. En 2017, au Bel Ordinaire, il présentait son travail dans l'exposition collective « Monts et merveilles », dont le commissariat était assuré par François Loustau.

« Corps minéral », Christophe Clottes, jusqu'au 30 mars, Cité des Pyrénées, Pau (64000). belordinaire.agglo-pau.fr

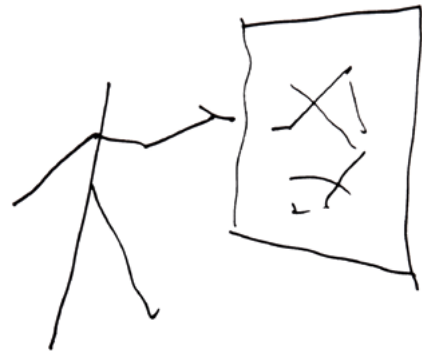


Anonymous. Violoniste buveur ou Musicien à l'alcool gai. © Photo Nicolas Nicastro

LIBATIONS

Après le succès de la grande exposition temporaire « Bistrot ! De Baudelaire à Picasso » en 2017, la Cité du Vin présente « Le Vin et la Musique, accords et désaccords (xvi^e-xix^e s.) » du 23 mars au 24 juin. 150 œuvres (peintures et céramiques, livres de musique, maquettes, instruments, bijoux de scène...) provenant de collections régionales, nationales et européennes, ainsi qu'une sélection de pièces musicales (opéras, ballets, airs à boire) illustrent l'association du vin et de la musique autour de thématiques mythiques, profanes, épiciuriennes ou moralisantes.

« Le Vin et la Musique, accords et désaccords », du vendredi 23 mars au dimanche 24 juin, La Cité du Vin. www.laciteduvin.com

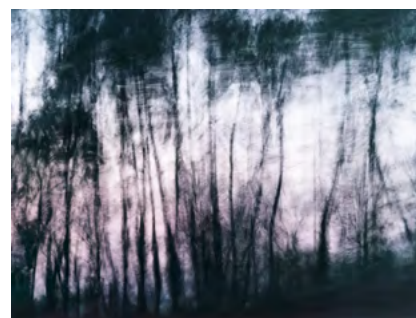


C'EST L'IMAGE QUE JE FALS DU MONDE

TIERCÉ

Du 10 mars au 17 juin, le Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart présente non pas une mais trois expositions ! « Inland Voyages in an Inland Voyage » de Mira Sanders ; « Les villes imaginées » de Yona Friedman ; et « Because the Night ». Cette nouvelle présentation des œuvres de la collection du Musée invite à une promenade au cœur de la nuit, de l'apparition de la voûte céleste au lever du jour. « Because the Night » emprunte son titre à la chanson de Patti Smith (1978) et traduit notre rapport à la nuit entre rêve et désir.

« Inland Voyages in an Inland Voyage », Mira Sanders, « Les villes imaginées », Yona Friedman, « Because the Night », du samedi 10 mars au dimanche 17 juin, Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, Rochechouart (87600). www.musee-rochechouart.com



Sonnus © Elena Peinado

ÉCHANGES

Pour inaugurer sa nouvelle saison, le Centre d'art contemporain Raymond Farbos, à Mont-de-Marsan, accueille la photographe Elena Peinado et la graveuse Blandine Galtier. Ces deux artistes se sont rencontrées lors de l'exposition « Temps en mouvement », présentée à l'Artothèque de Gondrin, dans le Gers. Quand bien même elles ne se connaissaient pas avant, leur démarche artistique les destinait à se rencontrer. L'une capture la nature en mouvement, l'autre fige des instants de vie. La nature et l'architecture, la complémentarité des démarches artistiques deviennent évidentes côte à côte.

« Dialogues », Elena Peinado & Blandine Galtier, du vendredi 16 mars au samedi 5 mai, Centre d'art contemporain Raymond Farbos, Mont-de-Marsan (40000). cacrif.canalblog.com

M

É

D

O

C

7-8
AVRIL
2018

Printemps
des Châteaux

Médoc
Haut-Médoc
Saint-Estèphe
Pauillac
Saint-Julien
Listrac-Médoc
Moulis en Médoc
Margaux

PORTES
OUVERTES
EN MÉDOC

www.medoc-bordeaux.com



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé,
à consommer avec modération



© Adagp, Paris 2018

IMAGINAIRE

Né en 1941, élève de Jean Delpech (Grand Prix de Rome de gravure en 1948), Philippe Mohlitz est aujourd'hui reconnu comme un maître de la gravure au burin. Son inspiration visionnaire et fantasmagorique en fait un héritier de Rodolphe Bresdin. Après plus de quarante ans de création, une part de mystère demeure toujours autour de son œuvre. S'associant pour la deuxième année consécutive à la Fête nationale de l'estampe (26 mai), le musée des Beaux-Arts de Bordeaux offre une immersion en noir et blanc dans l'espace très personnel de Mohlitz.

« **Philippe Mohlitz. Pilleur de rêves** », du vendredi 2 mars au lundi 4 juin, musée des Beaux-Arts, aile sud, salle des Actualités. www.musba-bordeaux.fr



© Anne-Sophie Annese

MYTHE

Graphiste et photographe indépendante, Anne-Sophie Annese n'a de cesse d'explorer l'image sous toutes ses formes. Sous alias Studio Bohème, elle regroupe ses multiples savoir-faire, acquis lors de sa formation aux Arts décoratifs comme dans les studios de création à Milan, Paris et Bordeaux. Passionnée par la photographie argentique, équipée de ses vieux Minolta, Polaroid et parfois d'autres modèles plus expérimentaux, elle cultive un esthétisme construit autour de l'accident, du grain, des teintes d'une pellicule périmée.

« **Ishtar** », Anne-Sophie Annese, du lundi 12 mars au mardi 29 mai, grilles du Jardin des Dames de la Foi. www.lelabphoto.fr



© wang-shu & lu-wenyu, Ningbo History Museum

CHINA

Architectes installés à Hangzhou, Wang Shu et Lu Wenyu développent au sein de leur agence, Amateur Architecture Studio, une approche radicalement différente de l'architecture majoritaire en Chine par opposition au traditionalisme architectural chinois et à une modernité souvent destructrice dont ils s'émancipent, ils affirment de nouvelles pratiques de l'architecture, à la fois inventives et critiques. Cette œuvre d'exception qui se caractérise aussi par cet engagement a été distinguée par le Pritzker en 2012.

« **wang shu, lu wenyu – amateur architecture studio, Hangzhou** », du jeudi 31 mai au dimanche 28 octobre, arc en rêve centre d'architecture. www.arcenreve.com



© Corinne Couette

DÉGUSTER

Du 7 au 8 avril, l'appellation Blaye Côtes de Bordeaux fête la 24^e édition de son Printemps ! 80 vignerons viennent à la rencontre des visiteurs et feront déguster leurs vins au cœur de la citadelle. L'occasion pour les amateurs de vins de découvrir ou redécouvrir toute la diversité des vins de l'appellation. Ateliers et animations gratuites seront proposés tout au long du week-end : initiation à la dégustation, atelier d'assemblage, démonstration culinaire, balade en bateau, petit train, marché gastronomique...

Printemps des vins de Blaye, du samedi 7 au dimanche 8 avril, 10 h - 20 h, Blaye (33390). printemps.vin-blaye.com



The Shirt Tail Stompers - D. R.

GROOVY

Du 16 au 18 mars, l'association Swingtime Bordeaux organise la 11^e édition du festival Swing Art, à la Halle des Chartrons. À travers la mise en place d'un programme "IN" et "OFF", l'association Swingtime Bordeaux encourage durant tout un week-end la découverte de disciplines artistiques ainsi que l'interaction des différents publics autour d'un dénominateur commun : le swing. Parmi le copieux programme, deux concerts notables avec les Britanniques The Shirt Tail Stompers, et les régionaux de l'étape, Perry Gordon & His Rhythm Club.

Festival Swing Art, du jeudi 15 au dimanche 18 mars, Halle des Chartrons. swingtime.fr



Eni Looka - D. R.

FEUILLETER

Du 27 avril au 17 juin, le musée Georges de Sonnevillle de Gradignan accueille l'exposition « **Objet de livres** » rassemblant une centaine de livres-objets d'une cinquantaine d'artistes venus de toute la France avec en parallèle une exposition également de livres-objets à la médiathèque Jean Vautrin (issus du fonds de la médiathèque de Mérignac). À l'occasion de cette exposition, Eni Looka déroulera le livre de Rudyard Kipling *Tu seras un homme, mon fils* sur une spirale de papier apposée sur la façade intérieure vitrée du musée.

« **Objet de livres** », du vendredi 27 avril au dimanche 17 juin, musée Georges de Sonnevillle, Gradignan (33170). www.ville-gradignan.fr



Benoît Maire © Aurelien Mole

MÉDOC

À l'occasion de sa monographie au capc musée d'art contemporain, Chasse-Spleen centre d'art présente « **Nature Morte** », une exposition collective sous le commissariat de Benoît Maire avec des œuvres de Nina Beier, Tania Perez Cordova, Evariste Richer, Mark Geffriaud, Rolf Kulus et de l'intéressé. Né en 1978, à Pessac, désormais établi à Paris, cet ancien pensionnaire du Palais de Tokyo et étudiant à la Villa Arson, titulaire d'un double cursus en arts et en philosophie, a notamment été lauréat du Prix Fondation d'entreprise Ricard en 2010.

« **Nature Morte** », du mercredi 7 mars au vendredi 26 octobre, Chasse-Spleen centre d'art, Moulis-en-Médoc (33480).



D. R.

JEUNESSES

Avec l'exposition « **Enfances - Grandir de la Renaissance au Baby-boom** », les Archives départementales invitent à la découverte de certains aspects méconnus de l'Histoire. De nombreux documents d'archives (manuscrits, imprimés, affiches, photographies), des objets et des supports multimédia ont été collectés pour illustrer le quotidien de ces enfants, du travailleur à l'enfant-roi, et retracer l'évolution de leur place dans la société depuis le XVI^e siècle jusqu'au XX^e siècle.

« **Enfances - Grandir de la Renaissance au Baby-boom** », jusqu'au vendredi 30 mars, Archives départementales. archives.gironde.fr



Nina Beier - Female Nude, 2016. Photo : Georg Petermichl.

NATURE MORTE

DU 7 MARS AU 26 OCTOBRE 2018

Sous le commissariat de Benoît Maire, à l'occasion de sa monographie au CAPC Musée de Bordeaux, Chasse-Spleen centre d'Art présente des œuvres de Nina Beier, Tania Pérez Córdova, Evariste Richer, Mark Geffriaud, Rolf Julius et Benoît Maire.

www.art.chasse-spleen.com

OUVERTURE DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 11H00 À 17H00.
32 CHEMIN DE LA RAZÉ - 33480 MOULIS-EN-MÉDOC

CHASSE-SPLEEN



CENTRE
D'ART



© Dragan Teodorovic



© Claire Contrail

Groupe hautement confidentiel, Balmorhea déploie de disque en disque une singulière délicatesse, propre à ravir les amateurs de Calexico et du Kronos Quartet.

TEXAS

Fondé en 2006 par Rob Lowe et Michael Muller, Balmorhea avance sous étiquette commode « post-rock » tout en exhalant des notes classiques. Il faut dire que le duo sait s'entourer à bon escient de musiciens susceptibles de suivre leur vision. S'il est aisé de songer aux paysages de Stars of the Lid, dans une version plus « rustique », les paysages *ambient* de Brian Eno comme l'extravagance du Penguin Café Orchestra ont davantage droit de cité plutôt que l'école chicogoane Gastr Del Sol / Tortoise. D'ailleurs, le noyau dur revendique pleinement Claude Debussy, Beethoven, Arvo Pärt ou le minimaliste italien Ludovico Einaudi. En fait, c'est peut-être dans cette voie qu'il vaut mieux chercher et creuser tant la formation d'Austin, Texas (qui rend hommage avec son patronyme à un minuscule parc naturel ouvert au public en 1968), continue d'explorer une certaine forme de silence entre les notes au fur et à mesure de sa généreuse discographie (6 albums, un live et un recueil de remixes de leur opus magnum *All is Wild*, *All is Silent*). D'aucuns pourraient sans trop se fourvoyer avancer l'hypothèse d'un cousin languide, mais avec *boots* et *stetson*, de Sigur Rós, d'autres pourraient également songer à une version de Giant Sand étudiant Erik Satie, voire une version purement instrumentale de Lambchop. Bref, on ne cessera de tourner inutilement autour du sujet qu'à son écoute attentive et respectueuse. Ce qui reste la meilleure façon à ce jour de célébrer des musiciens.

MAB

Balmorhea + Martyn Heyne,
jeudi 15 mars, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu

Il promet un nouvel album, qui a même déjà un titre de travail : *Diplomatico*. Il faut dire qu'Emir Kusturica passe beaucoup de son temps en Amérique latine. Mais côté enregistrement, c'est silence radio depuis 10 ans...

BALKAN BEAT CHIQUÉ CHIQUÉ

Pour autant, le groupe du Serbe, The No Smoking Orchestra (NSO), se maintient en activité depuis le début des années 1980 et, sous son nom, enregistre depuis 20 ans. Essentiellement des musiques de films, de *Chat noir, chat blanc* (1998) au petit dernier, *Le Temps des gitans* (2007) ; la bande originale du film, mais dans une version opéra punk plus proche de ce que fait le groupe sur scène. Et chacun des concerts de ressembler aux films du guitariste-cinéaste, avec des airs de petit cirque. Autour de Kusturica, qualifié de membre « par correspondance » par ses camarades en raison de ses passages épisodiques dans le groupe et du travail commun mené à distance, des musiciens qui n'ont fait que changer à travers les années. Une vraie auberge espagnole, ce NSO. Entre les différentes communautés ethniques qui y sont passées, les guerres qui l'ont disloqué, le groupe prend parfois des allures de légion étrange. Les styles musicaux se perdent dans un labyrinthe d'influences. Du jazz au classique, leur tambouille trimballe autant de composantes populaires que de références savantes.

Le tempo soutenu, vif du *kolo* serbe rebondit sur une sorte de rumba des Balkans, et la sueur perle promptement au front des musiciens. C'est toujours gai, peu prétentieux et gentiment zinzin. Une esthétique finalement si proche de celle des films de Kusturica que le groupe a pu jouer son propre rôle à l'écran. *Le Mauvais Garçon des Balkans* (titre du documentaire) n'a pas connu que la gloire. Mais la manière d'apparence chaotique dont il mène sa vie et sa carrière montre que cette quête-là n'est pas, tant s'en faut, son moteur unique... **José Ruiz**

Emir Kusturica and The No Smoking Orchestra + Landslava, jeudi 29 mars, 19 h, Krakatoa, Mérignac (33700).
www.krakatoa.org



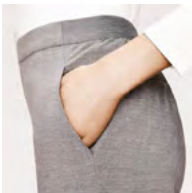
© Lucie Bevilacqua

Ultime field commander vintage, poussé en mauvaise graine du pop hexagonal, Christophe s'offre encore et plus que jamais. En concert, c'est toujours plus fou.

« J'suis le plus pur / Je vous rassure / Le plus embrasé. » Ainsi s'ouvrait, en 2016, *Les Vestiges du chaos*, 13^e chapitre du roman français de Daniel Bevilacqua dit Christophe, dernier dandy en rupture de l'industrie du divertissement. Survivant aux décennies, aux revers de fortune, aux modes, aux idoles disparues (Bowie, Alan Vega, Lou Reed, Johnny Halliday), le héros déchiré défiait une fois encore ses fans, tapi derrière ses motifs synthétiques, tel un prédateur. On a beau s'être fait à l'intense productivité du Beau bizarre depuis le début du siècle, sa constance dans la dérive des continents force le respect autant qu'elle laisse coi : 5 albums, 3 bandes originales, un *Olympia live* (2002 en écho à 1975). Bref, le natif de Juvisy-sur-Orge, classe 45, en a plus sous la semelle que les jeunes Turcs au goût du jour. Éternel oiseau de nuit, composant sans cesse en son Xanadu de Montparnasse, le samouraï errant sur la route de Salina convoque toujours les mêmes fétiches tout en sachant que le cœur, c'est là qu'il faut viser ; Anna Mouglalis lisant un poème de Catherine Pozzi, belle ombre brune se glissant dans les lettres de Rilke et les draps de Valéry. Et le miracle de la communion entre générations de s'accomplir, de la scie lacrymale *Aline* au suc gorgé de groove façon *Tangerine*, harmonica et piano éminent, Trente Glorieuses et futur incertain, Paris et l'Italie, conduites américaines et coupés Pininfarina, le savant et le populaire. Le plus grand, oui.

Marc A. Bertin

Christophe,
samedi 17 mars, 20 h 30,
Le Pin Galant, Mérignac (33700).
www.lepingalant.com



L'ÉLÉGANCE VERSATILE DU PANTALON 7/8^{ÈME} **UNIQLO**

MULTIPLIEZ LES STYLES AVEC NOTRE VERSION REVISITÉE POUR LA NOUVELLE SAISON !

La ceinture élastiquée est désormais incurvée pour plus de confort et s'adapter à toutes les morphologies. Coupé juste au-dessus de la cheville, ce pantalon se porte aussi bien avec des talons et un chemisier pour un effet habillé, qu'avec des baskets et un t-shirt pour une allure plus décontractée. Disponible dans un éventail de coloris et d'imprimés.

PANTALON 7/8^{ÈME} **29,90€**

UNIQLO Bordeaux Lac
UNIQLO Porte Dijaux

[UNIQLO.COM](https://www.uniqlo.com)



LifeWear*



Crazy Dolls & The Bollocks - © Amadea



D.R.

Si John Waters et Huber Selby Jr. avaient eu une fille, alors Lydia Lunch eût été le fruit de leurs amours. Son nouvel avatar Brutal Measures annonce la couleur.

VIRAGO

Vouloir dérouler le CV de Lydia Lunch, c'est plonger aussitôt dans 40 ans de contre-culture, à la frontière de courants musicaux extrêmes, du *spoken word*, de l'art contemporain et de la performance.

De ses débuts radicaux au sein de Teenage Jesus & The Jerks au duo Brutal Measures, formé avec l'ancien Flying Luttenbachers Weasel Walter, l'atrabilaire sexagénaire aura croisé le fer avec James Chance, Sonic Youth, Fœtus, Birthday Party, Terry Edwards, Gallon Drunk... soit une certaine idée de l'aristocratie du noise à l'usage des sourds et des malentendants.

Qu'elle fonde son propre label (Widowspeak), fasse « l'actrice » chez Richard Kern (*Fingered, Submit to Me*), publie son hallucinante autobiographie (*Paradoxia*), se produise sur scène en s'inspirant de Cioran, celle qui doit son nom d'artiste à Willy DeVille aura plus œuvré contre le patriarcat et en faveur de la condition féminine que toutes les professionnelles contemporaines de la cause. Au-delà de la provocation et de la transgression, au-delà de la violence et de la pornographie, Lunch a bâti une œuvre complexe, riche et source d'inspiration inusable loin du marxisme en chambre. Inlassablement en quête de projets, sans cesse sur la route, sa ferveur demeure un modèle du genre. Son intégrité et son intransigeance proverbiales. Après, libre à chacun et chacune de croire que l'émancipation passe par le combat pour l'écriture inclusive. D'aucuns préfèrent la Reine de Siam. Comment leur donner tort ?

MAB

Brutal Measures + Putan Club,
lundi 19 mars, 19 h 30, I.Boat.
www.bordeauxrock.com

Quatre personnalités trempées ne font pas forcément un bon groupe. Pourtant, ces quatre-là infirment la croyance. Et le gang d'afficher en plus une parité totale avec son nom : Crazy Dolls & The Bollocks.

BAD BEAT

Épargnons-nous la traduction du nom du groupe pour noter que ce sont deux filles bien frappées qui mènent l'affaire. Soutenues, il est vrai, par deux garçons loin de faire de la figuration. Ce quatuor bordelais délivre une denrée recherchée parce que rare : un rock'n'roll naturel, généreux et partageur. Comme une discothèque idéale reprenant les affaires là où Johnny Cash les aurait laissées et dont l'un des modèles contemporains serait JD McPherson.

Mettons que Crazy Dolls & The Bollocks maîtrise les fondamentaux rockabilly. Lequel trouve une tenue et une santé impeccables sous les doigts de Flo, guitariste versatile, un des piliers du son du groupe. Ce garçon, qui délivre ses sermons électriques dans d'autres chapelles (le combo Raw Wild notamment), s'est nourri de Scotty Moore comme de Brian Setzer, et surprend par une technique dont les secrets ne sont pas perdus pour tout le monde.

Au fond, dominant ses fûts, Céline pilonne en conscience un tempo qui ne mollit jamais. Tout en férocité, jusqu'au point d'ébullition. Devant, Lynn leader au timbre rauque et rock attitude. C'est elle qui a fomenté le complot Crazy Dolls & The Bollocks. En attirant à ses côtés Flo, le voltigeur de la guitare.

Leurs concerts ne laissent aucun doute, leur discographie encore modeste (un EP et un mini-album à paraître) en témoigne. Ces jeunes gens sont un recours inespéré. Préciser que leur prochain disque a été enregistré en analogique est un détail superflu.

José Ruiz

Washington Dead Cats + Crazy Dolls & The Bollocks,
samedi 24 mars, 20 h, L'Accordeur,
Saint-Denis-de-Pile (33910).
www.laccordeurlasalle.com



D.R.

Trois ans après son premier album, Drame donne enfin une suite attendue à sa conception de la transe. Toujours sans guitare, mais réellement obsédant.

GROOVE ARMADA

On pourrait commencer par un extrait de la notice biographique accompagnant le nouvel album : « Il ne tient qu'à vous de reconstituer le drame à la lumière de votre propre expérience et tant pis si vous vous trompez du tout au tout. » Il s'agit d'une citation de Louis Calaferte, tirée de *Septentrion*. Ces jeunes gens ont de belles lettres.

On pourrait aussi affirmer, sans trop se tromper, que ce groupe offre la possibilité à Rubin Steiner de délaisser ordinateur, synthétiseur et guitare au profit du plaisir de n'être que bassiste.

On pourrait penser qu'il s'agit d'une récréation qui revient à sa guise dans la carrière bien fournie de celui qui, jadis, fut l'exigeant programmeur du Temps Machine à Tours.

On pourrait dire, en toute subjectivité, que sur scène l'alchimie explose, provoquant un réel plaisir. Quand bien même on pense deviner la formule, mieux vaut derechef réviser ses a priori.

Drame vaut mieux, mille fois mieux, que cette pénible étiquette « krautrock », si réductrice et si vaine. Drame est une espèce de fantôme musical, à l'image de son modèle avoué, Cavern of Anti-Matter. On y pénètre par des chemins soi-disant balisés – batterie *motorik*, nappes synthétiques, absence de chant – pour mieux se retrouver face à une hydre free, malaxant Can et Sun Ra, Stereolab et Spacemen 3. Bien évidemment cette tentative de résumé est vouée à l'échec car seule une écoute répétée permet de dévoiler tous les détails d'une fresque plus complexe qu'il n'y semble. « Space is the place », comme on dit.

MAB

Drame,
samedi 31 mars, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu



Le Quatuor Diotima - D. R.

CLASSIX NOUVEAUX par David Sanson

À l'Auditorium de l'ONBA, le Quatuor Diotima réitère son tour de force de proposer, en un week-end et trois concerts, l'intégrale des six Quatuors à cordes de Béla Bartók, couplés avec les trois derniers quatuors de Schubert. Un périple sur les cimes du répertoire qui promet d'être intense.

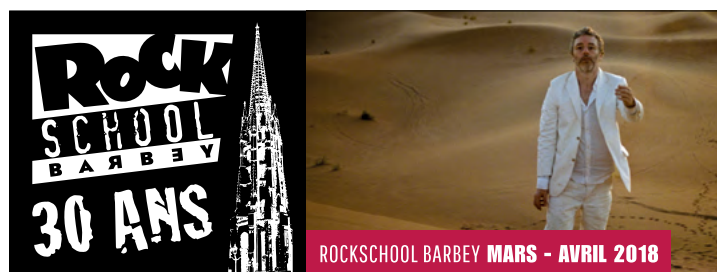
VOYAGE D'HIVER

Compositeur et pianiste, le Hongrois Béla Bartók (1881-1945) a été l'un des bons génies de la musique du XX^e siècle, qu'il aura passionnément servie et patiemment révolutionnée au fil d'une existence palpitante. Jalonnant celle-ci, le massif des six *Quatuors à cordes*, qui vit le jour entre 1908 et 1939, est considéré comme le groupe de quatuors le plus important depuis ceux de Beethoven; et comme l'un des sommets d'un répertoire dont on dit (à juste titre) qu'il incarne la forme la plus noble de la musique occidentale de tradition écrite. Ce n'est donc pas un hasard si Bartók a donné son (pré)nom à l'un des meilleurs quatuors à cordes français actuels – le Quatuor Béla. Et c'est sous l'égide d'un précepte du Hongrois – «jouer les œuvres de répertoire comme des œuvres nouvelles, et celles nouvelles, comme des pièces de répertoire» – qu'a choisi de se placer le Quatuor Diotima, autre formation phare de la scène hexagonale, de la même génération que les Béla, mais au parcours à la fois plus orthodoxe et (donc?) plus médiatisé.

Une formation qui n'a pas froid aux yeux : le temps d'un week-end et de trois concerts, les Diotima nous offrent ainsi de gravir ce massif – ascension malaisée que celle-ci avec ses sommets escarpés, ses reliefs rugueux et ses climats rigoureux –, chef-d'œuvre mal aimable que ces six quatuors perpétuant «la tradition du dernier Beethoven fondée sur la concentration de la pensée et l'âpreté de l'écriture, sur le refus de compromettre la logique au profit de la beauté ou d'une quelconque complaisance dans l'émotion» (Stephen Walsh), qui réclament de la part des interprètes (et des auditeurs) patience et endurance. Mais ce sont des sommets éminemment gratifiants, qui sauront combler les uns et les autres. Car leur intérêt n'est pas simplement historique ou musicologique, il ne réside pas uniquement dans l'invention constante dont fait ici montre le compositeur (allant même jusqu'à inventer certains traits de jeu, tel le fameux «*pizzicato* Bartók», où le violoniste tend la corde jusqu'à la rompre); non plus que dans la manière dont ces six quatuors, en plus de

constituer une sorte de journal de création de leur auteur, offrent, comme le souligne Franck Chevalier, l'altiste du Quatuor Diotima, «un panorama extraordinaire de l'évolution politique et artistique de la première moitié du XX^e siècle. (...) Panorama artistique car chacun des quatuors représente un moment de l'histoire de la musique, en pleine ébullition à cette époque : le premier évoque le monde post-romantique germanique; le deuxième la seconde école de Vienne – Schönberg en particulier –; le troisième le refus du modèle allemand et la découverte de Debussy; les quatrième et cinquième, avec leurs formes en arches, la volonté de Bartók d'affirmer son propre style; enfin le sixième, sublime chant de désespoir et d'exil à la mémoire de sa mère, mais aussi en forme d'adieu à l'Europe, composé juste avant son émigration pour une nouvelle vie aux États-Unis». Non, c'est plus souvent la beauté du chant, la force mélodique qui retient l'attention dans ces œuvres d'apparence austère, parfois quasi abstraite, qui ne révèlent que peu à peu une expressivité bouleversante, des trésors d'émotion, une intensité de sentiment qui n'a rien à envier à Chostakovitch... ou à Schubert. Cela tombe bien, car les Diotima ont justement choisi d'ajouter à leur programme les trois derniers des 15 quatuors de l'Autrichien, dont le célébrissime 14^e, sous-titré «La jeune fille et la mort». Composées entre 1824 et 1826, à un siècle de distance de celles de Bartók, ces partitions non moins sublimes comptent parmi les chefs-d'œuvre d'un compositeur qui mourra en 1828, à 31 ans... Voilà donc trois concerts qui s'annoncent riches et offrent, en ce début de printemps, un vrai voyage d'hiver couvrant un siècle de musique. Gageons qu'au terme de celui-ci, on ne devrait plus être tout à fait le même.

Béla Bartók : intégrale des six Quatuors à cordes / Franz Schubert : les trois derniers Quatuors, Quatuor Diotima, samedi 24 mars, 20 h, Auditorium de l'Opéra, dimanche 25 mars, 11 h et 15 h, Grand-Théâtre, www.opera-bordeaux.com



MARS

VEN 02	BAXTER DURY + HALO MAUD	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK AU KRAKATOJA - 19H 20€ / 23€
SAM 03	SINTO PAP RELEASE PARTY	ORGA : DJOOZY MUSIC 20H30 5€ / 8€
DIM 04	PARADE DU CARNAVAL AUGMENTÉ DÉPART ALLÉE DE SERR	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & MDN 14H GRATUIT
JEU 08	LORENZO	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK AU KRAKATOJA - 19H 20€ / 23€
VEN 09	HERE I COME	ORGA : X-RAY DE 20H30 À 4H 18€ / 20€
DIM 11	BARBEY IMPRO SHOW	ORGA : J'AI PAS TOUT COMPRIS 17H30 6€ / 8€
MER 14	DIVA FAUNE	ORGA : MELODYN 20H30 15€ / 17€
JEU 15	ASH KIDD	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 20€ / 25€
MER 21	GIEDRÉ LES FOUS RIRES DE BORDEAUX	ORGA : EUTERPE 20H30 22€
JEU 22	OLDELAF LES FOUS RIRES DE BORDEAUX	ORGA : EUTERPE 20H30 22€
SAM 24	SOIRÉE JEUNE BARBU 2 BAL (GKILL & DOC) + ESCOBAR MACSON	ORGA : JEUNE BARBU 20H30 10€
MER 28	FEU! CHATTERTON	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK AU KRAKATOJA - 19H 25€ / 28€
SAM 31	BORDEAUX DUB SCHOOL	ORGA : WANDEM DE 22H À 4H 12€ / 15€

AVRIL

JEU 19	TOTORRO + FRANCKY GOES TO POINTE-À-PITRE	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 10€ / 13€
SAM 21	SLEAFORD MODS	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 18€ / 21€
MER 25	HØRD + VVVV	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 8€ / 13€
JEU 26	PLK	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 15€ / 18€
VEN 27	ARCADIAN	ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY 20H30 28€

ROCKSCHOOL-BARBEY.COM





© Cara Robbins



Kelley Stoltz - © Sub Pop

Musicien pour musiciens ? Secret le mieux gardé du rock indépendant nord-américain ? Perdant magnifique ? Prochaine sensation ? Kelley Stoltz est tout ceci à la fois. Et tellement plus.

SPLENDEUR

C'est une histoire tout à la fois banale et exemplaire. Elle prend naissance à Détroit, Michigan, fait étape à New York, avant de prendre son envol à San Francisco, Californie. Et si le destin est souvent peu amène avec les artistes talentueux, Kelley Stoltz n'y fait nullement exception.

À 47 ans et 8 albums au compteur, dont 3 pour le compte de Sub Pop et un pour Third Man Records (le label de Jack White), l'homme ne pourrait être qu'aigreur et ressentiment, constatant fortune et gloire lui passer constamment sous le nez. Il n'en est rien. Mieux encore, avec une certaine ironie, John Dwyer l'a accueilli sur son étiquette Castle Face alors qu'en 2007 le leader de Thee Oh Sees l'avait contacté pour produire *Sucks Blood...*

Qu'importe, Kelley Stoltz a déjà accompli plus d'un rêve, devenant notamment guitariste de tournée pour une de ses marottes d'adolescence Echo and the Bunnymen. On pourrait aussi dire qu'il a publié au moins deux classiques : *Circular Sounds* (2008) et *Double Exposure* (2013).

Longtemps envisagé comme une espèce d'esthète pop, porté sur les canons 60s, l'oiseau semble voler désormais vers de nouveaux horizons, et ce, depuis *In Triangle Time* (2015). Sentiment renforcé par sa dernière livraison lumineuse, *Que Aura* (2017), heureux carambolage de styles (le final *Empty Kicks* convoquant *One of these Nights des Eagles* sur un groove disco), d'une richesse inouïe.

Autant dire que rater son passage constituerait la pire faute de goût imaginable...

MAB
Kelley Stoltz + Sam Fleisch,
mardi 13 mars, 21 h, Void.
www.voidvenue.com

Miraculé d'une industrie du divertissement faisant peu de cause des états d'âme des misfits, Alex Cameron pourrait savourer son modeste triomphe. Nullement, il reste foncièrement borderline.

IRONIQUE

« *Jumping the Shark* – the sound of one man chewing rented fur on borrowed time. » Ainsi Henry Rollins qualifiait-il le premier album de l'Australien revenu d'entre les morts. Il faut toujours écouter les conseils avisés de l'ancien Black Flag.

Inutile de revenir sur le séisme éprouvé à l'écoute de ce recueil décharné entre Suicide et Bruce Springsteen. L'engouement critique, pour une fois unanime, saluait ce geste sans âge mais au-delà du sublime. Depuis, le natif de Sydney a trouvé le chemin du « succès » – parrainé par Foxygen –, signé chez un bel indépendant (Secretly Canadian), noué une fructueuse relation avec la merveilleuse Angel Olsen, et su s'installer dans la *short list* des talents à suivre.

Ses passages sur scène convoquent désormais une audience moins famélique qu'à l'époque où, sans le sou, il tentait son va-tout au festival SXSW ; on aurait voulu voir la tête des *hipsters* en goguette sous le ciel texan face au spectacle *arte povera* de ce double mètre flanqué d'un impassible saxophoniste au *mullet* bouclé.

L'an dernier, Alex Cameron revenait aux affaires avec un très attendu deuxième album. Ni tour de force, ni redite, *Forced Witness* convoque au grand étonnement du *fan club* un imaginaire 80 citant INXS voire les riches heures de Kenny Loggins. D'aucuns ont recraché leur XXXX dès les premières mesures de *Candy May* regrettant les confessions de l'albatros (et parfait sosie blond de Paul Dano). Grave erreur, l'essentiel demeure : « L'échec a été sous-exploité dans la musique. Mes personnages viennent d'un endroit où l'ambition, le doute et la tragédie se télescopent. » **MAB**

Alex Cameron + Jack Ladder
jeudi 5 avril, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu



© Rob Blackham

Nul besoin d'avoir connu Status Quo ou Rory Gallagher pour assimiler The Temperance Movement au blues rock. Pourtant, sur cette étiquette devenue fourre-tout commode, le groupe capitalise depuis quelque temps.

MUSEUM

Au détour de certaines chansons, on peut penser aux Faces (*Be Lucky*) ou à un *boogie* façon ZZ Top (*Take It Back*), mais on cherchera en vain plus avant dans la musique du quartet britannique la fulgurance d'un Led Zeppelin ou la gouaille insouciant des Small Faces dont les jeunes gens se réclament pourtant. Formé par quelques requins de studio (sessions avec Jamiroquai, Ray Davies, Waterboys) autour du chanteur Phil Campbell, brailleux patenté mais capable de nuances subtiles, The Temperance Movement clame son admiration pour la flamboyance du rock à guitares des années 1970. Et particulièrement de son courant blues rock.

Mettons plutôt que The Temperance Movement pratique le *classic rock*, puisqu'il semble difficile de trouver sa place dans le marigot. D'ailleurs, le groupe n'est pas regardant, se montre prêt à tous les compromis (déjà son nom) et reprend invariablement Oasis et Blur dans un même élan. À côté de Creedence Clearwater Revival... Pas regardant sur la cohérence du projet.

Donc, le combo ne joue pas de blues, n'invente pas grand-chose non plus et a partagé la scène, selon les tournées, avec Uriah Heep (formé en 1969), Hawkwind (formé en 1969) ou The Rolling Stones (formé en 1962). Et rafraîchit le rock des guitares sans bouleverser le cours de l'histoire. Responsable de trois albums, le groupe possède en Phil Campbell un chanteur qui capte l'attention et en porte l'image avec sa force de conviction. Les interventions du nouveau guitariste restent dosées et les compositions témoignent de l'écoute intensive de vrais groupes de blues rock comme AC/DC (*Modern Massacre*) sans en servir une copie carbone. À défaut de génie, les garçons ont de la mémoire. C'est déjà pas mal.

JR

The Temperance Movement + Thomas Wynn & The Believers,
dimanche 1^{er} avril, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr



François Renou & Fils de Born © Betty Blue

Plus de 40 ans après, la scène en St.

STANDARDS SANS PHIL

par **des Éthers**

Avant *Barbey cool school*, l'asso 80s débutait dans la pampa grâce aux groupes, Les Standards, S.T.O, Stalag. Bassiste de ce dernier et instigateur du récent tribute CD *Des Standards de Philippe Jolly*, Béber fête Rickenbacker en mains son super copain en grande salle, pleine ce 3 février du public *vintage*. Avec Bordeaux Rock en pilier et toute la famille consanguine locale. Faire tenir plus de 4 heures pléthore de formations, majoritairement en français, avec chacune trois/quatre chansons... ça friserait plus Taratata que les Peel Sessions. Puis, arrivent la trompette de Robert & Mitchum, l'acoustique banjo/contrebasse de B.Shop & Troma, plein de beaux instruments *roots*, la causticité langagière des Stagiaires, le show gros son et lumières de Barnum. On savait d'avance que de Jolly *covers* se plieraient à volonté. Reviennent live quelques évidences enfouies. Il n'y avait donc pas que la guitare tranchante de Renou, les fûts roués de Boubou, la basse fortiche et les paroles réalistes... autant que bien barrées buvard. Affaire de charisme d'un chanteur-organiste tout sauf statique, attitude et voix stylées, présence décadente, cela faisait bien sûr une somme. Et le Stardandy parvenait à ne pas trop se laisser couvrir par le groupe... en concert, on le comprenait. Un truc se passe quand monte sur scène Fils de Born. Le chanteur démarre assis, au plus près des anti-sèches. *L'Alcool* de Gainsbourg distingue. Et avec trois guitares de front, dont celle de François "Clubs & Concerts" Renou, la réunion prend

dimension. Francis Tisné & Claude Ghigli jouent du Bashung 77, «J'suis cow-boy à Paname, c'est la faute à Dylan», avec des notes suaves. Stalag enfonce le clou, *speed* non feint et franche mise en place, à deux chanteurs pour remplacer Tuborg. Dont on reconnaît l'efficacité dans *Dernier cri*. Puis reprise St en abîme et *I Wanna Be Your Dog* vrillé bien profond, vice & délice. Suivi de Strychnine à deux guitares sans clavier (beaucoup en ont de juste bénéficié), qui tire le répertoire vers un métal d'un genre imparable. D'autant que l'éclairage joue strobo. Et que le son s'avère bon, pour tous. Ça finit *rock'n'roll* avec King Kong Blues, nouveau *band* de Gino. Un copain encore, son Parfum de Femme jouait au Safi de Biscarosse, énième virée 80s ensemble, en camion... Un jeune trio se nomme du coup Safi Safi, et souligne ce qu'il doit à l'aura du sieur Jolly, natif du pays de Born. Cette sorte de mission collective, non-dite, bel et bien accomplie depuis les 70s par toute sa génération. Dont le *starting-block* fut Mont-de-Marsan... où Quidam jouait avec le Phil en régional du fest' mythologique. Du plaisir 2018 à se retrouver pour célébrer un proche. L'hommage étant ce qu'il reste lorsqu'on pensait avoir tout oublié. Outre les souples qualités des instrumentistes en nombre sur 17 index (versés moins R'n'R que chanson), les mots du livret signé JP Rocka Rolla résonnent. Façon serment d'amitié vécue/partagée... d'une belle histoire sans fin.

La Souterraine en Nouvelle-Aquitaine

La Souterraine en Nouvelle-Aquitaine est une oreille sur la scène musicale émergente et indépendante de la plus grande région française métropolitaine. À l'initiative du TAP, ce vaste projet de coopération, opéré avec la plateforme de découverte musicale La Souterraine et parrainé par François & The Atlas Mountains, se décline en une tournée de 13 groupes construite avec 13 lieux partenaires en région et à Paris, une compilation en numérique, en cd et en vinyle réunissant 16 groupes ou musiciens en solo.



Les artistes

François Atlas Saintes
Petit Fantôme Bayonne
Malik Djoudi Poitiers
Ariel Ariel Bordeaux
Barbagallo Toulouse
Chien Noir Bordeaux
Aquaserge Toulouse
Sahara Bordeaux
Terre Neuve Azur
HININ Tulle
BosGehio Pays basque
Artús Lucq-de-Béarn
Mohamed Lamouri Sevran
Le Roi des Loups Saint-Martin-d'Oney
Lumi Saint-Jean-de-Luz
Oklou Poitiers
Gratuit Sare
Bicross Guéret
Santa Barbara Bayonne
Je ne sais quoi Bordeaux
Ignatus Paris

La tournée

27/02 TAP - Théâtre Auditorium de Poitiers
01/03 Krakatoa Mérignac
03/03 Le Camji Niort, en coréalisation avec Le Moulin du Roc (Niort)
08/03 Pôle Sud Saint-Vincent-de-Tyrosse, en coréalisation avec Le CaféMusic (Mont-de-Marsan), l'Atabal (Biarritz) et LMA Landes Musiques Amplifiées (Saint-Vincent-de-Tyrosse)
10/03 Le Chantier des Francos La Rochelle, en coréalisation avec La Sirène (La Rochelle)
16/03 Petit Palais Paris dans le cadre du Festival Paris Music
20/03 Les Trois Baudets Paris
22/03 Des Lendemain Qui Chantent Tulle
23 + 24/03 Festival Nouvelles Scènes Niort

La compilation

Quinze chansons de terrain néo-aquitain à découvrir dès maintenant. Disponible en numérique, CD et vinyle : souterraine.biz



Devenu par hasard photographe au début des années 1980, Luc Chery, néophyte et grand promeneur, a capturé la nuit et ses oiseaux, notamment entre Bordeaux et Londres. Ce travail en noir et blanc, à la croisée de Nan Goldin et de John Deakin, inédit des décennies durant, (re)voit enfin le jour à la faveur d'un ouvrage et d'une exposition. *Propos recueillis par Marc A. Bertin*

LE TÉMOIN SILENCIEUX



© Luc Chery

Quel est votre parcours ?

Hormis l'Instamatic familial, je n'ai jamais appris la photographie. Or, à 21 ans, j'ai ressenti un besoin. Tout simplement. J'étais un grand marcheur, nuit et jour, doté d'un appétit poétique. Dès que j'apercevais une lumière, je me faufilais, j'enregistrais, j'absorbais. Puis, un jour, entre deux trottoirs, je me suis dit qu'il fallait faire une image. Je suis rentré dans un magasin, j'ai acheté un appareil et me suis lancé.

Aussi simplement ?

J'étais un regardeur sans inspiration picturale mais posséder un appareil m'a confirmé qu'il y avait une correspondance.

Qu'avez-vous choisi ?

Un boîtier Nikon avec un objectif de 35 mm.

Et le noir et blanc ?

Un choix totalement empirique.

Comment avez-vous choisi votre sujet : la nuit et ses personnages ?

Peu assidu à la fac, je suis devenu serveur dans une brasserie ; un style de vie qui conditionne beaucoup de choses. Toutefois, ce n'était pas une chronique de la fête, je n'adoptais aucun point de vue sociologique ou documentaire. Beaucoup de choses m'interrogeaient et puis, ça me calmait. C'était tant le fruit du hasard que des déambulations. Surtout, il fallait que cela me plaise tant dans la lumière que la composition.

Il y a une attention particulière sur le flou.

C'était guidé par les basses lumières, je voulais conserver cette notion de clair-obscur. La mobilité le permettait.

Et pour le développement et les tirages ?

J'ai appris à le faire par souci d'économie et car je souhaitais maîtriser ma lumière. Ça fait partie du truc de s'isoler dans sa chambre noire. Je constatais les exigences que je nourrissais, ces noirs un peu outrés, ce jeu sur l'ombre, ces éclats de lumière. C'est devenu un travail à part entière avec tout un aspect critique nécessaire.

Comment avez-vous su créer cette intimité ?

J'étais très effacé, fort timide, me fondant dans la masse, mais toujours au plus près de mes sujets. Il était hors de question de voler l'intimité des gens. Évidemment, certains ressentait le besoin de se mettre en scène. J'offrais les tirages à la plupart. Globalement, les gens réagissaient positivement. J'avais conscience de mener un essai photographique mais certainement pas de créer une œuvre.

Hormis vos sujets, aucune envie de montrer cet « essai » ?

Je gardais les tirages pour moi. Je voulais juste poursuivre dans le silence sans but, ni débouché précis. Or, un jour, on me présente à Michel Naroyan, graphiste et fondateur de Captain Studios, qui dirigeait la revue éponyme. Il adore ce qu'il voit et me demande s'il peut utiliser certains clichés. Pour autant, je suis resté dans mon coin, ça ne dépassait pas ce cadre.

« J'ai toujours voulu éviter la tentation du spectaculaire. »

Aviez-vous connaissance de l'école de la street photography nord-américaine ?

Nullement. Je voyais de l'intimité, de l'humain qui se livrait. Cela m'a par la suite conduit vers des formes artistiques, dont la *street photography*. Je me suis senti

proche des travaux de William Klein, de Robert Frank ou de Larry Clark. Puis Saul Leiter, que j'ai découvert il y a quelques années. Curieusement, cela a nourri mon appétit pour la peinture, les clairs-obscur, notamment.

Ce qui est frappant dans ce corpus, pris entre 1983 et 1986, c'est à la fois l'extrême « tendresse » pour vos sujets et un aspect tout sauf témoin d'une époque.

La bienveillance est évidente. La tendresse également. J'ai toujours voulu éviter la tentation du spectaculaire. Quelques relations se sont nouées, mais il s'agissait principalement d'instant fugaces, des portraits rapides mais avec souvent une grande connivence. La proximité physique était obligatoire. Psychologiquement, c'était nécessaire. Je prenais des photos partout, dans les bars, au cours de fêtes, dans la rue... Quant à cette notion atemporelle, je souhaitais

effectivement des choses qui échappent au temps. Une constante dans tout mon travail.

La photographie retenue pour la couverture du livre pourrait être une pochette d'un album des Smiths ou des Pale Fountains...

Être au plus près des choses, des gens, me fondre pour me faire accepter. C'était mon truc. Cette photographie a été prise à Londres, en 1984, dans un pub, un peu à la dérobée. Une prise de vue furtive.

Pourquoi ce titre Drifting ?

Il est venu sur le tard. En 1986, j'ai enfermé tout ce travail dans une malle. J'étais las. Je me suis mis à peindre, à explorer d'autres recherches picturales. Et comme je suis plutôt dilettante et pas franchement velléitaire, ces clichés ont été relégués aux oubliettes. Seul Xavier Rosan, directeur du *Festin*, avait repêché certaines images pour son éphémère revue *Longue Vue*. Il y a trois ans, je m'y suis replongé dans le but de faire un livre, effectuant une première sélection plutôt sévère de 40 images. J'y ai consacré des mois tant sur le choix que l'agencement, puis, avec Michel Naroyan, on s'est lancé dans le bain. Le titre est une allusion à *Permanent Vacation*, premier long métrage de Jim Jarmusch, que j'adore. Ça établit une correspondance avec la marche indéterminée du héros, Aloysius Parker.

Pas trop ému par cette redécouverte ?

Au fil des années, le facteur émotif est resté important, même mis en forme. Je vois plus des emblèmes que de la nostalgie. À la lecture, on constate une certaine forme de frivolité, mais le ton est assez grave. Beaucoup ne sont plus, emportés par la dope ou le sida. Les différences vestimentaires ou de coiffure ne constituent pas une réelle différence, je pourrais, j'imagine, retrouver certaines ambiances de nos jours. Néanmoins, que l'on ne s'y trompe pas, c'est fragmentaire et non la radiographie d'une époque.

Drifting. Suites nocturnes 1983_1986,

L'Éveilleur.

« Drifting. Suites nocturnes 1983_1986 »,

Luc Chery, du jeudi 15 mars au samedi 14 avril,

La Mauvaise Réputation.

Vernissage jeudi 15 mars, 18 h.

lamauvaisereputation.free.fr



Théâtre de verdure #1, 2016 © François Gaillard

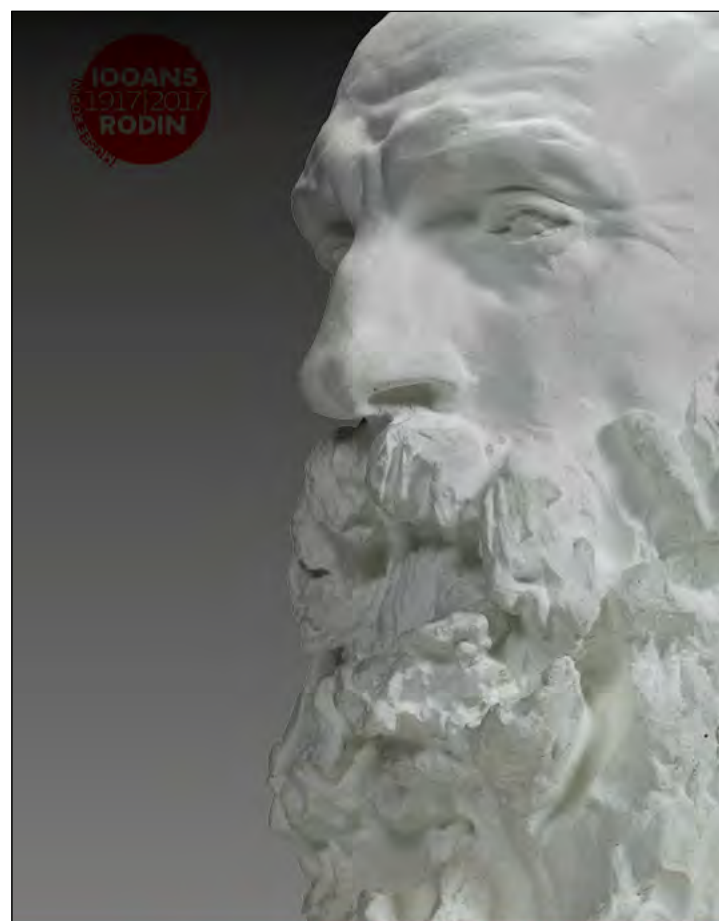
Situé à 20 minutes au sud de Limoges, les musée et jardins Cécile Sabourdy de Vicq-sur-Breuilh consacrent leur ligne esthétique à l'art naïf, brut et singulier. En ce moment, les créations d'Hélène Duclos, Jean Pous et Roland Vincent colonisent l'espace de cet ancien presbytère avec leurs personnages hybrides et leurs mondes insolites.

ALTÉRATION DE L'UNIVERS CONNU

« L'art est partout et surtout là où on ne l'attend pas. » Depuis juin 2014, les musée et jardins Cécile Sabourdy poursuivent une quête balisée par cette formule inspirée par Jean Dubuffet. Portant le nom de cette peintre d'art naïf qui s'est obstinée sa vie durant à représenter le paysage et le quotidien rural du Limousin, l'Établissement Public de Coopération Culturelle a élu domicile dans un presbytère du XVIII^e siècle. Distribué sur trois niveaux, le musée consacre actuellement une exposition temporaire à Roland Vincent, Jean Pous et Hélène Duclos baptisée « L'éloge de l'étrange ». Le premier est né en 1946. Installé en pays creusois, dans le petit village de Sardent, il y mène une vie discrète. Maçon et tailleur de pierre comme les trois générations d'hommes qui l'ont précédé, ce sculpteur autodidacte est fasciné par ce granit qui a marqué l'histoire du territoire. Une histoire qui croise l'épopée de ses nombreux confrères italiens venus s'installer en Creuse pour fuir le fascisme et exploiter le granit à partir des années 1920 (lire à ce propos *Cogner le granit*, paru chez Les Ardents Éditeurs). Autour de chez lui ou sur les chantiers de démolition, Roland Vincent repère et ramasse des pierres. Taillée dans son garage-atelier ou son jardin, cette matière minérale prend la forme d'une kyrielle de visages : frimousse unique ou double janusien. Courant 2000, d'autres créatures font leur apparition. Baptisée « Babòias », qui signifie en occitan du Limousin à la fois la marotte du fou, la poupée, la figurine, le mannequin, l'épouvantail

mais aussi le niais, l'innocent, l'ébahi et toute personne disgraciée, cette étrange confrérie s'incarne dans des individus, des animaux et des chimères façonnés à partir de matériaux de récupération rigides martelés, sculptés et recouverts de granulat de pierre de couleur et de grains variés. Cette prédilection pour la roche se retrouve chez Jean Pous (1875-1973). Apprenti dans une bouchonnerie, puis fondateur de sa propre fabrique au Boulou (le pays du liège), Jean Pous s'engage dans l'activité créatrice tardivement, à 87 ans. Sur ces galets récoltés lors de ses promenades effectuées dans les champs ou au bord de la rivière, le retraité taille à l'aide d'outils sommaires des personnages, des têtes d'animaux et des fleurs. Aux côtés de ces surgissements en partie prêtés par le musée de la Création franche de Bègles se déploient les mondes d'Hélène Duclos. Originaire de Boulogne-Billancourt, cette plasticienne née en 1974 a fait ses classes à l'école Duperré, à Paris, dans la filière textile. Ses peintures, broderies et dessins érigent des mondes miniatures, éclatés et fourmillants, peuplés de démons, de merveilles, de faune, de flore et de topographies oniriques régis par des lois physiques exemptes de toute contrainte tellurique. **AM**

« L'éloge de l'étrange », jusqu'au dimanche 10 juin, musée et jardins Cécile Sabourdy, Vicq-sur-Breuilh (87260)
www.museejardins-sabourdy.fr



LE CENTENAIRE RODIN

Prolongation
jusqu'au 29 avril 2018

VISITES COMMENTÉES
4 et 17 mars, 15h et 16h30
11 mars, 15h
13 mars, 12h30

CONFÉRENCES
1^{er} mars, 18h30 : *Les héritages de Rodin*, par Daniel Clauzier, guide-conférencier
7 mars, 18h30 : *Rodin et la danse*, par Christine Lancelstremère, conservateur du patrimoine, Musée Rodin, Paris

DANSE
11 mars, 16h30 : *Amours d'Airain*, par Christine et Mickaël Pascault, danseurs et chorégraphe

FILM DOCUMENTAIRE
8 mars, 18h : *La turbulence Rodin*, par Claire Duguet (52 mn)

Musée Sainte-Croix POITIERS

Programme complet, horaires et tarifs sur musees-poitiers.org

Camille CLAUDEL, Portrait d'Auguste Rodin, 1888, plâtre, Paris, musée Rodin. © musée Rodin - photo Christian Baraja

En attendant son importante monographie, à paraître le 4 avril aux éditions Bernard Chauveau, et l'exposition qu'il a initiée « Artistes et Robots » qui se tiendra au Grand Palais, à Paris, Miguel Chevalier, pionnier de l'art virtuel et numérique, est à l'honneur à la Base sous-marine avec un ensemble d'installations parfois monumentales inspirées des grands fonds marins.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**



Radioréas 2018 - © Miguel Chevalier

DANS LES PROFONDEURS

Cette invitation bordelaise revêt-elle une dimension spéciale ?

C'est la plus grande exposition que j'ai jamais réalisée en termes de surface. La difficulté, c'est que le lieu est à la fois magnifique, très fort et très vaste. L'idée était d'investir cet espace non pas avec une proposition autour de la guerre, de tout ce qui a fait l'histoire de ce bâtiment mais plutôt dans le rapport très fort qu'il entretient avec l'eau.

D'où le titre de votre projet « Digital Abysses »...

Oui. J'ai proposé de faire quelque chose en lien avec la bioluminescence que l'on trouve dans les profondeurs des mers, de ces animaux et de tout cet univers du plancton. Ces micro-organismes sont très riches en termes de formes et de couleurs. Ils sont devenus un peu ma source d'inspiration pour la Base sous-marine.

Dans votre travail, il y a des pièces qui préfigurent ce thème de l'eau ?

Il y a en effet des œuvres qui amorcent ce regard. C'est le cas de « Pixels liquides » ou « L'Origine du monde », où se jouent l'environnement des cellules, la croissance... Il y a donc des prémices. Mais c'est la première fois qu'elles sont réunies. Elles ont complètement été réadaptées pour l'occasion. Ce n'est pas une rétrospective, mais cela va permettre d'avoir une vision plus globale de mon travail qui se développe depuis quarante ans. Le bunker se prête d'autant mieux à mes créations que la plupart du temps, elles ont besoin de pénombre.

Vous avez commencé à la fin des années 1970. Dans quel contexte ?

Quand je suis entré à l'École des beaux-arts de Paris, l'enseignement était très en décalage. Il n'était pas du tout tourné vers ces médiums qui font aujourd'hui partie de l'art comme la photo ou la vidéo. Il n'y avait pas d'ateliers dans ces domaines-là. Il n'y avait même pas la sérigraphie. Après mon diplôme, je me suis dirigé vers l'École nationale supérieure des arts décoratifs, qui était un peu plus ouverte à ces modes d'expression, mais à l'époque il n'y avait pas non plus d'infographie. En fait, je ne voyais pas comment on pouvait renouveler le champ artistique simplement à partir des avant-gardes du xx^e siècle. À la fin des années 1970, on était dans la performance,

l'art minimal... Daniel Buren disait qu'il était le « degré zéro de la peinture ». Mon idée n'a jamais été de faire une apologie des nouvelles technologies mais de voir comment on peut développer une écriture à part entière avec de nouvelles problématiques que les artistes du passé n'avaient pas pu explorer parce qu'ils n'avaient pas les possibilités de s'exprimer avec ces moyens.

Comment avez-vous eu accès à ces nouveaux outils ?

Au départ, seuls les laboratoires scientifiques et le CNRS pouvaient disposer de ces outils extrêmement onéreux. J'ai pu accéder à des laboratoires du centre d'optique du Centre national de la recherche scientifique. Ça m'a permis de m'initier à minima. Quand j'ai commencé à en entrevoir les potentialités, j'ai obtenu une bourse pour aller aux États-Unis. Le matériel venait de faire son entrée dans les écoles. Convaincu que ça allait m'ouvrir des potentialités fantastiques, je suis revenu en France fin 1983 et me suis dit que j'allais développer un travail à partir de ces moyens.

Quelle a été la réception ?

Ça a été un peu la traversée du désert. Les institutions étaient extrêmement réfractaires. J'apparaissais comme un technicien et non comme un artiste. Il y avait cette difficulté : comment développer des créations dans ce domaine si elles ne sont pas exposées ? Ce n'est qu'à la fin des années 1980 avec les Ateliers 88 au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, où j'ai exposé en tant que jeune artiste, que les choses ont commencé à bouger. Il y a eu aussi un grand changement avec l'arrivée de la micro-informatique à des prix plus accessibles et plus tard l'apparition des cartes graphiques pour faire des jeux vidéo. Ça m'a ouvert pas mal de possibilités. On pouvait créer des œuvres interactives et génératives, qui évoluent à l'infini et qui se transforment dans leur rapport au temps.

Ce rapport au temps, c'est aussi quelque chose qui vous intéresse beaucoup ?

Oui. C'est aussi ce qui me motive. Créer des œuvres qui ne reviennent pas à leur origine, qui ne sont pas en boucle mais des œuvres qui se développent et se transforment, qui se génèrent d'elles-mêmes. Il y a une part maîtrisée et une part aléatoire qui engendre chaque fois des variations.

Autre thème important dans votre travail : la nature.

J'ai en effet développé tout un travail qui se rapproche des formes de vie artificielle. Parmi elles, il y a ce que j'appelle des graines virtuelles. Aujourd'hui, beaucoup de scientifiques, d'ingénieurs en agronomie et de botanistes font ce qu'on appelle de la simulation de croissance de plantes. Je me suis inspiré de ça jusqu'à créer des plantes qui n'existent pas, des plantes imaginaires. Ça a donné lieu à ce que j'ai appelé les « Sur-Natures » : 18 graines virtuelles différentes à partir desquelles se créent des jardins, qui poussent et se transforment. Grâce à des capteurs, on peut interagir avec eux en se déplaçant. On devient les disciples d'Éole. Avec un autre travail, « Fractal Flowers », les fleurs pouvaient s'hybrider entre elles. J'ai découvert d'autres espèces que je n'avais pas imaginées à l'avance. Pour la Base, j'ai poursuivi ce travail sur la nature mais plutôt que terrestre, j'ai imaginé cet univers sous l'eau.

Revendiquez-vous une dimension écologique dans votre travail ?

Effectivement. C'est pour ça aussi que ce projet est soutenu par la fondation Surfrider. Il faut savoir que le plancton produit plus de 50 % de notre oxygène dans le monde. Mon travail parle du monde dans lequel on vit avec ses dimensions numériques et virtuelles, mais il dit aussi que si on n'essaie pas de préserver l'environnement, on sera condamné à vivre dans un monde qui ne sera qu'artifice.

« Digital Abysses », Miguel Chevalier, du vendredi 9 mars au dimanche 20 mai, Base sous-marine. www.bordeaux.fr

La Cité du Vin

EXPOSITION TEMPORAIRE

23 Mars
→ 24 Juin
2018

LE VIN & LA MUSIQUE

ACCORDS ET DÉSACCORDS

Bordeaux

La Cité du Vin - 1, esplanade de Pontac 33300 Bordeaux

#expovinmusique

VISITE GUIDÉE DE L'EXPOSITION
Tous les jours à 16h00

ATELIERS ET ANIMATIONS POUR
LE JEUNE PUBLIC
Pendant les vacances scolaires

DE NOMBREUX ÉVÈNEMENTS
ET ATELIERS
Pendant toute la durée de l'exposition

Retrouvez toute la programmation autour de l'exposition sur lacityduvin.com

EXPOSITION PRODUITE PAR
FONDATION
pour la culture
et les civilisations du vin

AVEC LE CONCOURS EXCEPTIONNEL DE
{BnF} Bibliothèque
nationale de France

MÉCÈNES DE L'EXPOSITION

AMERICAN
FRIENDS
OF LA CITÉ
DU VIN



BELLOT

CASTEL
Signature 1919



CIC CM-CIC
Investissement

CLARENCE
AND ANNE
DILLON TRUST

DUCLOT

KEOLIS
BORDEAUX MÉTROPOLE

Avec le soutien de la Maison de Champagne Krug

PARTENAIRES
DE L'EXPOSITION



LE FIGARO

PARTENAIRES OFFICIELS DE LA FONDATION

AIRFRANCE

C&S
Chef & Sommelier

3 nouvelle-
aquitaine

GANT

KEDGE
BUSINESS SCHOOL

Née en 1978, à Quito, en Équateur, Estefanía Peñafiel Loaiza s'installe à Paris en 2002. Son travail emprunte des formes diverses : écriture,



photographie, vidéo, installation, performance. Elle s'intéresse à des notions telles que l'image et le langage, le visible et l'invisible, l'histoire et la mémoire, convoque des traces, des lieux et des signes, les scrute, les interroge et les transforme pour leur donner une présence plus incisive. Cette démarche, fortement inscrite dans un présent, confère un approfondissement et un élargissement à l'acte de création et le rapproche de la matière vive d'un vécu. Rencontre avec une artiste qui incite à regarder autrement. *Propos recueillis par Didier Arnaudet*



La véritable dimension des choses 4. © Estefanía Peñafiel Loaiza

TERRITOIRES ET DÉPLACEMENTS

Votre travail s'organise, sous diverses formes, autour de relations et de tensions entre apparition et disparition, destruction et renaissance. Qu'est-ce qui vous intéresse, qu'est-ce qui se révèle dans le rapprochement de ces oppositions ?

C'est justement la tension qui m'intéresse, ce qui se joue quand on met côte à côte des opérations, des matériaux ou d'autres éléments qui semblent s'exclure mutuellement. Il y a un côté conflictuel, paradoxal dans ce type de rapprochements qui m'interpelle et anime mon travail, parce qu'il déstabilise nos attentes, déjoue les conventions, fait émerger l'inattendu, en sollicitant un changement du regard, un positionnement particulier.

Vous portez une vive attention à la fois à l'écriture comme image et à l'image comme écriture. Quel lien instaurez-vous entre ce qui se donne à voir et ce qui se donne à lire ?

Je me suis toujours intéressée à la relation entre la parole et l'image. L'une nomme les choses, l'autre montre des choses, mais mises ensemble, parfois c'est quelque chose de complètement nouveau qu'elles révèlent. C'est dans cette optique que j'ai commencé à travailler avec des textes écrits, qui, à la base, sont aussi des images. Ainsi, dans certains

de mes travaux, l'écriture est envisagée comme une sorte de dessin en train de se faire ou se défaire devant nos yeux, même quand j'emploie des textes imprimés. Inversement, travailler avec l'écriture a apporté à ces travaux un rapport au temps différent de celui qui s'instaure quand on n'a que des images. La relation parfois incongrue entre ces temporalités hétérogènes est aussi quelque chose qui me motive.

Pourquoi cet intérêt pour Ecuador d'Henri Michaux ? Qu'est-ce qui vous a amenée à faire de ce livre la matière de votre série « Cartographies » ?

D'abord, c'est le fait que le livre porte le nom de mon pays d'origine. Michaux y raconte les expériences qu'il y a vécues lors de son voyage en 1928. J'avais déjà entendu parler de ce livre quand je vivais en Équateur, mais c'est seulement une fois installée en France que je l'ai lu, en français, alors que j'étais toujours en train d'apprendre la langue. En parcourant de nouveau mon pays à travers les descriptions qu'en faisait un poète, un sentiment paradoxal d'étrangeté et de familiarité s'est vite instauré, et l'idée d'établir un dialogue avec ce texte et son auteur m'est venue naturellement. J'ai commencé à travailler

la série « Cartographies » en 2009, à peu près au même âge qu'avait Michaux quand il a écrit son livre. Avec le temps et la distance, mon rapport à mon pays d'origine n'a cessé de changer, et c'est donc avec un regard toujours renouvelé que je reviens à chaque fois sur le livre et que j'aborde chaque nouvelle pièce de la série.

Pouvez-vous présenter votre exposition à Image / Imatge ?

Pour cette exposition, j'ai voulu associer des travaux réalisés récemment avec d'autres plus anciens, dont le trait commun est qu'ils explorent tous, d'une manière ou une autre, la question de la délimitation d'un territoire. Il y a des œuvres de différents types : vidéos, photographies, objets. Parmi celles-ci, je présente quelques pièces de la série « Cartographies ». D'autres travaux portent sur la question des frontières et des déplacements humains. D'autres, enfin, interrogent les instruments et les représentations géographiques du monde. C'est la première fois que je montre ces travaux ensemble.

« Errements », Estefanía Peñafiel Loaiza, jusqu'au samedi 12 mai, Image / Imatge, centre d'art, Orthez (64300). www.image-imatge.org



© Didier Marcel, Sans Titre, 1993 - cl. Frédérique Avri

Une sélection d'œuvres des collections du FRAC-Artothèque Limousin et de la Ville d'Anglet explore les échos du surréalisme, ce mouvement né au lendemain de la Première Guerre mondiale.

RETENTISSEMENT

« La somme des moments de rêve [...] n'est pas inférieure à la somme des moments de la réalité »¹, écrit André Breton dans son premier *Manifeste du surréalisme* (1924) révélant la finalité d'une entreprise, qui n'entend pas autre chose que de faire voisiner les multiples et hétérogènes niveaux de conscience, de vérité, de mystère comme des insignifiances présumées. À l'image de toutes les avant-gardes du xx^e siècle, le surréalisme est conduit par une revendication émancipatrice, une révolte portée à l'encontre d'un ensemble d'éléments et de circonstances liés à la situation qui les voit émerger. Le vaste conflit qui devance la naissance du surréalisme est à ce titre, et sans doute aucun, l'un des facteurs, sinon particulier, du moins déterminant, de sa genèse comme le signale un entretien, où André Breton se remémore le climat de l'époque et fait état de « l'humeur de certains jeunes gens dont j'étais, que la guerre de 1914 venait d'arracher à toutes leurs aspirations pour les précipiter dans un cloaque de sang, de sottise et de boue »². La Première Guerre mondiale a fait voler en éclat les systèmes de représentation du monde, comme elle a précipité l'obsolescence des derniers fondements de la morale et de l'idéal pour finalement gratifier l'humanisme occidental de son caractère dérisoire et de son accablante incomplétude. Au sortir de celle-ci, s'ouvre un monde dévasté, un monde englouti. Avant déjà, le dadaïsme porté par le poète d'origine roumaine Tristan Tzara répondait de manière simultanée

à ces troubles par la destruction et une subversion implacable à l'encontre de l'ordre établi. Les traces et les indices de l'esprit surréaliste, dont le mouvement se dissout officiellement en 1969, continuent à certains égards de perdurer. Portés par ce merveilleux qui « luit à l'extrême pointe du mouvement vital et engage l'affectivité tout entière »³, les sédiments de cette surréalité s'invitent à Anglet avec les œuvres signées par une trentaine d'artistes ; parmi eux, des historiques (Hans Bellmer, Salvador Dalí, Max Ernst) et leurs successeurs (Martine Aballéa, Scoli Acosta, Richard Artschwager, Michel Blazy, Nina Childress, Gabriele Di Matteo, Richard Fauguet, Lothar Hempel, Georges Rousse, Laurie Simmons, William Wegman, Peter Hutchinson, Rainier Lericolais, Didier Marcel, Philippe Mayaux, etc.).

AM

1. André Breton, *Manifestes du surréalisme (1924, 1930)*, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1985.

2. André Breton, *Entretiens : 1913-1952*, Paris, Gallimard, 1969.

3. Préface d'André Breton dans la réédition de l'anthologie de Pierre Mabille (1904-1952), *Le Miroir du merveilleux*, Éditions de Minuit, 1962.

« Oh cet écho – Perspectives surréalistes », du samedi 10 mars au samedi 9 juin, Villa Beatrix Enea, Anglet (64600).

Vernissage vendredi 9 mars, 18 h.
www.anglet.fr



FESTIVAL
NOUVELLE(S)
SCÈNE(S)

17 – 24
MARS 2018
NIORT



**PRINTEMPS
DES MUSIQUES
ÉMERGENTES**

<p>CALYPSO VALOIS YAN WAGNER FABRIZIO RAT CORINE CHLOE ENDLESS REVISIONS LIVE LESCOP L'IMPERATRICE MAUD GEFFRAY POLAAR SET CHEVALREX LUBOMYR MELNYK</p>	<p>CABARET CONTEMPORAIN CLEA VINCENT ADAM NAAS MOHAMED LAMOURI NAYA CHIEN NOIR PACK A.D. BLEU TOUCAN EL VIDOCO SAHARA</p>	<p>CALLING MARIAN AEROBRASIL LE ROI DES LOUPS ARIE L ARIEL VEIK RAOUL VIGNAL MAKESHIFT ISHA FREEZ</p>
---	---	---

INFOS & BILLETTERIE :
www.nouvelles-scenes.com



14 – 24 mars 2018

avantscene.com
05 45 82 32 78



Mié Coquempot
Baro d'Evel Cirk Cie
Cie Les GüMs
Éloïse Deschemin / EALP
Agata Maszkiewicz
Fuse*
Collectif Porte 27
Mickaël Phelippeau

**L'Avant-Scène
Cognac**

Depuis les années 1970, Emmanuel Hocquard n'a cessé de se multiplier sous différentes figures, sans jamais choisir : poète, grammairien, collectionneur, éditeur, imprimeur, photographe, enseignant, animateur, traducteur, anthologiste, détective, passeur, et la liste pourrait encore s'allonger. Le temps a décidé pour lui. C'est un écrivain essentiel. Jusqu'en mai, l'école supérieure des beaux-arts de Bordeaux propose un programme d'expositions, de rencontres, de conférences, de lectures, de projections, d'émissions de radio pour une approche plurielle de son œuvre ouverte et intensément stimulante.



Galerie des Tables, cl. EBABX

LES MOTS TELS QU'ILS EXISTENT

Pour Emmanuel Hocquard, l'origine de l'écriture est associée à l'enfance et à l'apprentissage de la langue dans des manuels scolaires marqués par l'imagerie et l'illustration. Elle a quelque chose à voir avec cette « ligne claire » qui a pour modèle incontournable Tintin, c'est-à-dire « une technique minimale de représentation qui donne l'impression de la transparence et propose une lecture irrécusable ». Né à Tanger en 1940, il étudie l'histoire à l'université, mais, bien vite, renonce à l'enseigner. Il découvre que, bousculé, réactivé par les infinies possibilités de construction et de déconstruction, le texte libère des sens imprévisibles. En 1969, il fonde, avec Raquel, peintre, une petite maison d'édition artisanale, Orange Export Ltd, et publie, durant dix-sept ans, des poètes et des écrivains, sans esprit de chapelle, ni élitisme. En 1973, il s'installe à Paris. Entre 1977 et 1991, il dirige la programmation des lectures publiques de poésie à l'ARC Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, sur le principe de faire lire les écrivains eux-mêmes. De 1985 à 2000, il organise des séminaires de traduction collective à la fondation Royaumont et, avec l'association Un bureau sur l'Atlantique, contribue à la diffusion de la poésie américaine contemporaine. Pour lui, la traduction est une « sorte de représentation » qui l'aide à mieux voir et à mieux comprendre à l'intérieur de sa propre langue. De 1993 à 2005, enseignant à l'école des beaux-arts de Bordeaux, il y donne des

« leçons de grammaire » dans le cadre d'un atelier de recherche et de création : « Le cours de langage & écriture est fondé sur l'idée que le seul travail ouvert est un travail sur le "langage ordinaire" (...). Ou bien, vivre avec les mots tels qu'ils existent. Les mots de tout le monde, le langage vivant de tous les jours. Et faire quelque chose avec ça. » En 1999, cet atelier devient Procédure, Image, Son, Écriture (PISE). Ses livres sont notamment publiés chez P.O.L. En 2016, la célèbre collection au format de poche Poésie / Gallimard, accueille *Les Élégies* d'Emmanuel Hocquard où se développent « une alternance de mémoire et d'oubli pour les choses connues / et puis l'indifférence aux choses sues ». Ce livre pratique un retournement de ce genre poétique qui le débarrasse de sa dimension biographique exacerbée par la plainte et la déploration, et l'entraîne dans une instabilité susceptible d'apporter des éclairages inattendus sur un passé remontant à la surface pour être emporté par un présent lâchant la bride à tout ce qui le prolonge. Emmanuel Hocquard s'en tient à ce qu'il peut saisir, retenir avec ses outils ordinaires, se déplace avec vigilance et agilité, car il a pleinement intégré que « les anciens mots conviennent aux situations nouvelles ». Il a entendu Ludwig Wittgenstein, et sait qu'il faut savoir écrire « à la hauteur où on est. Et l'on n'y est pas monté sur des échasses ou sur une échelle, mais simplement debout sur ses pieds ». Ses poèmes, récits, fictions,

propositions critiques apparaissent comme des ensembles d'éléments fragmentés, composites mais qui obéissent à un même élan. Des préparatifs sont sans cesse ravivés par la proximité d'étranges déplacements. Des lieux, des objets, des informations s'accumulent dans une mise à l'épreuve de relations élargies. Des listes de choses, apparemment fort différentes, produisent de foisonnantes résonances. Puisque « tout va au fond, tout sonne sous la pioche... », Emmanuel Hocquard agence des vestiges anciens, chargés d'histoire, et modernes, à la fois incisifs et incertains, donne une transparence à une activité secrète et exhibe ainsi cet intérieur qui préside à la construction du texte comme « une brèche délibérée dans le temps des paroles ». À l'occasion de la parution du livre *Le Cours de Pise* chez P.O.L, qui retrace l'activité menée avec les étudiants et mêle théorie, témoignage et souci de transmission, l'école supérieure des beaux-arts de Bordeaux propose « Une saison Hocquard » qui traite sous des angles variés les expériences, les concepts et les notions traversant son œuvre avec les participations de Maya Andersson, Éric Audinet, Stéphane Baquey, Alain Cressan, Juliette de Laroque, David Lespiau, Emmanuel Ponsart, Pascal Poyet, Françoise Valéry et Juliette Valéry.
Didier Arnaudet

www.ebabx.fr



Main, CNC milling machine on red marble from Languedoc, 2016 - © Benoît Maire

Le capc musée d'art contemporain de Bordeaux offre à Benoît Maire une importante exposition monographique baptisée « Thèbes » et traversée par la question de l'origine.

LES SPHINX

Évoquer les origines, celles de l'homme, de l'humanité, de l'histoire, invite à se plonger dans le « temps fabuleux des commencements ». Le mythe, puisque c'est bien de lui dont il est question avec cette expression de Mircea Eliade, « proclame l'apparition d'une nouvelle "situation" cosmique ou d'un événement primordial. C'est donc toujours le récit d'une "création" : on raconte comment quelque chose a été effectué, a commencé d'être. Voilà pourquoi le mythe est solidaire de l'ontologie : il ne parle que des réalités, de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. » L'exactitude mythique révèle une signification humaine profonde par une approche de l'existence traduite sous un angle singulier. Cette conception se perçoit dans l'étymologie même du terme « mythe », qui renvoie à *muthos* et qui désigne dans la langue grecque du milieu du ^ve siècle avant notre ère un énoncé considéré comme vrai. D'un point de vue rétrospectif, on a tendance à opposer ces récits narratifs et non vérifiables à ceux associés au domaine du *logos*, à savoir appartenant au domaine de la raison, ou du moins à cet ensemble de discours articulés et organisés par la pensée. Cette différence, aujourd'hui consommée, apparaît en réalité relativement tard, suivant un processus de

rationalisation progressive commencé avec Platon.

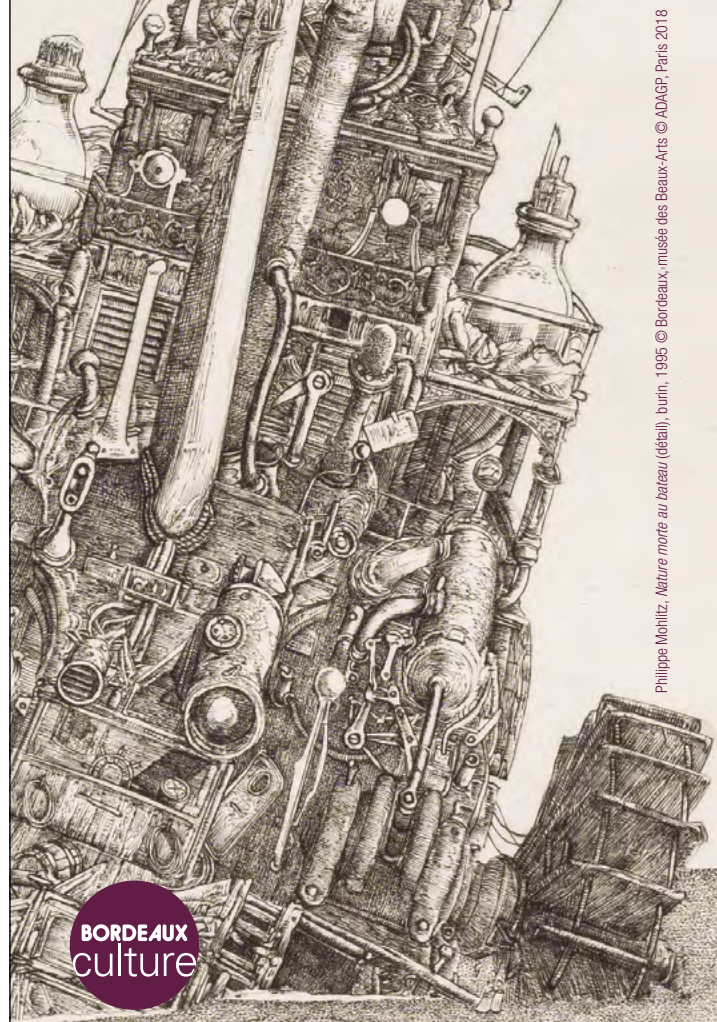
Né en 1978, à Pessac, Benoît Maire offre une plongée dans ces genèses primordiales, faites d'oscillations entre *muthos* et *logos* avec son exposition réalisée pour le capc. En guise de décor : Thèbes, cité grecque étroitement associée au mythe d'Édipe. Dans l'un des épisodes les plus célèbres, le héros délivre la ville en résolvant l'épineuse énigme du Sphinx, à savoir : « Quel est l'animal qui marche à quatre pattes le matin, à deux à midi, et à trois le soir ? » Ici, les 80 œuvres réparties dans les galeries adjacentes à la nef composent la cartographie d'une agglomération. Peintures, vidéos, mobilier, petites constructions architecturales en laiton, journaux de guerre... chacune de ces pièces pose une question sur l'origine, à laquelle il n'est pas possible de répondre. Se croisent le paradoxe de l'œuf et de la poule, le dépassement porté par les nuages, le nombre d'or et bien d'autres choses qui tissent en creux des prolongements dans notre société contemporaine.

AM

« Thèbes », Benoît Maire, du jeudi 8 mars au dimanche 2 septembre, capc musée d'art contemporain de Bordeaux. www.capc-bordeaux.fr

Philippe Mohlitz Pilleur de rêves

2 mars
4 juin 2018



Philippe Mohlitz, *Nature morte au bateau (détail)*, burin, 1995 © Bordeaux, musée des Beaux-Arts © ADAGP, Paris 2018

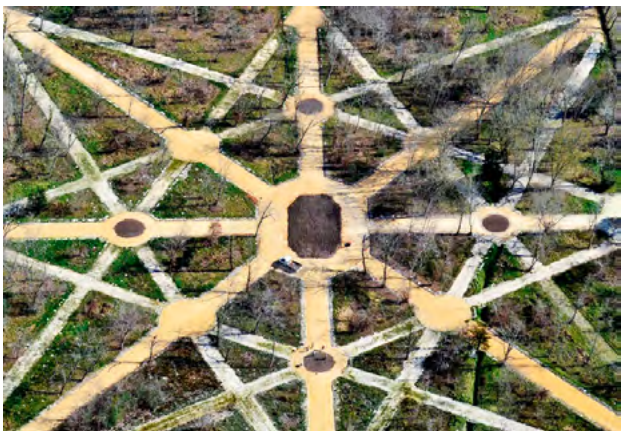
BORDEAUX
culture

Musée des Beaux-Arts
20 cours d'Albret
musba-bordeaux.fr

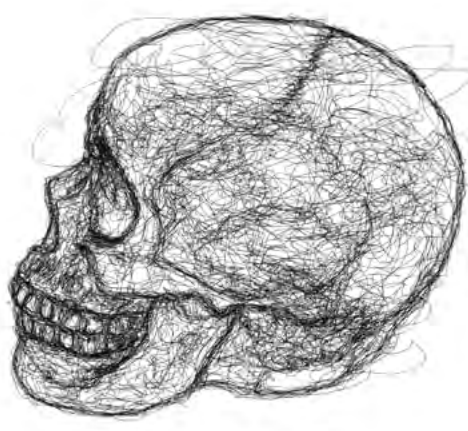
CHATEAU HAUT-BAILLY
Mécène d'honneur

Musée
des
beaux
arts
BORDEAUX





© Yannick Lavigne



© Michel Paysant



© Mirsad Jazic

LÀ-HAUT

Cela fait 18 ans que Yannick Lavigne sillonne le ciel du grand Sud-Ouest aux commandes de son avion. Depuis ses premiers vols exploratoires, il a réalisé des milliers de photos aériennes de ce territoire qu'il a appris à connaître et dont il scrute les lentes évolutions.

À distance d'une photographie aérienne naturaliste portée par une fascination pour la beauté et l'immensité du paysage, Yannick Lavigne, enseignant à l'école des beaux-arts de Bordeaux, s'intéresse plus particulièrement à l'activité humaine, aux traces qu'elle laisse à la surface du sol, à ses formes visuelles et graphiques comme à son développement, ses récurrences, ses outrances, ses cocasseries ou ses aberrations. Pour cette exposition, il a choisi de montrer 3 séries de formats différents composées chacune de 10 images classées par typologie, parkings, lotissement, piscines publiques, zones industrielles, jardins...

Ces vues du ciel révèlent des villes sans relief, dénuées d'aspérités ou de creux. Elles se transforment en une surface plane où les repères se confondent et se perdent. L'occupation de la surface du sol devient alors la structure même de l'image. Et c'est bien cette mise à plat du réel que recherche le photographe.

Maniant les jeux de correspondances, Yannick Lavigne propose ainsi une approche fragmentée des zones urbaines et périurbaines mettant en exergue la beauté plastique et colorée de ces images sans horizon ni échelle. Mais elles sont aussi un outil d'observation spectaculaire de la standardisation des usages de la ville dans tout ce qu'elle peut avoir de rebutante. Du bâti pavillonnaire aux zones de loisirs ou de consommation, il pose sur ce monde en mutation permanente un regard distancié oscillant, dit-il, « de la tendresse au dégoût ».

« Vols », Yannick Lavigne,
du jeudi 8 au vendredi 24 mars,
arrêt sur l'image galerie.
www.arretsurlimage.com

CORPS FLOTTANTS

Est-ce l'œil ou la pensée qui dessine ? Le plasticien Michel Paysant (né en 1955) pose la question dans le travail qu'il mène autour de ses « Eye drawings », exposés au Pop Up à l'invitation du commissaire indépendant Pascal Bouchaille.

On peut y découvrir une sélection de dessins revisitant les grands thèmes classiques de l'histoire de l'art, des mains, des vanités ou des fleurs réalisées par l'artiste avec le mouvement de ses yeux à l'aide d'un instrument – l'oculomètre – destiné à enregistrer les déplacements du regard. Michel Paysant exécutera également des portraits en direct d'après modèle vivant au cours d'une performance présentée dans les murs de l'exposition. À la croisée de l'art et de la science, le plasticien bâtit depuis près de 30 ans une œuvre marquée par sa passion pour le dessin, les inventions techniques et le mélange des genres. Il fait dialoguer les pratiques et multiplie les collaborations avec ingénieurs, artisans, architectes et autres scientifiques.

L'usage de la technologie pour dessiner littéralement avec les yeux, sans l'intervention de la main invite à se questionner sur la mécanique même du dessin et sur l'intention qui lui préexiste. Déconstruire l'acte de créer pour tenter encore et toujours d'en percer le mystère. L'assistance de la machine intervient donc ici non pas pour parfaire ou augmenter le geste de l'homme, mais pour exposer les vibrations, le souffle et les pulsations intimes qui conditionnent le tracé de l'artiste. Le dessin, composé d'un seul trait, naît d'une longue improvisation aux contours imprévisibles dont l'inspiration s'écarte des règles habituelles. Il apparaît à la surface de la feuille comme un corps flottant porté par l'air, une ligne mélodique vivante, « libre et intense ».

« Eye drawings », Michel Paysant,
du mercredi 21 au samedi 31 mars,
Pop Up Bordeaux.
www.facebook.com/pbouchaille/

PRÉCISION SUISSE

Mirsad Jazic est à l'honneur de la galerie Silicone avec une exposition monographique intitulée « L'origine du monde et autres consolations ». Parti de Sarajevo en 1992, l'artiste d'origine bosnienne installé à Bordeaux, reconnaît être resté depuis toujours « vigilant à tout ce qui se passe dans le monde... pour fuir si besoin » ajoute-t-il le sourire au coin des lèvres.

Si l'humour caustique est là bien présent, il affirme toutefois « ne plus pouvoir mener un travail purement plastique ». Depuis cette période, il ressent la nécessité de teinter des échos du réel sa démarche artistique. Une préoccupation que l'on retrouve clairement dans la très belle salle d'ouverture de l'exposition. Un *wall painting* aux couleurs de la Société Générale, rouge, noir et blanc, dessine des méandres de formes géométriques abstraites tandis qu'une longue suite de chiffres blancs accolés au mur décrit une somme en euros tellement importante qu'il est impossible de se la représenter. Au centre de la pièce, un lion sculpté en bois rugissant est couvert de dizaines de couteaux suisses, lames plantées dans le corps. À la fois violente et cocasse, l'image de cet animal supplicie participe de l'énergie graphique et visuelle de l'ensemble de la salle visant sans détour et avec une ironie mordante le monde bancaire et ses dérives qui n'ont certes pas fini de nous surprendre.

À noter chez Silicone également l'espace consacré à la très jeune scène bordelaise avec l'installation « Room » des artistes Kevin Barois, Jules Baudrillart, Nicolas Degrange et Sophie Deltombe du collectif After Affect.

« L'origine du monde et autres consolations »,
Mirsad Jazic, jusqu'au samedi 17 mars,
galerie Silicone
www.facebook.com/pg/siliconespace

RAPIDO

Du 11 au 15 mars, le collectif 0,100 présente à la galerie Rezdechaussée le projet « Grand Salon », un dispositif de « réception » du visiteur réactivant, non sans dérision, une tradition d'échange entre artiste et amateur des arts. L'exposition sera ponctuée des interventions de Carol Bîmes et de conversations avec Emmanuel Ballangé. Avec la complicité éloquente de Pierre Andrieux, Emmanuel Ballangé, Carol Bîmes, Thomas Déjeammes, Laurent Hadrien, Mirsad Jazic, Laurent Kropf, Sophie Mouron, Amandine Pierné. Réception d'ouverture, pimentée d'instantanés performatifs, le 11 mars, de 15 h à 18 h. Ouvert du 11 au 25 mars. www.rezdechaussee.org • La galerie Guyenne Art Gascogne présente la troisième partie de l'exposition « Fantômes et mouvements », consacrée à l'œuvre du peintre bordelais Edmond Boissonnet. Sous le thème de l'envol, elle offre au regard des œuvres dans lesquelles les oiseaux ne sont plus les accompagnants d'un paysage, mais deviennent sujets. Jusqu'au 17 mars. galeriegag.fr • « Moi, Nous, Elles » réunit, à l'institut Cervantes, 17 artistes provenant d'Argentine, du Venezuela, de Colombie, du Brésil, du Pérou, du Portugal, du Liban et de France pour questionner l'autoportrait et l'identité féminine. Du 6 au 23 mars. www.burdeos.cervantes.es

Une saison Hocquard

L'École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux propose une série d'événements autour d'EMMANUEL HOCQUARD, à l'occasion de la parution du *COURS DE PISE* (P.O.L), qui rend compte de l'enseignement qu'il a donné à l'EBABX de 1993 à 2005.

• Deux expositions
à la LA GALERIE DES TABLES
du 31/01/18 au 28/02/18
et du 05/04/18 au 15/05/18

• Six émissions
sur LA VOIX DES BEAUX-ARTS
enregistrées en direct à la Station Ausone

• Rencontres, projections de films, installations multimédias, archives sonores et documents inédits.



www.ebabx.fr



3 SALONS À BORDEAUX HANGAR 14

l'Étudiant

RECRUTEMENT EN ALTERNANCE

VENDREDI 16 MARS

TROUVEZ
VOTRE EMPLOYEUR

APPRENTISSAGE & ALTERNANCE

VENDREDI 16 ET SAMEDI 17 MARS

TROUVEZ
VOTRE FORMATION
DU CAP À BAC + 5

QUE FAIRE APRÈS UN BAC +2/+3/+4

SAMEDI 17 MARS

COFINANCE PAR





HORS CONCEPT

Représentante incontournable d'un art figuratif populaire intimement lié aux contre-cultures contemporaines, Anne De HEY ! présente à Périgueux une exposition collective réunissant 13 jeunes artistes français issus de cette scène

composite et foisonnante.

Ils viennent du graffiti, du tatouage, de la bande dessinée, de l'illustration, du *lowbrow*, du surréalisme pop ou de la scène punk-rock, puisent leurs sources et leur énergie autant dans le classicisme de l'histoire de l'art que dans ce qui a été très longtemps considéré comme de la sous-culture populaire.

Ces artistes défendus par la revue *HEY ! modern art & pop culture*, sous la bannière « outsider pop », appartiennent à un « champ qui a été très mal regardé » affirme la cofondatrice de la revue en 2010.

Ils déploient « une expression furieusement, exclusivement figurative et totalement dédouanée des grandes écoles dominantes défendues par le marché de l'art depuis 40 ans. Ce que l'on défend dans nos pages, c'est l'art contemporain du XXI^e siècle. Pour nous, le conceptuel n'a plus rien à dire ».

Parmi les artistes présentés dans l'exposition, on découvre l'univers graphique luxuriant de la jeune artiste toulousaine Amandine Urruty. Peuplées de créatures anthropomorphes et grotesques, ses images composent des mondes singuliers qui font le pont entre l'énergie graphique européenne et le surréalisme pop américain.

Plus loin, on croise les personnages à tête de lapin réalisés à échelle un par Paul Toupet ou encore les immenses dessins d'hommes à tête d'insecte de l'artiste féministe radicale Mad Meg.

On remarque aussi les chimères de Benoît Huot composées d'animaux naturalisés « travestis » de velours, de rubans, de colliers, dans une succession de gestes rituels presque chamaniques.

« HEY ! L'outsider pop français »,

du mercredi 21 mars au samedi 23 juin, espace culturel François Mitterrand, Périgueux (24000). www.culturedordogne.fr



FRAGMENTS URBAINS

Catherine Melin présente au Bel ordinaire, à Pau, une exposition monographique intitulée « Bruissement du dehors ». Les paysages urbains, la ville, ses marges, ses usages et ses respirations constituent pour la plasticienne un objet d'étude récurrent dans sa démarche artistique.

En résidence à l'étranger, elle arpente chaque jour des quartiers choisis, déambule, observe les lieux et les gestes et collecte des images photo et vidéo. Elle s'intéresse en particulier aux espaces en mutation. Ceux qui permettent le surgissement de la vie et les formes d'appropriation durables ou éphémères les plus variées et les plus libres. Dans cette exposition, la plasticienne évoque sa découverte d'un quartier du port de Wahou en Chine. Un lieu de passage en réhabilitation sur les rives du Yang-Tsé, occupé par de nombreux habitants provisoires.

Elle restitue ici, par fragments, une galaxie de signes, de tensions et de rythmes issus de ses observations urbaines. Ainsi, la vidéo d'une femme lors de ses pérégrinations qui trace des lignes droites dans un geste parfait, répétitif, presque mécanique.

Plus loin, ce banc récupéré sur le site du Bel Ordinaire évoque pour l'artiste la présence fréquente en Chine dans l'espace public de chaises rafistolées mais accueillantes. Installé dans l'espace d'exposition, magnifié par l'éclairage et augmenté d'une ombre dessinée au mur par l'artiste, ce banc semble inviter à suspendre le temps de la visite pour se poser, respirer et s'asseoir. Face à lui, un amas de paniers éclairé à contre-jour apparaît sur un calque en ombre chinoise. Ils semblent recomposer là, dans un style expressionniste, la vision panoramique d'une ville imaginaire, crainte ou fantasmée.

« Bruissements du dehors », Catherine Melin,

jusqu'au samedi 24 mars, Bel Ordinaire, Pau (64000). belordinaire.agglo-pau.fr



ENTRE CHIEN ET LOUP

Au Moulin du Roc, à Niort, Françoise Beauguion montre une série de travaux – photographies, vidéos et textes – réalisés au cours de ses nombreux voyages sur les rives de la mer Méditerranée.

Familière de cette zone géographique, l'artiste, diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, en 2009, a sillonné les points d'entrée des migrants en Europe. À Lampedusa, Ceuta, Melilla ou Tanger, elle a partagé avec eux des temps d'attente, les a pris en photos, filmés ou enregistrés.

De ces moments fragiles, suspendus entre un passé que l'on fuit et un avenir incertain, où les doutes gagnent bien souvent, la photographe livre des images prises à la tombée de la nuit. À l'heure où les détails s'amenuisent pour disparaître bientôt, cette heure bleutée où naissent les ombres, Françoise Beauguion restitue une part de cet état entre deux eaux. On y voit des hommes dans l'attente, assis ou allongés sur des cartons de fortune, des rives désertes, des barques prêtes à partir.

L'exposition livre un récit fragmentaire et subjectif de ces temps d'errance, marqués par la perte et la disparition souvent liées au destin de l'exil. Il ne s'agit pas en effet ici d'informer comme peuvent le faire des images documentaires, de traiter de la cohorte ou de la crise, mais plutôt de transmettre des impressions sur l'impossible place laissée à ces exilés. De s'intéresser à leur vécu, à leur expérience.

Ainsi, dans cette installation vidéo constituée de trois moniteurs, on peut voir apparaître sur chacun un texte blanc sur fond noir, retraçant le périple de trois personnes rencontrées après leur arrivée en France. Une manière de leur permettre de retrouver leur place d'individu dans la masse en reprenant la maîtrise de leur propre récit.

« Exils », Françoise Beauguion,

du mercredi 7 mars au samedi 19 mai, Belvédère du Moulin du Roc, Niort (79000). www.cacp-villaperochon.com

RAPIDO

À Poitiers, la galerie Grand Rue présente « Masters », une exposition collective réunissant une sélection d'estampes et d'œuvres originales d'artistes majeurs de l'histoire de l'art du XX^e siècle : Pierre Alechinsky, Francis Bacon, Georg Baselitz, James Brown, Eduardo Childea, Roberto Matta, Joan Miró, Marc Petit, Ernest Pignon-Ernest et Antoni Tàpies. Jusqu'au 17 mars. www.galeriegrandrue.com • Ni dieu ni maître, ni religion, ni capitalisme ! C'est le credo de la nouvelle exposition du pochoiriste anonyme Goin à la galerie Spacejunk à Bayonne. Intitulée « Anarchically yours », elle dévoile son esthétique percutante et sa passion pour l'amour et la liberté. Jusqu'au 31 mars. www.spacejunk.tv



Mérignac

La condition humaine

Photographies de l'agence allemande **OSTKREUZ**

**13.01 —
25.03
2018**

Entrée libre
merignac.com

Vielle Église Saint-Vincent

Du mardi au dimanche 14h — 19h
Tramway ligne A - Arrêt Mérignac Centre



Conception : Ville de Mérignac - © Stéphanie Steinkopf/OSTKREUZ

**30^e SAISON
2017/2018**

LE PIN GALANT
MÉRIGNAC // BORDEAUX MÉTROPOLÉ

Plus de 80 spectacles programmés !

25 ANS DU HIP-HOP



SOIRÉE ANNIVERSAIRE

SURESNES CITÉS DANSE

5 ET 6 MARS

20H30

EN PARTENARIAT AVEC LE
KRAKATOA



CHRISTOPHE

SAMEDI 17 MARS

20H30



Cirque
LE ROUX

21 ET 22 MARS

20H30



LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

27 ET 28 MARS

20H30

Venez en Tram ! Ligne A - Arrêt Pin Galant



Billetterie - Renseignements :

05 56 97 82 82

www.lepingalant.com

Danseur burkinabais, installé entre Bordeaux et Ouagadougou, Bienvenue Bazié n'a pas eu de blanc-seing paternel au moment d'embrasser une carrière artistique. Pas d'opposition ferme non plus. Dans cet étroit chemin du possible, il s'est glissé, abandonnant la comptabilité pour ne plus jamais lâcher la danse. Presque vingt ans plus tard, il revient sur ce moment décisif dans un solo autobiographique au questionnement universel : comment se déterminent nos choix de vie ?



© Grégory Hietin

VA, DANSE ET DEVIENS



D.R.

La capuche qui le protège des torrents de pluie lui cache un peu le regard. Mais pas le sourire éclatant qui m'accueille, sans reproche, malgré mes dix minutes de retard et l'attente plus qu'humide. Tout juste émet-il le souhait d'un thé pour se réchauffer. Allons pour le thé. Bienvenue Bazié, chorégraphe et danseur burkinabais, a pris le temps d'une rencontre entre deux périodes intenses de résidence de création de *Peubléto - Rêves et réalités*. Plus que son dernier solo, c'est un regard lancé dans le rétroviseur de 25 ans de vie d'un danseur. Le propos est autobiographique, documentaire, nourri par le témoignage vidéo des parents – filmés par Grégory Hietin – qui ont accepté, après tout ce temps, d'enfin mettre des mots – et des mouvements – sur leurs rêves et espoirs pour ce danseur de fils qui a choisi un bien drôle de métier.

À 38 ans, après avoir été interprète, chorégraphe, pédagogue, Bienvenue Bazié a eu envie de s'intéresser aux choix de vie. Les siens, et ceux des autres. De creuser la difficulté, à l'adolescence, de s'engager dans la bonne voie et de tenir malgré les pressions sociales et familiales. Lui avait plutôt envisagé des études de comptabilité. Il n'a pas tenu un an avant d'annoncer à ses parents qu'il voulait devenir danseur professionnel. Or, pas plus ici que là-bas, la vie d'artiste ne figure dans le top 5 des futurs rêvés par les parents... Sans lui opposer un non catégorique, son père lui glissera un sobre : « J'espère que tu sais ce que tu fais. »

Ce père instituteur, sensible aux arts et à la musique, pouvait-il vraiment lui interdire cette vocation ? N'est-ce pas lui qui l'a poussé sur scène la première fois pour un concours de récital-poème que Bienvenue remportera à treize ans ?

Dès lors, il s'engagera corps et âme auprès de la compagnie Le Bourgeon du Burkina, une troupe pluridisciplinaires de jeunes adolescents touche-à-tout. Pendant huit ans, il enchaînera tournées, créations et spectacles, tout en gardant un pied dans l'école. Jusqu'à ne plus pouvoir assumer les deux vies. Depuis, plus rien n'est venu détrôner ce choix de vie affirmé. Très vite, il y a eu la découverte de la danse contemporaine, des stages auprès de grands noms (Salia Sanou, Seydou Boro, Mathilde Monnier, Xavier Lot...) puis un premier engagement pour une tournée de 22 dates dans toute l'Europe. « Une chance. » Bienvenue Bazié voyage, tourne, gagne sa vie, affiche un calendrier d'interprète bien rempli sur plusieurs mois et années...

Au changement de siècle, au moment où il quitte Le Bourgeon, Bienvenue Bazié monte sa propre compagnie avec Auguste Ouedraogo, compagnon de route de toujours. Son nom ? Auguste-Bienvenue : réunion de leurs deux prénoms qui en dit long sur leur complicité et leur manière de collaborer. « Dans notre fonctionnement, il y a toujours un porteur de projet, celui qui danse, qui apporte des envies esthétiques, des questions de fond. L'autre l'accompagne, l'oriente pour faire mûrir la pièce. On se complète bien, on échange beaucoup, on cherche ensemble. Il faut qu'on se sépare pour arriver à ne pas parler de travail ! »

Cette compagnie à double tête a aussi un double ancrage : Bordeaux et Ouagadougou. Car aucun des deux n'a eu envie de lâcher ce qui les rattache au Burkina. Ils dansent ici et là-bas, imaginent des créations entre deux continents, s'engagent dans une passation de leur expérience auprès des amateurs, mais

aussi des étudiants en danse ou en cirque. Mais leur « grand œuvre » de transmission, c'est la formation Engagement Féminin, module de quelques mois destiné aux danseuses africaines, qui fêtera ses 10 ans en juillet 2018.

Pourquoi avoir choisi de cibler uniquement des femmes ? « Parce qu'il y a très peu de danseuses en danse contemporaine, en Afrique, qui s'engagent durablement sur les plateaux. Cela vient des préjugés, de la famille, d'une culture qui veut que lorsqu'on devient maman, la place se trouve à la maison. Avec ce cadre particulier, nous souhaitons les encourager dans cette voie. » Et ça marche, les danseuses formées s'installent au Ghana, au Togo, imaginent des projets avec d'autres femmes, créent des solos. Prouvent qu'il est possible, en tout cas, de le faire, comme Bienvenue et Auguste en leur temps. Porteur de cette obstination jamais démentie, Peubléto va faire le tour des salles en mars, le Glob théâtre d'abord, le Tarmac à Paris ensuite, et Ouagadougou bien sûr, en décembre, pendant le festival Dialogue de corps. C'est là que les parents de Bienvenue – acteurs et spectateurs – découvriront le solo de ce fils, à qui, un jour, ils ont permis de tracer sa route. Et – bonheur – de ne pas finir comptable.

Stéphanie Pichon

Peubléto - Rêves et réalités, compagnie Auguste-Bienvenue, du jeudi 8 au vendredi 16 mars, 20 h, Glob théâtre. www.globtheatre.net
Jeudi 3 mai, 20 h 30, M270, Floirac (33270). www.ville-floirac33.fr



© Arnaud Bertereau - Agence MONA

Le théâtre physique et pluridisciplinaire de David Bobée insuffle une énergie foraine et poétique au Peer Gynt d'Ibsen.

FABLE FORAINE

« Ibsen s'est servi des contes traditionnels norvégiens pour parler de son époque. Moi, je me sers d'Ibsen pour parler de la nôtre. » David Bobée, metteur en scène à la tête du CDN de Normandie, à qui l'on doit un *Lucrece Borgia* sanglant et mordant avec Béatrice Dalle dans le rôle-titre, ou un *Roméo et Juliette* bouillonnant de jeunesse, se confronte à une nouvelle grande figure du répertoire. Peer Gynt, surgi du XXI^e siècle, n'est pas la plus jouée des pièces de Henrik Ibsen, mais elle est celle de la figure même de l'antihéros, prétentieux et aventureux, parti à l'assaut du monde, sans que rien jamais ne lui réussisse. La pièce s'étire au fil de cinquante ans de vie, nous entraînant dans l'épopée d'un raté, que l'on suit au fil de ses lâchetés et renoncements, mensonges et petites choses, jusqu'à toucher à LA question, celle, au bout du chemin, de sa poignante et absolue solitude dans un face-à-face avec lui-même. C'est cela qui intéresse David Bobée : « Hâbleur, vaurien, menteur, égoïste, infidèle, Peer Gynt fuit son village, sa mère, sa vie de paysan, ses responsabilités, son amour, ses femmes, décidé à essayer toutes les solutions pour trouver ce "soi" qu'il veut être, décidé à ne réaliser que de "grandes choses". Il pose la question essentielle : qu'est-ce qu'être au

monde ? Qu'est-ce qu'être soi ? Mais sa quête éperdue de vrai-faux naïf à la façon de Candide n'a rien d'un parcours initiatique. Et c'est ce que je trouve fascinant ; avec Peer Gynt nous n'apprenons rien. Aucune morale à la fin. La question reste ouverte et nous met face à nous-mêmes. » David Bobée, connu pour ses plateaux rassemblant circassiens, chanteurs, comédiens, injecte quatre heures durant, dans un décor forain d'échafaudages, de manèges et d'ambiance décatie, la folle énergie d'un théâtre physique, transdisciplinaire et transculturel. Sur cette scène où tout s'abîme, où la vie de Peer Gynt se termine dans un asile d'aliénés, la troupe de Bobée emmenée par Radouan Leflahi, fidèle parmi les fidèles, ne manque pas de nervosité et d'allant. Autour de « celui qui ment, qui trahit, qui fuit », se construit une fable poétique et politique, qui pousse loin la puissance des imaginaires, sans se résoudre jamais, à la triviale réalité.

SP

Peer Gynt, David Bobée,
jeudi 8 mars, 19 h 30,
et vendredi 9 mars, 20 h 30,
Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33160).
www.carrecolonnes.fr

SAISON 2017 - 2018
SPECTACLES

Mairie de **Talence**

CARNET DE VOYAGE MUSICAL
→ AU DÔME
ORIENTS (S) - C^e Ar'Khan
Vendredi 16 mars à 20h
Un carnet de voyage musical et trans-artistique. Grâce aux instruments traditionnels, à la voix d'Emmanuelle Troy et aux percussions de Luc Girardeau, ces chants de l'âme, accompagnés de lectures et de vidéos, offrent au spectateur un regard différent sur les Orient. **Durée : 1h10** → Tout public dès 10 ans

JONGLAGE ET MOUVEMENT
→ AU DÔME
JONGLE - Théâtre Bascule
vendredi 30 mars à 10h45
Le Théâtre Bascule propose « Jongle », un spectacle de jonglage pour les tout-petits. Le duo manipule des objets cubiques et sphériques. Ils jouent ensemble et déjouent les lois de l'apesanteur, en mêlant danse et jonglage, à la conquête de nouveaux espaces de jeu. **Durée : 35 min.** → Tout public à partir de 2 ans

THÉÂTRE
→ FORUM DES ARTS & DE LA CULTURE
CE QUE J'APPELLE OUBLI
De Laurent Mauvignier - C^e Les Marches de l'Été
vendredi 6 avril à 20h
" Fait divers. Décembre 2009 : un jeune marginal entre dans un supermarché de Lyon. Il déambule au rayon des boissons. Il se saisit d'une canette de bière et commence à la boire. Plusieurs vigiles l'encerclent. Ils l'entraînent vers la réserve du magasin, le tabassent. Il meurt sous les coups. Peut-on mourir parce qu'on avait envie d'une bière ? Mais qui se souviendra de ce jeune homme ? ".
Spectacle suivi d'une Forum party dans le cadre du festival Les Moissons d'avril de l'Université de Bordeaux.

BILLETTERIE SPECTACLES
TARIFS DE 6 À 12€
SERVICE CULTUREL

05 57 12 29 00 - culture@talence.fr
Forum des Arts & de la Culture
Place Alcaldé de Henares
BP 10 035 / 33401 TALENCE CEDEX
Tiarn B - Liane 8 - arrêt Forum

université **BORDEAUX**
talence.fr

L'ENTREPOT
THOMAS FERSEN
VENDREDI 23 MARS - 20h30
[Chanson]

SAISON 3 - LE HAILLAN
05 56 28 71 06
www.lentrepot-lehailan.fr

L'ENTREPOT
OMAR SOSA SECKOU KEITA
JEUDI 29 MARS - 20h30
[Musique du monde]

SAISON 3 - LE HAILLAN
05 56 28 71 06
www.lentrepot-lehailan.fr

Le festival de danse *À Corps du TAP*, à Poitiers, prend le pouls d'une époque dès son ouverture laissée au jeune collectif (LA)HORDE et sa pièce sous très haute tension *To Da Bone*. Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel y propulsent sur scène une communauté de danseurs de *jumpstyle* plus habitués à se filmer pour les réseaux sociaux qu'à se présenter groupés au plateau. Rencontre avec un collectif touche-à-tout et connecté, dont l'œuvre aussi foisonnante que protéiforme (danse, cinéma, installations) fait éclater le potentiel des danses post-internet. *Propos recueillis par Stéphanie Pichon*



© Laurent Philippe

HYPERCONNEXION

Une des définitions du terme « horde », c'est « troupe nombreuse et indisciplinée ». Une autre y ajoute l'idée de sauvagerie et de violence. Que revendiquez-vous avec cette appellation ?

On aimait bien l'énergie du mot et sa capacité à porter notre envie d'être inclusifs. Même si nous ne sommes que trois, nous voulions que ce nom soit représentatif quand on est au plateau avec 15 danseurs ou quand on fait des performances à 100 participants. Quant au caractère violent, c'est plus une manière de jouer sur des ambivalences, de ne pas tomber dans une appellation lisse, manichéenne.

Qu'est-ce qu'une danse post-internet, matériau sur lequel s'appuie une grande partie de votre travail ?

C'est un terme emprunté aux arts contemporains et visuels, un néologisme un peu daté, qui indique l'hyperconnexion des artistes dans un réseau mondial, avec comme atelier leur Mac Book Pro. La danse post-internet est un clin d'œil à cela, c'est une danse qui se développe sur les réseaux sociaux et crée des communautés.

Le cas pratique du *jumpstyle*, c'est une danse qui est apparue dans les clubs entre la Belgique et la Hollande dans les années 1990. Devenu moins à la mode, le mouvement s'est réfugié sur internet au début des années 2000. Une communauté est née, dont les membres ne s'étaient jamais rencontrés physiquement. Nous faisons une différence entre ces danses post-internet et les danses virales qu'on rapproche plus d'une ola, d'un geste repris par tout le monde, qui n'a pas le même engagement.

Votre pièce *To Da Bone*, en ouverture du festival *À Corps de Poitiers*, réunit des danseurs de *jumpstyle* de toute l'Europe. Comment avez-vous rencontré cette pratique ?

C'est ce qu'on appelle la sérendipité. On cherche sans but sur internet et on voit ce qui attire l'œil. Au départ on a utilisé le *jumpstyle* pour un projet pédagogique initié dans une école de danse contemporaine à Montréal qui nous avait commandé une pièce.

Ce projet a eu un succès dingue. Quand il a été présenté à Paris, on est entrés en contact avec une communauté de *jumpers*, avec qui nous avons fait un film à Saint-Étienne [qui sera présenté pendant le festival *À Corps*, NDLR]. Ce film nous a ouverts un peu plus à cette culture. Nous avons aussi réalisé que les gens que nous avions réunis étaient tous hétéros cis blancs, contrairement aux *jumpers* américains, brésiliens, plus mélangés. On a trouvé que cela révélait quelque chose de l'Europe, de la question de l'identité et de la manière dont elle est abordée ici. Ces *jumpers* étaient un symptôme.

Le *jumpstyle* est une danse solitaire, filmée, très puissante – on parle de hard dance –, fulgurante. Comment ces danseurs ont-ils vécu la rencontre « en chair et en os » et le travail collectif de création ?

Ces *jumpers* venus d'Ukraine, de Pologne, de France ou d'Italie se connaissaient, certains depuis 10 ans, mais ne s'étaient jamais rencontrés. Cela a créé un côté très particulier. Pour le travail collectif, cela n'a pas toujours

été simple. Pour prendre l'exemple des dix premières minutes de la pièce, qui sont construites sur le pas de base du *jumpstyle*, repris à l'unisson. Edgar, reconnu comme le meilleur à cet exercice, se retrouvait toujours le seul en décalage avec les autres, incapable d'entendre le pas des autres. On a dû lui dire que l'important n'était pas le meilleur pas, mais l'écoute du groupe dans son ensemble. Nous avons beaucoup travaillé

là-dessus, sur le placement du groupe, les explosions, la synchronisation extrême, le côté martial de cette danse. La pièce oscille tout le temps entre cette forme de beauté d'une communauté partagée, et son côté plus *dark*, les exclusions des unités et une martialité presque militaire. Ce point a d'ailleurs gêné les danseurs, qui considéraient qu'on leur avait déjà trop dit qu'ils avaient « une danse de facho ». Mais on avait envie qu'ils prennent leurs responsabilités, qu'ils se confrontent à cette question. Cela a généré des discussions

très fortes qu'on a décidé de porter sur scène en leur donnant la parole. Cela provoque un basculement dans la pièce et vient perturber cette structure très « facile » d'un spectacle physique « qui envoie » pour laisser place à du discours et une réflexion.

D'autres chorégraphes vont puiser dans les cultures alternatives, urbaines, populaires pour leurs créations – comme François Chaignaut et Cecilia Bengolés dont la pièce *DFS* est présentée ici à Poitiers. Se pose alors la question de la légitimité à s'emparer d'une culture, de sa possible dénaturation dans un passage au plateau. Comment répondez-vous à ces questions ?

On a bien sûr en tête toutes les ambivalences générées par les questions de l'auteur et des artistes. On a d'ailleurs créé une plateforme de sites internet, proposé un cycle de conférences à la Gaité lyrique dont une portait sur cette question. Comment fait-on pour que le net ne devienne pas un *self-service* où l'on pille la création de personnes peu représentées, pas très connues, n'ayant pas la possibilité de se défendre ? Nous on règle le problème en travaillant avec les acteurs de la communauté, en créant avec eux. Ce que nous proposons dans *To Da Bone* est imprégné de *jumpstyle*, mais ce n'est pas du *jumpstyle*.

Est-ce que (LA)HORDE a été surprise par ce que ces *jumpers* ont pu proposer ?

Le mot surpris ne nous paraît pas le bon. Nous sommes habitués à travailler avec des communautés formées. On s'y lance sans aucune attente mais on sait qu'on en sortira grandis. Au final, on est contents qu'ils aient lâché sur leur style et accédé à des choses de l'ordre de l'expérimentation d'une écriture contemporaine. Certains se sont autorisés à des gestuelles douces et délicates, par exemple. Et puis généralement le *jumpstyle* ça dure 20 à 30 secondes. Les faire tenir pendant une heure, c'était déjà en soi une belle surprise !

***To Da Bone*, (LA)HORDE**, vendredi 23 mars, 20 h,
Herein #Novaciéries, mardi 27 mars, 21 h et 22 h,
Cloud Chasers et Bondy, du vendredi 23 au vendredi 30 mars,
rencontre avec (LA)HORDE, lundi 26 mars, 12 h 30,
TAP, Poitiers (86000).
festivalacorps.com



© Erik Duranton

Solos, petites formes, jauges réduites. Le cirque contemporain assume de plus en plus son côté intimiste et bricolé, loin des spectacles de numéros à rallonge. La 5^e édition de Péripé'cirque, à Saint-André-de-Cubzac, en porte les marques.

MICROCIRQUE

On ne sait jamais déterminer véritablement ce qui tient de l'air du temps – un cirque d'auteur forcément singulier – ou des impératifs économiques de l'époque – moins on est au plateau, mieux on se vend – dans cette vague de solos qui déferlent sur les arts de la scène et désormais de la piste.

Alexander Vantournhout, artiste formé au cirque passé par le théâtre et la danse, vu au festival Trente Trente ou à Poitiers pendant À corps, explique ainsi que la forme solo est la seule qui puisse pour lui être tenable sans être obscène. Pas sûr que les motivations soient les mêmes, mais le constat s'impose dans la programmation de Péripé'cirque : trois hommes seuls constituent le cœur de la programmation du 5^e temps fort cirque du Cubzagais, soit un Finlandais, Jani Nuutinen ; un Espagnol, Nacho Flores ; et un Breton, Olivier Debelhoir.

Le premier, rattaché à la sphère Circo Aereo, est depuis longtemps un adepte du minimalisme, du petit et de l'intime. Jani Nuutinen conçoit le chapiteau comme espace de la rencontre au coude à coude, avec parquet qui craque et objets de sa fabrication. Sa trilogie *Un cirque tout juste, Un cirque plus juste, Un cirque juste juste* revendiquait déjà cette façon de rassembler les spectateurs comme autour d'un feu de camp. Une séance peu ordinaire, proposée à Saint-André-de-Cubzac, fait tenir tout son petit monde forain d'objets dans une valise. Cette forme courte de 30 minutes, légère, nomade fait jongler les objets dans une ambiance où chaque spectateur peut être embarqué par ce mentaliste manipulateur et bonimenteur.

Olivier Debelhoir, croisé entre autres récemment avec la bande de Mathieu Ma Fille (*Manifeste*), s'invente lui une épopée sur poutre en chaussures de ski, short bleu et envolées poétiques où se croisent pas moins que Nadia Comaneci, Radiohead, Samuel Beckett ou Boris Becker ! *L'Ouest loin*, dans la droite lignée de son solo sous yourte *Un soir chez Boris*, pousse l'équilibrisme

aux confins de l'absurde, entraînant le spectateur dans des contrées inexplorées, façon *lonesome* acrobate.

« J'y suis toujours ce que je suis : un trappeur des banlieues des années 2010. Ma solitude me poursuit. »

Artisanal et technologique, le cirque de Nacho Flores construit lui des paysages éphémères, des équilibres extraordinaires avec trois fois rien et presque tout. Son élément, ce sont les cubes de bois, des dizaines, que l'homme agence et déplace, en solitaire. Enfin pas tout à fait, puisque dans *Tesseract*, surgit aux côtés du Madrilène un musicien dont les riffs de guitare accompagnent ses gestes. Au fil de cette épopée cubiste et précaire, l'artiste fabrique un spectacle artisanal au croisement du cirque, de la sculpture et du numérique.

En marge de ces trois soli, Péripé'cirque 2018 invitera aussi des formes plus peuplées, notamment avec une bande d'artistes prêts à perturber le calme des rayons de la bibliothèque (*Alexandrin le Grand*) ou le duo burlesque et clownesque Stoik.

SP

Festival Péripé'cirque, temps fort cirque en Cubzagais Nord Gironde, du mardi 27 février au jeudi 15 mars. www.lechampdefoire.org

Circo Aereo,

du lundi 5 au mercredi 7 mars, 20 h, Le Champ de Foire, Saint-André-de-Cubzac (33240).

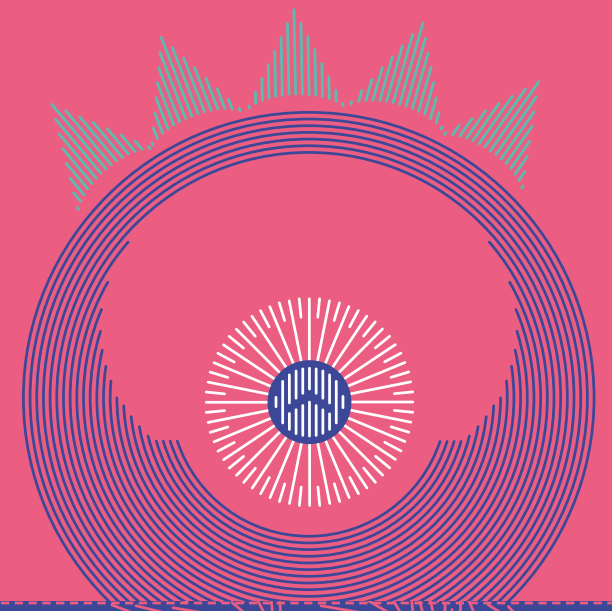
L'Ouest loin, Olivier Debelhoir,

samedi 3 et dimanche 4 mars, 17 h et 20 h, Le Champ de Foire, Saint-André-de-Cubzac (33240).

Tesseract, Nacho Flores,

mardi 6 mars, 20 h 30, Théâtre Liburnia, Libourne (33500), samedi 10 mars, 20 h, Le Champ de Foire, Saint-André-de-Cubzac (33240), mardi 13 au mercredi 14 mars, 20 h 30, Colonnes, Blanquefort (33290), vendredi 4 mai, 20 h 30, Les Carmes, Langon (33210).

21^e FESTIVAL DE SPECTACLES
POUR LES ENFANTS ET LEURS PARENTS
DU 7 AU 17 MARS 2018



LA TÊTE
DANS
LES
NUAGES

► MON PROF EST UN TROLL DENNIS KELLY – COLLECTIF OS'0 ► LA (ET ICI AUSSI) ANNE-LAURE ROUXEL ► DE(S)GÉNÉRATION AMALA DIANOR ► JE VOUS JURE QUE JE PEUX LE FAIRE ALEXANDRE ETHÈVE ► LES DISCOURS DE ROSEMARIE DOMINIQUE RICHARD – CIE LA PETITE FABRIQUE – BETTY HEURTEBISE ► SMILE CITY SOUL BÉTON ► VIVENCIA COMPAGNIE TAFTAS ► CENDRILLON, AVEC MA SŒUR... MUNSTRUM THÉÂTRE ► MIX MEX COMPAGNIE TRO-HÉOL ► SOL^o D'IRQUE & FIEN ► MAIS AUSSI DES JOURNÉES PROFESSIONNELLES, DES TEMPS FORTS AUTOUR DE DOMINIQUE RICHARD, UNE RENCONTRE AVEC PIERRE BANOS (ÉDITIONS THÉÂTRALES)....

www.theatre-angouleme.org
05 45 38 61 62



Théâtre
Angoulême
SCÈNE NATIONALE



Nicolas Le Riche - © Vincent Bengold

Il y a un an, l'ex-étoile prodige de l'Opéra de Paris, Nicolas Le Riche, était à Bordeaux. Il créait pour la compagnie *Sur la grève*, s'occupait du LAAC¹ et était pressenti à la succession de Charles Jude à la tête du Ballet. On le retrouve, aujourd'hui, auréolé du poste de directeur du Ballet royal de Suède (70 danseurs), encore touché par l'accueil que lui a réservé le royaume, « ravi de la somme de travail et de la diversité des tâches » qu'il a désormais à sa charge, et... de nouveau créant pour la compagnie bordelaise. Voici un homme épanoui. Il nous parle de sa pièce pour 10 couples, *B comme*, avec pointes, tutus et musique de Bach. À voir au Grand-Théâtre, du 2 au 11 mars.

Propos recueillis par **Sandrine Chatelier**

BACH SUR POINTES

Pourquoi avoir choisi Bach pour votre nouvelle chorégraphie ? Vous nous aviez habitués à des créations musicales avec Matthieu Chedid (Para-ll-èles, 2016) ou avec le compositeur norvégien Nils Petter Molvaer (Sur la grève, 2017)...

C'est vrai. Mais mes deux pièces d'avant encore étaient sur du Arvo Pärt et du Debussy. J'aime la création musicale. Mais j'aime aussi la musique classique. Dans tous les cas, j'adore la musique. C'est une source d'inspiration très importante. J'adore Bach, et ça commence par un « B »...

D'où le nom de votre pièce, B comme ?

Ça peut être une des raisons. Mais il faut laisser marcher son imagination... et chercher tous les B.

Pourquoi avoir choisi le Concerto pour clavecin n°1 en ré mineur BWV 1052 ?

Pour sa composition et son excentricité. Sa géométrie et son arithmétique implacable. Avec une structure rythmique très solide et des flots de mélodie qui viennent s'entremêler à l'intérieur de cette pulsation. La composition en trois mouvements m'intéressait aussi beaucoup. C'est une pièce très gaie, scintillante, pétillante, fraîche, avec des costumes fantastiques d'Hubert Barrère, dont le nom commence aussi par un B...

Le décor ?

Pas de décor, de la danse.

Vous restez dans un style classique ?

Ce qui m'a intéressé, c'est le vocabulaire académique. Mais ça n'interdit pas une course, un tour sur les fesses ou un glissé sur le ventre. Je n'ai aucune frontière. J'ai un regard très aimant et très curieux sur la diversité des modes d'expression.

Donc on ne vous cataloguera pas...

Non, s'il vous plaît ! [Rires] Ne me cataloguez pas ! C'est terrible !

Ça donne des repères au public.

Pour les repères, il y a Jean-Sébastien Bach, des pointes et des tutus.

Comment travaillez-vous avec la compagnie que vous connaissez maintenant ?

La création est faite sur la compagnie, pour la compagnie. Tout se passe de façon extrêmement fluide avec Éric [Quilleré, directeur de la danse,

NDLR]. Le casting est très ouvert. Je crée beaucoup en fonction des danseurs. Il ne s'agit pas de mettre un vêtement mal taillé à quelqu'un. Il me semble beaucoup plus intéressant d'avoir une tenue ajustée. Mais on est dans un planning assez serré. Je compose beaucoup de mon côté.

Pourquoi avoir choisi Nicholas Albert Khan comme assistant ?

Cela me semblait tomber sous le sens. C'est un danseur formidable que je connais très bien depuis presque 30 ans. Il a un parcours très varié : des grands ballets canadiens au NDT en passant par le New York City Ballet et Monaco. Il a un regard ouvert, une énergie très positive, et c'est un grand connaisseur de la danse. C'est une histoire d'envie et de répétitions avec la compagnie, pour faire avancer la pièce quand je ne suis pas là, parce que je multiplie les allers-retours avec la Suède. L'idée, c'est de fabriquer la chorégraphie et que Nicholas participe à son accomplissement. Le travail du

danseur, ce n'est pas juste apprendre et faire ; ce n'est pas juste lever un bras. C'est comment on lève un bras, comment on va d'un endroit à l'autre. C'est un travail de patience et de savoir quotidien. Et dans un ballet d'ensemble, il est important d'avoir quelqu'un qui s'assure de la cohérence du groupe.

Comment êtes-vous venu à la chorégraphie ?

Ce n'est pas forcément un souhait au départ. Dans une maison d'opéra, on apprend une dizaine de chorégraphies par an. Cela forge une culture. Au cours, un professeur montre un pas. Tous ne font pas le même ; au-delà de la démarche pédagogique, la structure, le style sont différents. Les danseurs sont habitués à manipuler ce vocabulaire. Et un jour, il y a une occasion, une envie, qui fait qu'on s'y essaye !

Et pour vous, quel a été le déclin ?

C'est difficile à dater. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de composer de petites variations. Lors de la création du *Guépard* de Roland Petit, en 1997, je vivais chez lui. Je lisais un livre et je suis allé le voir en lui disant : « Écoutez, je suis en

train de lire ça et je n'arrête pas de penser à vous, il faut que vous fassiez un ballet. Je pense que ce serait formidable. » Et il me répond : « D'accord, mais ce n'est pas moi qui vais le faire, c'est toi, et moi, je serai ton assistant. » C'est probablement cet événement qui a fait que j'ai commencé à me dire « pourquoi pas ? », « si j'imaginais un ballet, comment ça se passerait ? ». Ensuite, tout ça mouline. C'est vraiment une semence. Ça mûrit, puis ça pousse.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait de chorégrapier ?

J'ai toujours travaillé dans des théâtres. Et dans les théâtres, il y a un truc formidable, c'est que tout le monde travaille pour une seule chose, le spectacle : l'électricien, le musicien, l'administrateur, le directeur général, etc. Comme le chorégraphe. Évidemment, ce n'est pas celui qui est sur scène, dans mon cas présent en tout cas. Mais je le vis de façon aussi entière que si j'y étais. Avec une petite différence, c'est que

le jour du spectacle, on est là, assis, et le travail du chorégraphe est fini ; il n'y a plus rien à faire ! [Rires]

On vous a récemment vu dans Bolchoï, le film de Valeri Todorovski. Simple aparté ?

J'ai fait plusieurs apparitions dans des films, avec Nils Tavernier par exemple. Si c'est compatible avec mon emploi du temps, si j'en ai envie, si j'ai l'impression qu'il y a une cohérence dans un projet, que ce soit du théâtre, du cinéma ou autre, pourquoi pas ? Je suis très ouvert. J'aime la rencontre avec les artistes ; l'idée d'avoir quelque chose à dire, quelle que soit la forme d'expression. Et de le partager.

1. Atelier d'Art Chorégraphique au théâtre des Champs-Élysées, créé avec son épouse, l'étoile Clairemarie Osta, et consacré à l'enseignement, où il conserve toujours une place.

B comme..., chorégraphie de **Nicolas Le Riche**, **Pneuma**, chorégraphie de **Carolyn Carlson**, du vendredi 2 au dimanche 11 mars, 20 h, sauf les 4/03 et 11/03, à 15 h, relâche les 3 et 5/03, Grand-Théâtre. www.opera-bordeaux.com

06.04



08.04

2018

escale du livre



Bordeaux

place Renaudel
quartier S^{te} Croix

www.escaledulivre.com

festival littéraire
et salon du livre



© F. Marchadour

Philosophe, enseignante à l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée, Corinne Pelluchon insiste, d'ouvrage en ouvrage, sur la nécessité de faire place aux autres, humains et animaux. Pour, enfin, hâter la transformation de soi et de la société, au centre de son nouvel essai *Éthique de la considération*. Son intervention, lors du cycle de réflexion « *DEMAIN : le monde en 2118* », constitue un incontournable rendez-vous. *Propos recueillis par Marc A. Bertin*

VERS L'ÂGE DU VIVANT

Quelle est votre définition du « futur » ?

Je n'ai pas de définition du futur, mais je souhaite que nous nous mettions individuellement et collectivement sur une trajectoire menant à un monde plus juste pour les humains et les animaux. Il s'agit de reconvertir l'économie pour la mettre au service des vivants, et non des lobbys, de s'acheminer vers un modèle de développement prenant en compte la finitude des ressources et la valeur des êtres humains et non humains.

Il faut commencer dès maintenant, en changeant ses habitudes de consommation et en incitant les représentants politiques à limiter la place de l'économie, à ne pas la réduire à la recherche exclusive du profit, à organiser le travail en fonction du sens des activités, au lieu de réduire l'élevage à une industrie, par exemple. C'est cela affirmer le politique. Cela demande du courage dès aujourd'hui. Un projet politique et civilisationnel suppose que l'on ait un horizon (la transition écologique et plus de justice envers les humains et les animaux) mais que l'on fasse dès aujourd'hui les efforts nécessaires.

La prospective n'est-elle pas un exercice toujours périlleux ?

Pas quand on a un projet solide et construit et qu'on est pragmatique, attentif aux modalités permettant de le mettre en œuvre et bienveillant envers les acteurs avec lesquels il importe de co-construire les normes, au lieu de les leur imposer. La prospective est périlleuse quand elle provient de bureaucrates qui ont une vision partielle et abstraite des choses et quand elle conduit à prendre des décisions de manière brutale, de haut en bas. Sans sensibilité aux enjeux présents et à la richesse des expériences menées çà et là dans différents domaines, la prospective, c'est du vent.

Qu'est-ce que le temps pour le philosophe ?

C'est le temps de la nature, l'évolution, qui est un temps plus large dont nous sommes issus, mais aussi le temps de la conscience et de la liberté, la temporalité, la manière dont chacun configure le temps en se rapportant à son passé, en envisageant le futur et en étant attentif au présent. Il existe, de saint Augustin à Husserl et à Merleau-Ponty, des ouvrages

majeurs sur le temps. Sans parler des livres qui traitent de physique quantique ou de biologie. Néanmoins, je dirais ici, dans le contexte de cet événement sur « *Demain en 2118* », que le temps est un horizon qui donne un sens et une perspective aux individus et aux collectivités. Ce temps dépasse ma vie personnelle et, de toute façon, en étant née, je suis plus vieille que moi-même et que mes parents, puisque j'ai en moi « le trouble de plusieurs existences derrière la mienne », disait Ricœur ; je proviens

« Pour nous sauver, nous devons être intelligents. »

d'une lignée d'aînés dont je ne connais pas le visage et même d'une lignée ombilicale de vivants. Mais parce qu'un passé plus large que ce que les photos de famille me suggèrent et qu'un avenir plus large que celui de ma vie confèrent une épaisseur à mon existence, je dirais, comme dans mon livre *Éthique de la considération*, que vivre, qui est toujours transitif, puisque je ne vis pas hors sol, mais de nourritures, c'est toujours vivre avec et vivre pour, en pensant au monde que je vais transmettre. Quel monde allons-nous transmettre aux générations futures et quels enfants allons-nous donner à ce monde, qui nous a accueillis à notre naissance et survivra à notre mort individuelle ? La considération est la qualité de présence qui découle de ce rapport au monde commun, à ce temps qui me déborde en amont et en aval, et qui m'enjoint de savoir ce à quoi je tiens et ce que je peux faire afin de promouvoir un modèle de développement écologiquement soutenable, plus juste et moins déshumanisant. Encore une fois, c'est ici et maintenant que nous préparons cet avenir, mais ce présent n'est pas pointilliste ni court-termiste.

L'environnement est-il désormais la seule possibilité de modifier le cours ordinaire des choses ?

L'écologie, qui est la sagesse de l'habitation de la Terre et implique un changement dans les modèles de production, les modes de consommation, l'organisation du travail, etc., contient la promesse d'une réorganisation sociale et politique. Penser l'écologie, c'est prendre la mesure de ce qu'elle signifie, et qui ne renvoie pas seulement à l'anticipation des catastrophes engendrées par le réchauffement climatique et l'érosion de la biodiversité. On envisage alors une autre manière de faire de la politique : plutôt que

de parler de croissance sans penser au coût environnemental des produits, des énergies, on va tenir compte de leur impact sur la planète, sur les autres humains, sur la santé et la qualité de vie des personnes, sur les animaux. En outre, on traitera les différents problèmes de manière transversale et non atomiste, au lieu de faire comme si la santé, la prospérité économique, la survie de l'humanité, la paix, l'amélioration de la condition animale étaient des problèmes séparés. C'est à cette condition que l'écologie peut être la chance de réenclencher un processus civilisateur, de manière à la fois cohérente, durable, bienveillante et démocratique. En un mot, pour faire de l'écologie politique, il faut déjà être conscient de ces enjeux-là et du sens de l'écologie. Sinon, c'est le désordre, l'oscillation perpétuelle entre la tyrannie du bien, voire la dictature, et le *statu quo*, c'est-à-dire la lâcheté qui nous conduira aux catastrophes et à une gestion chaotique et brutale des problèmes qui ne manqueront pas de survenir. Pour nous sauver, nous devons être intelligents.

Que peut la littérature pour l'avenir du genre humain ?

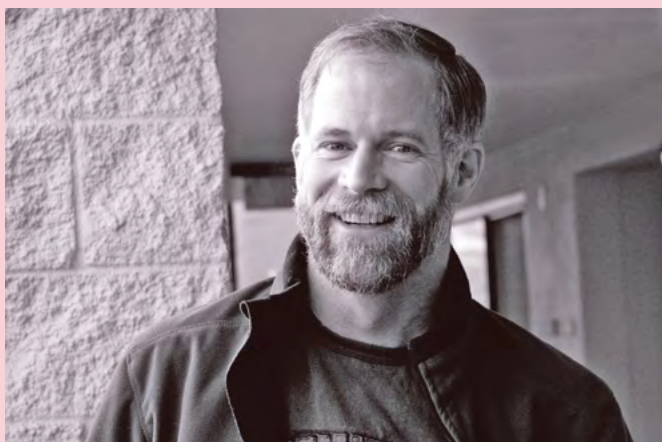
Elle peut aider les personnes à affiner leur jugement moral. Non pas à être vertueuses, courageuses, généreuses, etc., mais à ne pas se satisfaire de slogans et à percevoir davantage la complexité du réel, à reconnaître aussi que personne ne peut en finir avec la faillibilité humaine et le tragique. Car les romans nous montrent des personnages qui sont déchirés par des biens contradictoires et subissent les revers de la fortune. Les romans nous montrent que le bien est fragile, que l'alliance entre la vertu et le bonheur peut être compromise, les situations réversibles et les jugements moraux complexes. Enfin, lire un roman, c'est une aventure morale, c'est prendre le temps de se laisser toucher, au lieu de se repaître de clichés ou même d'avoir des images qui figent le travail de l'imagination. La lenteur, la capacité à nommer avec subtilité les choses, à se mettre à la place des autres ou à vivre d'autres vies que la sienne, ce sont des qualités essentielles, surtout dans notre monde qui fait opter la plupart des êtres pour la rapidité, la caricature et la simplification, l'automatisme.

Corinne Pelluchon

samedi 7 avril à 16 h

Agora - Place Renaudel

En partenariat avec le festival Philosophia



S'il fallait désigner un auteur emblématique de l'école moderne du nature writing, alors Pete Fromm pourrait prétendre aisément au trône. Avec son nouveau roman, *Mon Désir le plus ardent*, il en dépasse les lignes. Pour notre plus grand bonheur.

L'HOMME DU MONTANA

Né le 29 septembre 1958 à Milwaukee, état du Wisconsin, Pete Fromm fut un adolescent bien plus porté sur la natation que sur les études. Par un hasard heureux, il part faire ses humanités à Missoula, état du Montana, eldorado de la littérature nord-américaine.

Toutefois, en lieu et place d'ateliers de *creative writing*, il poursuit mollement un cursus de biologie animale. Fasciné par les récits des vies de trappeurs, il accepte un emploi saisonnier au cœur des montagnes de l'Idaho, à Indian Creek, pour surveiller la réimplantation d'œufs de saumons dans la rivière.

De cette expérience de la solitude, en plein hiver, dans une cabane de *ranger*, à la fin des années 1970, il fera la matière première d'*Indian Creek*, livre qui le révèle au grand public en 1993. Ce bouleversement intime au contact de la nature le pousse à barouder le plus loin possible, direction l'Australie.

Rattrapé par la manche et sommé de finir ses études, il s'inscrit au cours du soir de l'immense William Kittredge. Dans ce cadre, il rédige sa première nouvelle et découvre sa vocation. Diplôme en poche, il devient ranger dans le Nevada, le Wyoming, le Montana, le Texas, et, tel un émule d'Ernest Hemingway, débute chaque jour par plusieurs heures d'écriture avant de décider de s'y consacrer pleinement. Depuis, Pete Fromm s'est installé parmi les plus dignes représentants du *nature writing* contemporain à l'instar d'Edward Abbey, Rick Bass ou Doug Peacock. Son œuvre, publiée en France aux éditions Gallmeister, compte aussi bien des recueils de nouvelles (*Avant la nuit*, 2010; *Chinook*, 2011) que des romans (*Indian Creek : Un hiver au cœur des Rocheuses*, 2006; *Comment tout a commencé*, 2015; *Lucy in the Sky*, 2015; *Le Nom des étoiles*, 2016).

À l'occasion de l'Escale du livre, il vient présenter *Mon Désir le plus ardent* au sujet duquel son homologue Ron Carlson déclare : « Pete Fromm nous offre un roman riche et profond, empli d'une incroyable tendresse et bienveillance. »

Éternel amoureux des grands espaces, défenseur acharné des parcs nationaux, celui qui n'apprécie rien de plus que « de se retrouver seul dans les bois pour faire le point et souffler » a encore bien de quoi régaler ses lecteurs avec pas moins de quatre ouvrages à ce jour inédits.

Marc A. Bertin

Pete Fromm

samedi 7 avril à 16 h
Studio de Création du TnBA

Avec des œuvres comme *Le Photographe*, signé avec Didier Lefèvre, ou son projet fleuve autour d'Alan J. Cope, Emmanuel Guibert s'est imposé comme un des grands maîtres de la BD contemporaine. Raconteur d'exception, ce reporter de l'intime a su transcender l'histoire individuelle de ses deux amis pour leur donner une portée universelle.



EXPLORATEUR DE L'INTIME

Emmanuel Guibert a mis sept ans à accoucher de son premier ouvrage *Brune*. S'il dénote déjà son appétence pour l'Histoire, l'album, sorti en 1992, surprend rétrospectivement par son traitement graphique proche de l'hyperréalisme en décalage avec sa démarche à venir. Comme si ce titre avait été une étape nécessaire, un rituel de passage symbolique, l'artiste semble alors avoir pris conscience d'être dans une impasse formelle, si ce n'est créative, et va profiter de l'émergence de ce que l'on a appelé la Nouvelle Bande Dessinée au milieu des années 1990 pour rebattre les cartes de son travail.

De cette remise en question naîtront deux œuvres majeures, *Le Photographe* et *La Guerre d'Alan*, deux projets qui ont en commun de tirer leur source de la vie de deux hommes, Didier Lefèvre et Alan J. Cope. Le premier, photographe, était chargé de couvrir la mission humanitaire de Médecins Sans Frontières en Afghanistan en 1986. Lorsqu'il décide de mettre en image son aventure, Guibert en fait moins une BD reportage qu'une « BD sur un reportage en train de se faire », prenant le parti d'un récit à la première personne pour coller au plus près de l'expérience vécue du photographe. Avec *Alan*, la démarche est similaire mais poussée à un niveau vertigineux puisqu'elle s'inscrit à l'échelle d'une vie avec l'idée de sonder l'histoire personnelle et la psyché d'un homme, un ancien GI septuagénaire avec qui Guibert a noué une relation amicale profonde.

Fruit de centaines d'heures de discussion, *Le Photographe* et *Alan* n'ont rien de biographies classiques mais s'emploient à traduire au plus près l'état émotionnel de leur narrateur. En s'effaçant derrière leur voix, le bédéaste creuse dans les interstices et s'éloigne de la contrainte du réalisme et de l'authenticité pure pour trouver une manière qui lui est propre, un moyen d'aborder le réel en chassant le superflu. Concentrant son attention sur quelques détails par un jeu sur le vide et le blanc du papier, il développe au fur et à mesure des années une approche presque orientale de son dessin, une ligne claire, soutenue par un encre instable et subtil, réalisée au lavis ou au compte-gouttes.

Du petit instant fugace de bonheur au moment tragique, il se fait explorateur de l'intime et redonne du sens, ordonne, condense ou au contraire dilate des événements pour en décupler la portée symbolique. Loin de s'effacer derrière ses sujets, Guibert utilise tout son art pour servir de filtre. Par sa main et son sens de l'écoute, il est surtout un révélateur. Son génie de raconteur tient sans doute dans sa discrète retenue, celle d'une écriture visuelle pudique et empathique qui est le moyen d'aller au plus profond d'un être, d'aller au cœur de sa vérité.

Nicolas Trespallé

Emmanuel Guibert

dimanche 8 avril à 15 h
Café Pompier - Place Renaudel

TÉLEX

Convoquant et mêlant les figures des contes, Marcus Malte et Régis Lejonc donnent une vision inattendue de la princesse fantasmée, dont les lunettes et le regard fier contribuent à brouiller les codes. Les princesses, on le sait, vivent en prison : toujours parfaites, étouffant dans leur palais doré. Face à un amour paternel aussi excessif, on n'a qu'une envie, s'échapper... **Tu seras ma princesse**, lecture musicale en images de Régis Lejonc et Marcus Malte, samedi 7 avril, 15 h, 3,5 € > 8,5 €. Exposition durant 3 jours dans la librairie Renaudel • À onze ans, la petite Verte ne montre toujours aucun talent pour la sorcellerie. Pire que cela, elle dit qu'elle veut être quelqu'un de normal et se marier. Conternée, sa mère décide de la confier une journée par semaine à sa grand-mère. Dès la première séance, les résultats sont excellents. Un peu trop, peut-être... **Verte**, lecture dessinée avec Marie Desplechin et Magali Le Huche, samedi 7 avril, 16 h 30, 3,5 € > 8,5 €.



© Frank Loniou - Agence VU

Acteur populaire à la carrière désormais bien fournie, François Morel cultive depuis longtemps un goût immodéré pour la chanson et l'écriture. Ce qui tombe à propos, il vient enchanter son nouveau roman.

LE PETIT GARS

Figure de proue de la tribu Deschiens, le Normand s'est imposé parmi les comédiens les plus appréciés de sa génération ; même si l'on sait que le vrai James Dean de la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff s'appelle Bruno Lochet.

Quand il ne fait pas le pitre au micro de France Inter, qu'il prête sa voix pour du doublage (le décapant programme télévisé *Tu mourras moins bête* diffusé sur arte) ou brûle les planches, le natif de Flers, dans l'Orne, sacrifie à quelques passions coupables : le chant et l'écriture.

Premier ouvrage, *Meuh*, en 1996, suivi, dix ans plus tard, d'un premier album, *Collection particulière*, mis en musique par Reinhardt Wagner, Vincent Delerm et Juliette Noureddine. Cette dernière mettant souvent en scène ses tours de chant. Prolifique écrivain, le voilà avec un bref récit hautement autobiographique, *C'est aujourd'hui que je vous aime*, publié aux éditions Le Sonneur.

On n'est pas sérieux quand on a douze ans. On tombe amoureux. Furieusement amoureux. Isabelle Samain, Isabelle Samain, Isabelle Samain. Son nom est un refrain, sa beauté, une chanson d'amour. On la guette, on se pâme, on fantasme, on la désire. Qui ça, on ? Ici, pas de nous (trop banal), encore moins de je (trop pédant). Le confident de *C'est aujourd'hui que je vous aime*, par pudeur, par plaisir, se nomme « les hommes », alias tous les garçons, alias François Morel. Malicieux et tendre comme à son habitude, il y raconte les amours débutantes, balbutiantes et gauches, désespérées et hilarantes. Il est question de premiers émois (de véritables tortures), d'illusions perdues (et retrouvées), de désordres (amoureux) et du corps qui bouillonne (tout feu tout flamme). À personne, les hommes ne laisseront dire que l'adolescence est le plus bel âge de la vie. Oui, mais voilà, la vie va les surprendre...

MAÛ

C'est aujourd'hui que je vous aime,
lecture en musique par **François Morel**,
vendredi 6 avril, 20 h 30
Salle Vitez du TnBA
10 € > 12 €

Autour de Mathieu Boogaerts et de son dernier album *Promeneur*, David Prudhomme et François Olislaeger vont se livrer à l'exercice de style toujours inattendu et délicat du concert dessiné.



© Thibaut Montamat

CADENCÉ, GOMMÉ

Si la rencontre entre dessinateur et chanteur est devenue monnaie courante, elle l'est un peu moins lorsque la performance scénique se fait à quatre mains associant la représentation musicale au travail commun et simultané de deux dessinateurs.

Déjà expérimentée lors des Rencontres Chaland à Nérac, la collaboration entre le chanteur lunaire Mathieu Boogaerts et la paire Prudhomme-Olislaeger vient conforter une admiration réciproque pour leurs travaux. À propos du chanteur d'Ondulé, l'auteur David Prudhomme parle en fan : « Son humour me fait kiffer. Comme son écriture tout en ellipse et à double, triple, plusieurs degrés. J'adore ce groove qu'il propose. Et ses mélodies qui cheminent dans la tête. Ce qu'il chante m'accompagne. » Avec un Mathieu Boogaerts, micro et guitare d'un côté, et les dessinateurs à proximité rivés à leur iPad, le dispositif scénique s'annonce minimaliste pour faciliter une forme de cohésion avec le chanteur mais aussi permettre une entente harmonieuse entre les bédéastes.

« L'idéal c'est de dessiner en même temps mais parfois la technique fait défaut et on dessine alors à tour de rôle », confie l'auteur de *Rébétiko*. L'enjeu pour eux est surtout de répondre à une certaine dramaturgie de manière à « scénariser »

le dessin et de le travailler autour de la notion essentielle du rythme. C'est à travers lui que le dessin se libère, à partir de lui qu'il s'émancipe. Car le dessin est aussi affaire de tempo pour David Prudhomme. « Quand tu dessines chez toi, tu es bercé, porté par le rythme parce que c'en est un. Tu suis ton pinceau des yeux. Tu frottes en cadence. Tu gommés... »

En se mettant au service de l'univers singulier du chanteur, les dessinateurs ne s'interdisent pas, à mesure que le dessin avance, de suivre un autre chemin que la musique. Sans pourtant trop jamais s'en éloigner. « Il faut penser aux spectateurs, doser les effets pour que le spectateur ne soit pas "coupé en deux", mais prenne les deux en même temps comme un seul voyage. » Le public n'étant jamais le même, l'improvisation reste une donnée fondamentale des concerts dessinés. Si le trio prépare en amont la performance, on aura compris qu'une fois sur scène c'est la devise d'un autre dessinateur, Gus Bofa, qui tiendra lieu de vérité, son fameux : « On verra bien. »

NT

Mathieu Boogaerts

samedi 7 avril à 18 h
Plateau TV de l'IUT Michel de Montaigne
6,50 € > 8,50 €



Le Prix récompense la jeune création littéraire française au travers du choix des lecteurs de 26 médiathèques de la métropole et du département. 5 romans sont en lice : *Sucre noir* de Miguel Bonnefoy ; *La Nuit des béguines* d'Aline Kiner ; *Pourquoi les oiseaux meurent* de Victor Pouchet ; *Le Camp des autres* de Thomas Vinau et *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter.

Remise du Prix des lecteurs - Escalade du livre 2018,

dimanche 8 avril, 11 h
Studio de création du TnBA

TÉLEX

Lecture musicale et dessinée de **Gramercy Park** (Gallimard BD) avec **Timothée de Fombelle** et **Christian Cailleaux**. • Performance d'**Alice Zeniter**, prix Goncourt des lycéens 2017 pour *L'Art de perdre* (Flammarion), avec le chorégraphe **Orin Camus**. • Création d'une lecture musicale avec **Marie Cosnay** autour de sa nouvelle traduction des *Métamorphoses d'Ovide* (éditions de l'Ogre). • Lecture en musique et en images de *Climats de France* (Sabine Wespieser) avec **Marie Richeux**. • L'Escalade met le son à la chapelle du CROUS, avec une lecture musicale par **Philippe Katherine** autour de son dernier ouvrage *Ce que je sais de la mort, ce que je sais de l'amour* (Hélium), suivie d'un live dessiné avec Ruben Steiner et Charles Berberian + DJ Set + Foodtruck & Bar... 6,50 € > 14 €

Escalade du livre 2018, un supplément du journal JUNKPAGE - Directeur de publication : **Vincent Filet** / Secrétariat de rédaction : **Marc A. Bertin** / Rédaction : **Marc A. Bertin et Nicolas Trespallé** / Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@franktallon.com / Assistantes : **Emmanuelle March, Isabelle Minbielle** / Correctrice : **Fanny Soubiran** / Administration : **Julie Ancelin** 05 56 52 25 05 / Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC)





THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN

SCÈNE CONVENTIONNÉE MUSIQUE(S)

DanSONs

EXPOSITION DU 3 AU 23 MARS

Viril mais correct

SAMEDI 3 MARS : 20H15

9

Hélène Blackburn • Cas Public

MARDI 13 MARS : 20H15

Palimpseste Solo/Duo

Karlheinz Stockhausen

Michèle Noiret • David Drouard

SAMEDI 17 MARS : 20H15

Le syndrome ian

Christian Rizzo

MARDI 20 MARS : 20H15

La lumière Antigone

Beñat Achiary

JEUDI 22 MARS : 20H15

SOIRÉE DE DEUX SPECTACLES

Mirage

Thibault Lac

Rock'n Chair

Arthur Perole • CieF

THÉÂTRE

LUNDI 26 MARS : 20H15

Réparer les vivants

Sylvain Maurice

Vincent Disez • Joachim Latarjet

MUSIQUE

JEUDI 29 MARS : 20H15

Sonates de Bach

Amandine Beyer • Pierre Hantaï

WWW.T4SAISONS.COM

05 56 89 98 23



ville de gradignan



ALEXANDRIN LE GRAND

Césure à l'hémistiche

• MARDI 27 FÉVRIER

Médiathèque de Saint-André-de-Cubzac

• MERCREDI 28 FÉVRIER

Bibliothèque de Pugnac

• JEUDI 1^{ER} MARS

Bibliothèque de Bourg-sur-Gironde

L'OUEST LOIN

Olivier Debelhoir

• SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 MARS

CDC du Grand Cubzaguais

UNE SEANCE PEU ORDINAIRE

Circo Aereo

• LUNDI 5, MARDI 6 ET MERCREDI 7 MARS

CDC du Grand Cubzaguais

TESSERACT

Nacho Flores

• SAMEDI 10 MARS

Le Champ de Foire

STOÏK

Les GüMs

• MERCREDI 14 MARS

Salle des Halles de Saint-Savin

• JEUDI 15 MARS

Le Champ de Foire

www.lechampdefoire.org



licences 2-1084387 & 3-1084388 - Conception graphique Célestia



Job © Mirabelwhite - Cie Adéquate

Couple à la vie et à la scène, les chorégraphes Lucie Augeai et David Gernez ont créé il y a sept ans la compagnie Adéquate, basée à Poitiers. Ils tournent ce mois-ci avec deux pièces : *Job*, variation malicieuse sur le métier de danseur, et *Chronique diplomatique*, duo féminin de haute négociation.

LA MÉCANIQUE DU FLUIDE

C'est peut-être le mot qui revient le plus lorsqu'on s'attache à décrire leur danse. Fluide. Et on pourrait aussi ajouter expressive, théâtrale, un mouvement où les mains et les visages ont toute leur place. Lucie Augeai et David Gernez ont créé en 2011 la compagnie Adéquate autour de leur premier duo, *Nœuds*, l'histoire d'une rencontre amoureuse, qui devient aussi professionnelle. Les deux danseurs, aujourd'hui installés à Poitiers, avaient en commun de ne pas être du sérail, de s'être formés en autodidactes dans les écoles d'amateurs. Au jeu des influences, Lucie Geai s'en référerait à la figure de Pina Bausch et son Tanztheater – « jeune ça a été un choc très fort » –, mais aussi à l'expressionnisme allemand à la Kurt Joos et aux danses du visage de la très libre Valeska Gert. Mais les empreintes seraient aussi à chercher du côté de la danse organique d'Emmanuel Gat ou théâtrale de Nasser Martin-Gousset, deux chorégraphes pour qui David Gernez a longtemps dansé. « Un corps qui raconte des histoires en se passant de mots », résume Lucie Augeai. « Ce sont des gens qui nous ont marqués au moment où nous nous sommes rencontrés. » Leur premier duo *Nœuds* remporte plusieurs prix dans des concours. Et leur ouvre les portes d'une prochaine création. Le sort en est jeté, ils se professionnalisent, passent d'interprètes à chorégraphes. Adéquate est née. Cinq ans plus tard, leur pièce *Job*, qui tourne ce mois-ci dans plusieurs salles de Gironde, creuse les ressorts de ce drôle de destin. Danseur. « Avec David nous avons en commun d'avoir eu d'autres métiers avant, des métiers disons "normaux". En lisant un ouvrage du sociologue Pierre-Emmanuel Sorignet, *Danser, enquête d'une vocation*, nous avons eu l'envie d'aller raconter les spécificités de ce métier, l'impact sur la vie

personnelle, la précarité, mais aussi des détails comme passer son temps à s'habiller, se déshabiller, saluer, etc. » Pour construire cette pièce pour sept interprètes – dont eux deux –, ils établissent une liste d'une cinquantaine de « syndromes » du métier de danseur, matériau qu'ils soumettent à l'équipe d'âges et d'horizons différents. Il en résulte une pièce légère, facétieuse, qui déjoue avec malice les ressorts du métier, et fut remarquée à Avignon lors de sa première en février 2016. « On ne voulait surtout pas tomber dans le biais de "Ah! Que ce métier est dur". Nous voulions plutôt le célébrer que le critiquer. Et on s'est vraiment amusé à le faire. » Plus sérieuse est leur pièce suivante, également en tournée. À contrepied de *Job* où tous les interprètes avaient en commun un métier, un parcours, des codes et anecdotes, *Chronique diplomatique* joue de la dissymétrie culturelle, corporelle. Face à Lucie Augeai, Bora Wee, danseuse coréenne installée depuis peu en France, mesure ce qui les sépare. Autour d'une table de négociation, ces deux corps de femmes deviennent diplomates de leurs relations, et trouvent petit à petit leur manière de dialoguer. « Pour une fois, c'est une négociation au féminin. Au début de la création, Bora ne parlait pas un mot de français. Cela a fait partie de notre processus de travail, de trouver un langage de gestes qui dépasse les mots. Sur scène c'est un mélange surprenant, moi grande et blonde, elle petite et brune. Nous créons un dialogue par les gestes, dans une expression qui donne état d'une indécision, d'une forme de question. » Cette pièce s'insère dans une trilogie sur le conflit, entamée avec *Chronique diplomatique* et qui donnera en 2019 une nouvelle pièce de groupe, *Le Royaume des combattants*. Lucie

Augeai a, dans une première vie, étudié la science politique. Est-ce cela qui lui a donné envie de s'appuyer sur *L'Art de la guerre*, le premier traité de stratégie militaire écrit au monde par le Chinois Sun Tzu, pour entamer cette nouvelle création ? Entre-temps, une forme courte et patrimoniale dédiée à l'amour courtois, *Douce dame*, se prépare avec deux chanteurs lyriques de l'ensemble La Tempête, autour de la question de l'intime et de la séduction. Après deux ans de compagnonnage avec les 3T de Châtelleraut, Adéquate poursuit son chemin de création auprès du théâtre Olympia d'Arcachon, jusqu'en 2019. Une ouverture vers le sud, qui n'est pas sans rapport avec l'élargissement du territoire régional. « Pour nous, la Nouvelle-Aquitaine a représenté une véritable opportunité. En terme de diffusion, c'est aussi une chance, même si on mesure à quel point, pour certaines compagnies, ce virage peut aussi faire des dégâts. On nous teste en terme de capacité de production, de diffusion. » Et pour l'heure, Adéquate tient plutôt bien le choc.

ST

Job,
mercredi 14 mars, 20 h 30, théâtre Georges-Leygues, Villeneuve-sur-Lot (47300).
www.ville-villeneuve-sur-lot.fr
vendredi 16 mars, 20 h 30, centre culturel La Caravelle, Marcheprime, (33380).
www.la-caravelle-marcheprime.fr
Chronique diplomatique,
jeudi 8 mars, 20 h 30, théâtre du Château, Barbezieux (16300).
www.cdc4b.com
www.adequatecie.com



Je marcherai nu dans le soleil - D. R.

Parenthèse de diffusion à l'Atelier des Marches autour de trois créations et d'une reprise. Entre créateurs de la galaxie Terrade (Matthieu Boisset, Léa Cornetti) et pièces aux frontières du texte, du corps et du rock.

TROUBLES EN TOUS GENRES

L'Atelier des Marches, terre d'accueil théâtral de Jean-Luc Terrade au Bouscat, ouvre une fenêtre de tir exceptionnelle jusqu'à fin mars.

Pour son « printemps », la petite salle de 50 places, plus habituée à accueillir des compagnies en résidence, se transforme en lieu de représentations pendant un mois, devant la demande des artistes, de plus en plus orphelins de scènes bordelaises où présenter leurs créations.

C'est Terrade lui-même qui ouvre le bal avec la reprise de *Ce que j'appelle oublié*, adaptation en 2016 du texte de Laurent Mauvignier. Le comédien Jérôme Thibault y dit dans une longue course sur place cette phrase de 60 pages, récit-témoin d'un fait divers sordide qui finit par l'exécution d'un homme anonyme dans un supermarché. Loin de tout penchant pour l'indignation, Mauvignier développe au contraire une écriture précise, sèche, obsédante qui procède par obsessions et construit ainsi, par couches, la matière d'une autre réalité. Pour le reste, il s'agit de découvrir trois nouvelles pièces de créateurs bordelais, faisant suite à un mois de résidence dans les lieux. Léa Cornetti, danseuse dont le dernier travail autobiographique (*She's Back*) avait été présenté ici même, se lance dans un jeu de transformisme avec *Je marcherai nu dans le soleil*. Elle met en mouvement le comédien Laurent Eyllier, dans une exploration de l'étrangeté et des multiples identités de ce corps, de ses pulsions et fantasmes. Un théâtre du trouble, où voix et engagements physiques s'entremêlent, avec notamment, à la création sonore, la patte de Karina Ketz, qu'on retrouve aussi dans la proposition du metteur en scène Matthieu Boisset.

On connaît l'appétence de ce dernier pour les objets musicaux rock, punk (*Please Kill Me* ou *Médée Concert*). Avec *What Happened to Sam and Bob ?*, c'est plutôt dans une veine

clochards célestes, folk et littéraire, que se croisent deux destins que rien ne prédestinait à fusionner : Samuel Beckett et Bob Dylan. Boisset avertit : « Si les personnages ne sont ni une incarnation de Beckett ni de Dylan, leurs mots, leurs musiques, leurs chants inventent un univers en écho à ces deux artistes. » Dans un long travelling théâtral, Boisset dresse un portrait d'errants (Benjamin Ducroq, Fred Gerbert et Daniel Strugeon), portés par la simple poésie de l'inutile. Au jeu des correspondances entre les pièces de ce Printemps des Marches, on retiendra que Daniel Strugeon se trouve être le metteur en scène, aux côtés d'Anet Rivalland, de la troisième pièce, *4.48 Psychose* de Sarah Kane. Seule en scène, baignée d'une lumière bleue surgit des profondeurs, Anet Rivalland est cet être aux prises avec la dépression et l'insupportable solitude, capable de cracher sa colère et son mal-être tout en délivrant un message d'une étonnante lucidité. Le dernier texte de Sarah Kane avant son suicide constitue une œuvre noire à l'incroyable sursaut vital, un texte nu, dénué de toute structure classique (ni acte, ni scène, ni didascalie, ni personnage nommé), qui laisse toute latitude aux créateurs de s'en saisir avec singularité.

SP

Ce que j'appelle oublié, mise en scène de **Jean-Luc Terrade**, du mardi 27 février au vendredi 2 mars, 20 h ;
What Happened to Sam and Bob ?, mise en scène de **Matthieu Boisset**, du mercredi 14 au samedi 17 mars, 20 h ;
4.48 Psychose, mise en scène d'**Anet Rivalland & Daniel Strugeon**, mercredi 28 et vendredi 30 mars, 19 h 30, jeudi 29 et samedi 31 mars, 21 h 15 ;
Je marcherai nu dans le soleil, Cie Vita Nova, mercredi 28 et vendredi 30 mars, 20 h 45, jeudi 29 et samedi 31 mars, 19 h 30, Atelier des Marches, Le Bouscat (33) www.marchesdelete.com

festival
à corps

23
/ 30
mars
2018

Le corps et ses représentations
contemporaines

(LA)HORDE
 (Marine Brutti,
 Jonathan Debrouwer
 et Arthur Harel)
 Robyn Orlin
 Mithkal Alzghair
 BCUC
 Salva Sanchis
 et Anne Teresa De
 Keersmaecker – Rosas
 Thibaud Croisy
 Marlène Saldana
 et Jonathan Drillet
 Benjamin Bertrand
 Volmir Cordeiro
 Alexander Vantournhout
 et Bauke Lievens
 Cecilia Bengolea
 et François Chaignaud
 Claire Servant
 Claire Filmon
 Betty
 Teki Latex

+

Tous les étudiants
et lycéens invités

Infos et réservations
09 49 89 29 29

festivalacorps
.com

TAP
THÉÂTRE
AUDITORIUM
ESTERRE
NATIONALE
Université
de Poitiers
Centre
Animation
Beaulieu

Loin de toute relation d'évidence, danse contemporaine et musique multiplient entrelacs et mariages singuliers. Le temps fort DanSONs, au théâtre des Quatre Saisons, explore ces infinies variations au fil d'un large spectre esthétique. Rencontre avec Marie-Michèle Delprat, sa directrice.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



PARTITIONS COMMUNES

Votre événement DanSONs – un temps où « musique et danse sont chorégraphiées dans un même élan » – s'ouvre sur... une exposition de photos « Viril mais correct ». Étrange, non ?

C'était une exposition commandée par le chorégraphe Pedro Pauwels avec qui nous avons souvent travaillé autour de ces corps d'hommes et de danseurs, question pas tout à fait réglée ! J'ai alors pensé à faire travailler Pedro avec les futures profs de danse du PESMD¹, toutes des femmes !, sur ces corps masculins. Elles donneront ainsi dans le hall, avant chaque spectacle, une performance-vignette d'un quart d'heure, inspirée d'une photo différente chaque soir.

La programmation affiche un large panel de musiques : du chant basque à Stockhausen, d'Ian Curtis aux Doors... Cet éclectisme est-il recherché ?

Oui, parce qu'on est une scène conventionnée musiques, au pluriel ! Le projet artistique musical du théâtre des Quatre Saisons part de cette musique ancienne, où il y a une improvisation importante, pour aller vers la musique du xx^e siècle.

Vous invitez des figures qu'on voit peu en France, ou dans la région, comme Hélène Blackburn de la compagnie Cas Public, chorégraphe canadienne, que sa tournée internationale mène dans le nord de l'Europe et à l'Opéra Bastille, notamment.

Oui, elle n'est jamais venue à Bordeaux.

Sa pièce 9, qui ouvre DanSONs, a pour figure centrale un danseur malentendant. Elle construit donc sa pièce musicale, en référence à la 9^e de Beethoven, autour d'un danseur qui n'entend pas et d'un compositeur plongé petit à petit dans la surdité.

Cette pièce se construit sur des vibrations, des perceptions autres. C'est une pirouette au titre de ce rendez-vous qui dit qu'on peut aussi aborder la musique sans l'entendre. Un peu comme je prévois l'an prochain de programmer une pièce autour du silence. Mais ça n'est pas un hasard que DanSONs démarre sur cette pièce d'Hélène Blackburn, et finisse par un jeune chorégraphe, Arthur Pérole avec son *Rock'in Chair* en forme de jeu.

En effet, vous semblez affectionner le croisement entre des figures expérimentées, Michèle Noiret, Christian Rizzo, et de

très jeunes artistes comme Arthur Pérole ou Thibault Lac, interprète de la scène contemporaine, qui présentera *Mirage*, un concert chorégraphique.

Cette pièce est une commande du théâtre des Quatre Saisons. Pour la petite histoire, Thibault Lac a démarré la danse avec le patronage laïc de Gradignan. La première fois qu'il a foulé une scène, c'était ici ! Ensuite, bien sûr, il est parti à Bordeaux, puis à l'école PARTS à Bruxelles, puis a tourné avec Mathilde Monnier, Trajal Harrell... Je l'avais repéré en tant que danseur, et j'ai eu envie de lui faire cette commande. Il m'a proposé la musique de Tobias Koch, compositeur allemand que je ne connaissais pas.

Cette idée de passer d'une génération à l'autre se retrouve dans la pièce de Michèle Noiret, *Palimpseste*, solo créé en 1997 sur la musique de Karlheinz Stockhausen, qui a évolué et se transforme aujourd'hui en duo avec David Drouard.

Cette pièce, je l'ai vue et revue ! La première fois c'était il y a presque vingt ans. Drouard n'a pas du tout la même physicalité qu'elle, mais j'ai été terriblement touchée par cette transmission. Dans notre brochure de saison, nous empruntons une citation à Michèle Noiret qui dit très bien la manière dont son corps a été imprégné par la musique de Stockhausen tout au long de ces années. [« Danser sur sa notation, c'est une expérience que je n'ai jamais eue par ailleurs : j'étais la musique. Dans le solo, j'ai repris les gestes de son opéra, comme des réminiscences. Ils sont incrustés dans mon corps, comme l'eau creuse des sillons sur la roche », Michèle Noiret, NDLR]. J'ai aussi tenu à ce qu'il y ait piano et clarinette en live, et non pas une bande-son.

Il y a un attachement à la présence de musiciens sur la scène, comme pour *La Lumière Antigone* de Beñat Achiary.

Il est artiste associé du théâtre des Quatre Saisons, et il est allé aussi vers la danse, épaulé par Gaël Domenger. C'est une création en plusieurs étapes, la suite de ce qu'il a pu présenter il y a deux ans dans son festival.

Il y a en un qui n'a pas de musiciens sur scène, c'est le chorégraphe Christian Rizzo. Et pour cause, sa pièce *Le Syndrome Ian* restitue l'ambiance clubbing des années 1980.

C'est une pièce qui est surtout intéressante par

ce qu'elle rappelle du parcours de Rizzo, qui a démarré avec le rock et beaucoup fréquenté les pistes des clubs. C'est une pièce que j'ai mise au centre, celle qui pouvait fédérer le plus. Car n'arrivons-nous pas tous à la danse comme ça ?

1. Pôle d'Enseignement Supérieur Musique et Danse

DanSONs,

du samedi 3 au vendredi 23 mars, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan 33170). www.t4saisons.com

ON THE BEAT

Hors DanSONs, temps fort de la danse en mars sur la métropole, d'autres rendez-vous chorégraphiques résonneront. C'est le cas de *Are Friends Electric ?*, programmé à la Manufacture CDCN, dernier objet dansé signé du chorégraphe Yuval Pick, à la tête du CCN de Rillieux-la-Pape.

Avec l'electro pop intraitable de Kraftwerk comme ligne de support, il propulse six danseurs sur des beats calqués sur le rythme cardiaque. Agitant la mémoire collective et l'énergie sourde, tendue, un brin nihiliste d'une époque, Pick regarde ses danseurs entrer en communion, dans une transe élastique, sans repos ni combat « au plus près de la chair, des os, du squelette ».

À l'Entrepôt du Haillan, la pulsation se fait plus langoureuse et jazzy, dans *Correction*. Sur scène, des clarinettes de la Clarinet Factory accompagnent les sept danseurs de la plus célèbre compagnie de danse tchèque Verte Dance de Jiri Havelka, pour une délicate et incroyable tentative de danse entravée. Ou comment parvenir à réinventer le mouvement, malgré les pieds collés au plancher. À partir de cette contrainte, les danseurs développent des trésors d'inventivité, bravant les empêchements, portés par le souffle des musiciens et une incroyable envie (nécessité) de transformer les chaînes en nouveaux chemins de liberté.

***Are Friends Electric ?*, Yuval Pick,**

vendredi 23 mars, 20 h, La Manufacture CDCN. www.lamanufacture-cdcn.org

***Correction*, Verte Dance Company –**

Jiri Havelka, vendredi 30 mars, 20 h 30,

L'Entrepôt, Le Haillan (33185).

lentrepot-lehaillan.com



© Chien-Che Tang

D'assistant d'un député européen à puissant lobbyiste, *Europe connexion* raconte le parcours d'un ambitieux au service d'un ordre économique cynique et mondialisé. Le dispositif immersif imaginé par le metteur en scène Matthieu Roy nous condamne à entendre très intimement cette voix intérieure.

IMPLACABLE ASCENSION

Il y a plus sexy comme décor que le Parlement européen, plus poétique comme matériau que les textes débattus entre Bruxelles et Strasbourg. Pourtant, ici se jouent des enjeux mondialisés, des batailles économiques et politiques, des corruptions et compromissions, des décisions qui nous concernent, tous. Alexandra Badea, jeune et prolifique auteure de théâtre publiée chez L'Arche, a fait des questions chaudes d'actualité son terreau à histoires. *Europe connexion* en est une des belles réussites, plongée glaçante dans la tête d'un homme devenu lobbyiste cynique et prêt à tout pour satisfaire son ambition personnelle et les appétits forcément démesurés des industriels de l'agro-alimentaire.

Après avoir été assistant parlementaire d'une députée membre de la commission Environnement, Santé publique et Sécurité alimentaire, cet énarque change de camp et intègre l'un des plus gros lobbies de ce marché juteux. C'est là que la machine s'emballe et que de non-choix en désirs ambitieux, le destin d'un homme devient lié aux intérêts de son entreprise, quitte à mettre en danger sa vie familiale, sa propre santé mentale. Et accessoirement la vie d'autrui.

Avec son emploi du « tu », le texte de Badea nous place d'emblée en position d'être interpellés personnellement. « Tu regardes l'agitation des abeilles et tu te retrouves là-dedans. Tu exécutes les mêmes mouvements chaotiques

dans les couloirs du Parlement européen sauf que toi tu ne produis rien. Que des mots. Rien que des mots. Des mots qui remplissent les dossiers des fonctionnaires. Des mots qui font multiplier les chiffres d'affaires. Tes mots ont l'odeur des pesticides. Tu pues l'acide. »

Le dispositif de Matthieu Roy, jeune metteur en scène de la compagnie du Veilleur, adepte d'un théâtre immersif, achève de nous mettre au cœur du système. Casque sur les oreilles, nous parvenons les pensées du lobbyiste, de sa femme mais aussi des voix extérieures. Ambiance ouatée, jeux fluides d'allées et venues entre des acteurs taiwanais et français – la pièce a été créée à Taipei – qui, chacun dans leur langue, se croisent et rebondissent, tour à tour personnages centraux ou secondaires.

Le décor est une chambre d'hôtel de luxe, aux lignes standardisées, symbole absolu du non-lieu mondialisé, où les protagonistes perdent de vue les conséquences concrètes de leurs décisions. *Europe connexion* parvient tout à la fois à décrypter les dessous peu reluisants de ce monde et à gratter jusqu'aux engagements les plus intimes.

S?

Europe connexion,

mise en scène de **Matthieu Roy**, du mardi 27 mars au vendredi 6 avril, relâche les 31/03, 1^{er} et 2/04, 19 h et 21 h, sauf les 27/03 et 6/04, à 20 h, TnBA, studio de création. www.tnba.org

■ III carré colonnes

scène cosmopolitaine
Saint-Médard
Blanquefort



■
jeu 8 mars 19h30 + ven 9 mars 20h30

Peer Gynt

création

David Bobée

Dans une ambiance de fête foraine, David Bobée transpose la fable poétique d'Ibsen à notre époque, entouré d'un collectif d'acteurs riche par sa diversité et du musicien magnifique et sulfureux Butch Mc Kay.

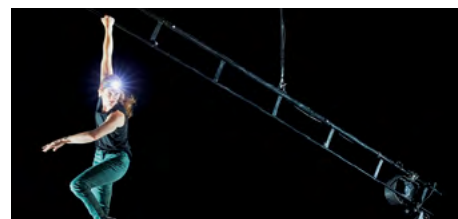


III
du 20 au 22 mars 20h30

Au courant

Kristien De Proost / Tristero

Fidèle à sa marque de fabrique, le collectif de théâtre bruxellois Tristero propose une fois de plus une expérience théâtrale inédite qui offre au spectateur une place très active.



■
ven 6 avril 20h30

Noir M1

création

Compagnie Happés / Mélissa Von Vépy

Un hommage aérien à Macbeth de Shakespeare, au théâtre, à ses superstitions et ses mystères. Une mise en lumière des métiers de l'ombre, de la cage de scène, lieu qui contient une densité d'air singulière, suspendue, où se déploie la création et l'imaginaire.

Billetterie en ligne sur

carrecolonnes.fr

05 57 93 18 93 / 05 56 95 49 00



Alain Durand



Yves Bayey, cl. Patrice Normand



Anne Godard, cl. Jean-Frédéric Debec



Julia Deck, cl. Héliène Bamberger



Maxime Decout, D.R.

La quatrième édition des Éditeuriales se déroule du 27 février au 16 mars, à Poitiers. Depuis 2015, la ville offre une carte blanche à un éditeur, mettant ainsi en valeur son travail, souvent mal connu, tout en participant à la découverte de la diversité et de la richesse de son catalogue. Après Julliard, Actes Sud et Flammarion, place aux mythiques Éditions de Minuit. Présentation circonstanciée en compagnie de Florent Bouteiller.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin**



Pierre Bayard, cl. Patrice Normand



Tangy Viel, cl. Patrice Normand

LA MAISON DE JÉRÔME

Quel est le projet initial des Éditeuriales ?

Le projet des Éditeuriales est né du souhait très enthousiaste des bibliothécaires de créer à Poitiers et dans sa région un événement littéraire qui s'inscrive de façon durable et récurrente dans le paysage culturel et qui sorte de l'ordinaire. Ni prix, ni salon, ni festival, les Éditeuriales, nées en 2015, sont avant tout des rencontres qui visent à mettre en valeur le travail de l'éditeur, souvent mal connu du grand public, en donnant chaque année carte blanche à un éditeur qui propose des rencontres avec certains de ses auteurs. Un libraire est associé à chaque rencontre, afin que tous les acteurs de la chaîne du livre soient présents.

Comment se distinguer au sein des nombreuses manifestations littéraires ?

Ce qui distingue les Éditeuriales, c'est ce dialogue auteur-éditeur qui fonde les rencontres proposées au public. Bien entendu, ce dialogue peut apparaître ici et là dans d'autres manifestations littéraires, mais les Éditeuriales en font leur fil directeur : il permet de mettre en valeur la cohérence, les choix, les partis pris et les spécificités du catalogue de l'éditeur, qui résultent, pour une large part, de la relation singulière qui s'établit entre l'éditeur et « ses » auteurs.

Le public, qu'il soit ou non féru de lecture, n'est-il pas désormais en attente d'autre chose que le sempiternel salon où des auteurs assis et s'ennuyant passent leur journée à dédicacer leurs ouvrages ?

Il en faut pour tous les goûts, me semble-t-il. Ainsi, la Foire du Livre de Brive, après 37 ans, est loin d'avoir lassé le public. Les Éditeuriales, quant à elles, proposent une

formule *sui generis* : une ouverture sur le métier d'éditeur et un autre contact avec les auteurs, par des rencontres, des débats, des dédicaces individualisées, un dialogue avec le public. Tout cela, c'est l'esprit des Éditeuriales et le public y a répondu d'emblée avec enthousiasme.

Quand on parle de maison d'édition, c'est un peu comme si l'on parlait de maison de couture. Il y a une espèce de « griffe », non ?

Ce n'est pas faux, chacune a son histoire, son esprit et sa dynamique et, tout en restant fidèle à ses caractères fondamentaux, évolue et se renouvelle.

C'est cela que nous souhaitons faire apparaître tout au long des rencontres des Éditeuriales. Les trois saisons passées l'ont expérimenté avec des éditeurs aussi différents que Julliard,

Actes Sud et Flammarion. Cette année, c'est avec les Éditions de Minuit que se poursuit ce parcours dans la diversité éditoriale.

Au bout de quatre éditions, quels sont les premiers enseignements que vous retirez ?

La manifestation s'installe durablement et de façon visible dans le paysage régional. Le public est présent, il nous attend et nous fait confiance, quelle que soit la tonalité de l'éditeur. Les Éditeuriales ont créé un vrai lien avec la ville et travaillent en lien et en vraie coopération avec les libraires, et non en concurrence. L'ambition est, très naturellement, de faire qu'elle diffuse sur le territoire du Grand Poitiers dans les temps à venir, afin de se rapprocher davantage des habitants. C'est un enjeu très stimulant. Un autre vient de l'essence même de la manifestation : chaque éditeur est différent et il faut réinventer chaque

année la formule, donc pas de risque de s'endormir. *Last but not least*, les Éditeuriales s'enracinent durablement et solidement sur le plan national : les réponses enthousiastes des éditeurs et des auteurs, chaque année, témoignent d'une réputation qui se construit, au fil d'une relation et d'un engagement, mais qui n'était pas gagnée d'avance.

Le choix de l'édition 2018, consacrée aux Éditions de Minuit, peut sembler, somme toute, risqué, non pas eu égard à la confidentialité mais peut-être à la fausse image austère voire janséniste que renvoie encore cette aventure née sous l'Occupation ?

C'est effectivement une fausse image qui vient peut-être de la maquette si typée et si emblématique des ouvrages publiés chez Minuit. Si vous les ouvrez, vous découvrez une grande diversité de genres : romans, poésies, essais, documentaires, au sein desquels figurent en grand nombre des découvertes et des prises de risque qui soulignent que, hier comme aujourd'hui, Minuit a su toucher des publics très larges et variés sans jamais se départir d'une exigence éditoriale tout à fait légitime. À la suite de leurs prédécesseurs, l'éditrice et ses auteurs continuent dans cette voie.

À titre personnel, quel est votre auteur préféré chez Minuit ?

Ab imo pectore, Marguerite Duras, s'il faut n'en choisir qu'un parmi tant d'autres mais ce choix ne me fait pas oublier tous les autres, notamment ceux qui viendront bientôt à Poitiers et qui (le public le verra ou le sait déjà) montrent que de nombreux talents confirmés ou émergents sont publiés chez Minuit qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Les Éditeuriales, carte blanche aux Éditions de Minuit, du mardi 27 février au vendredi 16 mars, Poitiers (86000).
www.bm-poitiers.fr

MOIS DE L'ÉGALITÉ



inégalités

EN MARS,
RÉALISEZ L'ÉGALITÉ

Avec la Région Nouvelle-Aquitaine

Ég
ré $\underline{=}$ alité
Réaliser l'Égalité

Tous les événements en Nouvelle-Aquitaine sur :

realiserlegalite.fr



RÉGION
Nouvelle-
Aquitaine

Du 23 au 25 mars, Beychac-et-Cailleau accueille la septième édition du salon Lis Tes Ratures. L'invitée d'honneur de cette manifestation littéraire jeunesse n'est autre que la Bordelaise Sandrine Revel. Rencontre avec cette illustratrice et auteure de bandes dessinées, qui aime à varier les genres, les styles et les thèmes abordés. En témoignent deux de ses derniers ouvrages : un biopic auréolé du prix Artémisia 2016 consacré à Glenn Gould, et *Hey Jude !*, chronique d'une enfance loufoque.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**



TOUCHE-À-TOUT

Est-ce votre première participation à Lis Tes Ratures ?

Oui.

Y venez-vous défendre un album en particulier ?

Effectivement. Une bande dessinée pour la jeunesse, sortie il y a presque un an, qui s'appelle *Hey Jude !*. J'avais envie de faire quelque chose à la Snoopy. C'est l'histoire d'une petite fille qui rêve d'avoir un chien.

Orpheline de sa mère, elle vit avec son père ingénieur qui est très occupé et qui a beaucoup de mal à l'éduquer. Pour veiller sur sa fille lorsqu'il est absent, il a fabriqué un robot à partir de l'une de ses peluches. La routine du foyer va être perturbée par l'arrivée d'un chiot. C'est une bande dessinée très fraîche qui parle beaucoup de chiens, leurs origines et qui donne aussi des astuces et des conseils pour les éduquer à travers une histoire très légère.

L'approche est différente dans le biopic que vous avez réalisé sur la figure de Glenn Gould...

En effet. Ce projet a pris 5 ans et a demandé beaucoup de travail de documentations. Le récit se raconte à contretemps, le passé se confronte au présent, la construction est un peu pensée comme l'esprit de ce pianiste, excentrique et bourré de contradictions. Ce n'est pas du tout la même recherche que

pour *Hey Jude !*. Là, c'était une récréation durant laquelle j'ai pris beaucoup de plaisir à dessiner mon chien !

Appréciez-vous de mener de front des projets aussi différents ?

Il y a quand même un an qui sépare ces deux albums mais, en effet, j'aime bien varier. Ma bibliographie est faite de va-et-vient entre les éditions pour la jeunesse et l'adulte. Les sujets sont très panachés, les styles

graphiques aussi. Je ne m'enterre pas dans une forme, j'essaie de m'amuser en trouvant la bonne écriture, un esprit différent pour chaque BD.

Vous êtes passée par l'école des Beaux-Arts de Bordeaux.

Comment êtes-vous entrée dans le milieu de la BD ?

Quand j'étais étudiante, je me faisais de l'argent de poche en réalisant des planches pour des gratuits. Mes dessins ont été remarqués par un humoriste, Frédéric Bouchet qui m'a demandé d'illustrer *Jouvence la Bordelaise*. Ça a été ma toute première BD. De là, j'ai rencontré Denis-Pierre Filippi avec qui j'ai réalisé toute la série *Un drôle d'ange gardien*, entre 1999 et 2008. Ça a démarré comme ça ; depuis, ça ne s'est jamais arrêté.

Par ailleurs, vous avez également une pratique de peintre.

Je travaille beaucoup sur support numérique, sur ordinateur. *Glenn Gould une vie à*

contretemps comme *Hey Jude !* ont été entièrement réalisés sur tablette. Je viens du traditionnel, du papier, et, parfois, cela me manque. J'ai alors besoin de peindre pour retrouver ce goût du risque, cette attente de la peinture qui sèche, ce travail sur la matière. Il y a une dizaine d'années, j'ai réalisé une série de portraits d'enfants aux regards dérangement, intranquilles, travaillés par couches de cire fondue et d'acrylique... Le sujet c'était l'enfance, le passage à l'âge adulte, une thématique qui revient souvent dans mes livres aussi. Aujourd'hui, je cherche une nouvelle idée.

Actuellement sur quels projets travaillez-vous ?

Pour l'instant, un album à paraître en mai : l'adaptation de *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau à l'invitation de la cheffe d'orchestre Claire Gibault qui a beaucoup aimé l'album sur Glenn Gould. Chaque année, elle essaie d'amener la musique classique dans les lycées de la banlieue parisienne. Avec son orchestre, elle associe un artiste à ce projet. Je réalise cette bande dessinée et le Paris Mozart Orchestra compose la musique puisque Jean-Jacques Rousseau a pensé ce texte en y intégrant des séquences musicales. En juin, il y aura un concert dessiné à la Philharmonie de Paris. Parallèlement, je travaille également sur la vie de Tom Thomson, peintre canadien mystérieusement disparu en 1917.

Lis Tes Ratures,

du vendredi 23 au dimanche 25 mars, Beychac-et-Cailleau (33750)

www.cdcsaintloubes.fr

LE ROCHER

DE PALMER



MAR 2018

JEU 8

ROKIA TRAORÉ WORLD

VEN 9

CHRISTIAN SCOTT ATUNDE ADJUAH

JAZZ

SAM 10

MAI LAN ÉLECTRO-POP

OREGON JAZZ

JEU 15

ELECTRO DELUXE JAZZ FUNK

BRUGES

VEN 16

PLEYMO METAL

TOM IBARRA GROUP JAZZ

SAM 17

**RAY ANDERSON'S POCKET
BRASS BAND** JAZZ

JEU 22

S.PRI NOIR & SNEAZZY « S&S TOUR »

RAP

BIRÉLI LAGRÈNE ACOUSTIC TRIO

JAZZ MANOUCHE

EYSINES

SAM 24

**DANAKIL & THE BACO RECORDS ALL
STARS** REGGAE - AU PROFIT DE SOS MÉDITERRANÉE

DIM 25

**SCOTT BRADLEE'S POSTMODERN
JUKEBOX** POP

MAR 27

MACHINE HEAD METAL

JEU 29

OMAR SOSA & SECKOU KEITA TRIO

WORLD

LE HAILLAN

VEN 30

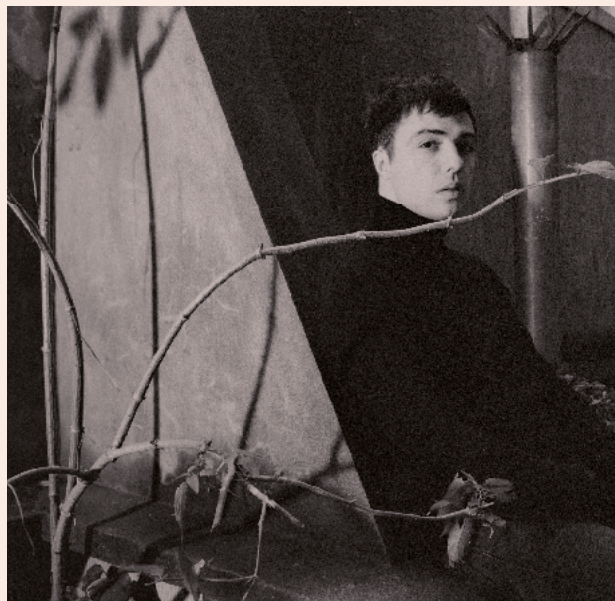
**SIBOY + X-TRM TOUR
DI-MEH, MAKALA, SLIMKA** RAP

LEROCHERDEPALMER.FR

CENON | TRAM A, STATION BUTTINIÈRE OU PALMER

PHOTO : CHRISTIAN SCOTT ©DR

I.BOAT CONCERTS



MARS

01.03

**GRANDMASTER
FLASH**
Hip-Hop Legend

08.03

SOPICO
Hip-Hop

10.03

**PEREZ,
MATHILDE
FERNANDEZ,
NAUGHTYBABYSUB**
Electro Pop

14.03

THE NOFACE [EX-SKIP THE USE]
Rock

15.03

**BALMORHEA,
MARTYN HEYNE**
Post-Rock / Ambient

16.03

LA RUMEUR
Hip-Hop

17.03

OTIS STACKS [BANZAI LAB]
Soul / Hip-Hop

19.03

**LYDIA LUNCH,
PUTAN CLUB**
No wave

27.03

AFRIKA BAMBAATAA
Hip-Hop Legend

31.03

DRAME [avec Rubin Steiner]
Disco Krautrock

AVRIL

05.04

ALEX CAMERON
Rock indé / Crooner

11.04

BARBAROSSA
Nu Folk / Pop

14.04

LOUD, FAKTISS, VEX
Hip-Hop

26.04

EVERGREEN
Indie Pop

28.04

OUGHT
Post-Punk

03 04

Billetterie sur UBLO
(application mobile)
ou www.iboat.eu

I.BOAT
BASSIN À FLOTS
33000 BORDEAUX

I
B
O
A
T

Depuis 2002, l'association Féroce Marquise, présidée par Hervé Brunaux, organise à Périgueux Expoésie, festival de poésie contemporaine mêlant jeune création et grands anciens (Bernard Heidsieck, Henri Chopin, Christian Prigent, Julien Blaine). Au programme, lectures, performances, expositions, conférences, séances de ciné, jusqu'à des « créations poético-gastronomiques » alléchantes qui font le plein chaque année.

Propos recueillis par **Julien d'Abrigeon**



Hervé Brunaux (à gauche) avec Serge Pey.

POÉSIE (BONNE) VIVANTE

Comment est né le désir de créer un tel festival ?

Le festival est le prolongement de la revue *Ouste*, créée en 1997, qui, comme son nom l'indique, souhaitait envoyer valser les académismes encore bien accrochés à la poésie française. Je commençais aussi, en tant qu'auteur, à être invité dans des festivals, et je voyais bien que les croisements entre la poésie et les autres arts s'accéléraient, en grande partie grâce aux technologies numériques. Ces mélanges semblent évidents aujourd'hui, mais ne l'étaient pas forcément au début des années 2000. J'ai donc voulu montrer cette nouvelle vitalité poétique, qui ouvrirait tous les champs artistiques imaginables, au plus grand nombre.

Pourquoi Périgueux ?

Périgueux, petite préfecture, a une taille idéale pour ça. Le festival, en s'associant aux lieux culturels et patrimoniaux, trouve une identité visible, il peut investir la totalité de la ville, et même d'autres endroits en Dordogne. Dans des villes comme Paris ou Bordeaux, il aurait été circonscrit à un quartier et aurait eu moins d'impact.

Mais, cela marche ? Ce doit être dur de parvenir à y maintenir l'attrait du public aussi longtemps ?

Il ne suffit pas de proclamer, comme un impuissant *leitmotiv*, qu'il faut faire descendre la poésie dans la rue, encore faut-il trouver des recettes pour le faire réellement. Hors de question de programmer des lectures devant un cénacle d'initiés, comme s'en contentent trop souvent certaines soirées nombrilistes. J'ai fait le pari que les cerveaux des gens n'étaient pas tous

lobotomisés par TF1, contrairement à ce qu'on voulait nous laisser croire.

Mais le public a encore souvent peur du traquenard de la terrible « soirée de poésie » sans fin, non ?

C'est une question de rythme. Le public a trop souvent été pris au piège d'interminables lectures de poésie théâtralisée qui ont figé le reflet de la poésie contemporaine. Pendant Expoésie, aucune lecture, aucune performance ne dépasse 15 minutes, comme ça, si les gens n'aiment pas un auteur, ils savent qu'un autre lui succédera bientôt. Pas d'intermédiaire théâtral non plus, ce sont toujours les auteurs eux-mêmes qui se mettent en scène. Les gens constatent ainsi, ô surprise, qu'il existe des auteurs de poésie vivants, et qu'ils sont accessibles. Depuis le départ, tous les spectacles sont gratuits, parti pris indispensable pour qu'un public non-initié puisse faire le pas vers ce qui a pu longtemps lui paraître inaccessible. Les Périgourdins se sont approprié Expoésie et, chaque année, demandent à être surpris, je ne dois pas les décevoir ! Surtout quand je lis les

poèmes extraordinaires de gamins de 6 à 10 ans, qui ne sont pas encore assommés de préjugés académiques. Je pense qu'il faut savoir faire sortir la poésie du livre, sans la caricaturer mais sans non plus l'asséner de façon égoïste, l'amener sur le passage des gens, pour les inciter ensuite à revenir dans l'espace du livre, nécessairement plus intime, et bien sûr fondamental.

Expoésie, du mercredi 7 au samedi 24 mars, Périgueux (24000). ferocemarquise.org

AU MENU

Né dans l'effervescence poétique du début du siècle, le festival a su tenir, passer des caps difficiles, changer ses dates. Parvenir à maintenir un festival ambitieux, dans une ville à taille modeste, cela demande un travail de fond, la création d'un public, un lien constant vers les scolaires et... une programmation solide.

Cette année, on pourra particulièrement aller voir et écouter les performances de l'étonnant Espagnol Bartolomé Ferrando. Il sera question d'Heidsieck avec Jean-Pierre Bobillot, autour de la projection d'un documentaire qui lui est consacré. La Bordelaise Carole Lataste proposera une exposition. Parmi les lectures ou performances à ne pas rater, on retiendra également les noms de Cédric Lerable, Marie de Quatrebarbes Véronique Vassiliou, Juliette Mézenc, Pierre Le Pillouër...

Vous pourrez aussi assister à un concert de Forever Pavot et à un spectacle du ballet Preljocaj.

Le grand marché du début s'est désormais réduit à un salon des revues et des petits éditeurs de création ; l'occasion de dénicher souvent les recueils les plus pointus, rarement présents dans la plupart des librairies.

Cette année encore, Expoésie s'impose comme l'alternative idéale aux mièvres gazouillis souvent offerts lors du Printemps des poètes. **JA**



toutes les musiques
une seule radio

96.7
bordeaux
96.5
arcachon
fipradio.fr

g7ob théâtre WWW.GLOBTHEATRE.NET

DANSE / CRÉATION
PEUBLETO
CIE AUGUSTE-BIENVENUE
A. Quedraogo et B. Bazié DU 8 AU 16 MARS

Après «Tourments Noirs» les chorégraphes A. Quedraogo et B. Bazié reviennent sur ce moment décisif qu'est la détermination du choix de vie. Ils confrontent ici danse traditionnelle africaine et danse contemporaine en utilisant le piano comme contrepoint à la rythmique multiple de la danse.

THÉÂTRE / CRÉATION
LA LOI DE LA GRAVITÉ
D'OLIVIER SYLVESTRE | Anthony Thibault
Cie la Nuit te soupire DU 29 MARS AU 6 AVRIL

C'est l'histoire d'une profonde amitié qui va naître entre deux adolescents: une fille masculine, un garçon féminin. Parmi les histoires d'amours et de trahisons, ils vont trouver en l'autre un refuge contre le monde qui les rejette. Ce texte-là a de la force, de la gouaille, du fond, du peps. Un petit upercut venu d'outre-atlantique, signé Olivier Sylvestre, auteur québécois.

69 RUE JOSEPHINE | TRAM LIGNE B
BORDEAUX | ARRÊT LES HANGARS | 05 56 69 85 13

Ucar

LOCATION DE VÉHICULES

Voiture à partir de **9,90€** / jour TTC

Utilitaire à partir de **37€** / jour TTC

Voir conditions en agence.

Barrière d'Arès
29, boulevard Antoine Gautier
05 64 51 00 09
ucar.bordeaux@orange.fr

Barrière de Toulouse
75, route de Toulouse (Talence)
05 40 54 37 54
barrieredetoulouse@votreagenceucar.fr

www.ucar.fr

7 AVRIL / 10H-16H

JOURNÉE PORTES OUVERTES

RENCONTREZ NOS ÉQUIPES

ÉCHANGEZ AVEC NOS ÉTUDIANTS

DÉCOUVREZ NOS FORMATIONS

VISITEZ NOS LOCAUX

PARTICIPEZ A NOS ATELIERS/WORKSHOPS

IDAE
Design d'espaces

DESIGN D'ESPACES

DÉCORATEUR MERCHANDISER / SCÉNOGRAPHE
ARCHITECTE D'INTÉRIEUR SPÉCIALISÉ EN DESIGN COMMERCIAL
RESPONSABLE VISUEL MERCHANDISER

E-COD
Design digital

DESIGN DIGITAL

BACHELOR CHEF DE PROJET EN MARKETING INTERNET & CONCEPTION DE SITE
GRAPHISTE CONCEPTEUR EN COMMUNICATION MULTICANAL
INTÉGRATEUR FRONTEND
DÉVELOPPEUR WEB

10 RUE RENÉ CASSIN - BORDEAUX LAC - TRAM C

f in @



TOUT PETIT MONDE

Cyrille Martinez est poète. Étiqueté comme poète plutôt. C'est une fonction et un état peu interrogé de nos jours car n'intéressant personne, sinon les professionnels de la profession qui y portent grand cas. Dans *Le Poète insupportable*, Martinez revient en 24 micro-récits sur des « anecdotes » du milieu de la poésie. Des petites choses apparemment sans importance, entre et pour *happy few* (on s'amuse d'abord bien sûr à reconnaître qui est tel ou tel). Bien évidemment le livre n'aurait guère d'intérêt s'il ne se bornait qu'à cela.

Ce que réussit à faire le « poète » ici, outre délecter le lecteur de croustillants récits à chute, c'est de dégager une certaine vision politique de la place du poète dans notre société actuelle, de sa non-place, de sa dé-considération considérable et sidérante. Chaque texte ou presque rajoutant une humiliation à une autre. Le poète n'a pas besoin d'être payé, il doit se contenter de la lumière qu'on lui offre bien gentiment, il doit avaler les couleuvres laissées là par les collègues, les éditeurs, les instances phynancières...

Le regard est drôle et dur, Martinez ayant l'intelligence de maîtriser suffisamment l'autodérision pour se permettre d'aller plus loin dans la dérision générale. Le poète est dérisoire, la considération de la poésie désolante et le livre aussi désopilant que dérangeant. Lecture devant personne, bons poètes qui abandonnent en route, textes non-publiés, ou pas lus, l'auteur liste les baffes. C'est un travail d'anthropoétologiste qu'il entreprend, mettant avant tout en lumière la vanité auto-humiliante d'un petit monde qui se voudrait grand. De bonnes vieilles histoires de goélands en somme.

Julien d'Abrigeon

Le Poète insupportable et autres anecdotes,
Cyrille Martinez,

Question théoriques, collection Forbidden Beach



SOUNDTRACKS FOR THE BLIND

Ambitieuse monographie ou document d'artiste, cette impressionnante somme célèbre à sa manière l'anniversaire du label Optical Sound, indissociable de son fondateur Pierre Beloüin. Soit deux décennies d'un activisme croisant les contre-cultures issues des musiques dites expérimentales et de l'art contemporain. Alors qu'il était encore étudiant à l'ENSBA, le Varois nourri au heavy metal, au punk et à la cold wave lance cette étrange structure, fausse maison de disques mais réelle maison d'artistes, véritable *factory* dans l'acception warholienne comme mancunienne, où chaque production fait l'objet d'un numéro de catalogue.

D'ailleurs, plus que créateur, ce grand érotomane devant l'éternel, fan *hardcore* de Martin Denny et de Coil, bâtit une carrière en position de producteur, multipliant les collaborations, les rencontres et les activités.

Fruit d'un processus rhizomique ou bien besoin de monter un groupe, son parcours emprunte sans cesse des chemins de traverse tout en croisant les talents. Ainsi, au hasard, de Rainier Lericolais à That Summer, de Simon Fisher Turner à Mathias Delplanque, de Heller (Sébastien Roux & Eddie Ladoire) à Claude Lévêque, Pierre Beloüin s'assume comme le directeur artistique d'une entreprise souhaitant abolir les frontières entre les pratiques tout en étanchant sa soif « conceptuelle » ; nombre d'actions ayant pour point de départ une mythologie liée à des expressions musicales tout sauf grand public.

Ce qui fascine avec le recul, au-delà de la cohérence tapie derrière ces liaisons multiples, c'est la puissante identité visuelle, en partie élaborée par P. Nicolas Ledoux. Certainement l'une des plus grandes réussites de « l'homme-orchestre », qui sait à merveille unir public et artistes par le prisme musical.

Depuis son *tiki* du Sud, *white zombie* à la main, nul doute qu'il manigance de nouvelles stratégies obliques pour mieux dévoiler l'histoire secrète du siècle, fidèle au credo DIY. Tout en tentant de répondre à cette inlassable interrogation : « Comment faire de l'art aujourd'hui dans le simulacre d'art qui nous entoure ? »

Marc A. Bertin

1997 x,
Optical Sound & Pierre Beloüin,
Optical Sound

PLANCHES

par **Nicolas Trespallé**

GRAND CHARLES



Plus fort que Jésus, Baudelaire est revenu et traîne ses guêtres avec des punks à chien italiens. Misanthrope, râleur, le revenant se désespère sans surprises de notre société et de la bêtise ambiante. S'il se

satisfait de faire encore tourner la tête des jeunes filles en fleur, le *flow* de rappers slameurs tête-à-clash lui file vraiment le spleen. On s'en serait douté. Anecdote mais amusant.

Charles,
Alessandro Tota,
Cornélius

ROIS DU CRÉOLE



D'emblée, l'histoire prend la tangente pour suivre une tournure « à la haïtienne », comprenez qu'ici « on commence par le milieu, on termine par le début. Et au milieu on n'a qu'à

raconter n'importe quoi ». Voilà l'idée... Inutile de s'attendre donc à un album pédagogique-didactique portant un regard acéré et engagé sur « Ayiti », la faute à deux zozos à la « tronche de crevard au RSA » qui profitent d'un jumelage et de leur précaire statut d'artiste pour justifier d'un séjour en pays vaudou.

Animant des ateliers de gravure dont l'intérêt n'est pas sans laisser dubitatifs quelques autochtones, les compères tentent de donner le change, mais ne peuvent se défaire de leur étiquette de blancs-becs en goguette culpabilisant sur leur impuissance créative.

Les rares envolées lyriques à la vue d'un paysage crépusculaire ne font, il est vrai, guère le poids face à un trop-plein de « 5/6 », le cocktail insulaire à base de Klairin. Des rues bruyantes de Jacmel au silence de la nature primale et mystérieuse de la jungle, la paire de touristes ne cache pas qu'il est difficile d'avoir les idées claires et la plume inspirée quand on souffre de divers problèmes gastriques, de déboires sentimentaux à distance ou de petites jalousies mesquines.

Plus qu'une plongée dans l'exotisme des forces occultes, *Trou zombie* creuse la mauvaise conscience de Grégoire et Sylvestre qui semblent se tirer la bourre pour choper la meilleure anecdote couleur locale. Prenant un malin plaisir à se pourrir mutuellement par pages interposées, les petits futés ne prennent d'ailleurs pas la peine d'harmoniser leur style et

intercalent des dessins pleine page, des petits *strips* et des planches muettes. Là où Sylvestre Bouquet donne dans un trait caricatural à la Willem, la ligne cassante de Carlé rehaussée de lavis traduit bien la nonchalance délurée de cette BD qui prend des atours de *work in progress* en décomposition. Un récit zombie ?

Trou Zombie
Sylvestre Bouquet & Grégoire Carlé,
L'Association

MAGICAL MYSTERY TOUR

On n'en finit plus de découvrir les trésors de *Garô*, revue pionnière et totémique du manga d'auteur. Porté par le succès colossal de *Kamui den*, récit d'une révolte de classe à l'époque Edo,



le support s'est érigé à la fin de la décennie 1960 en pilier contestataire. Interprétée sous l'angle du matérialisme dialectique marxiste, la fresque épique a donné aux étudiants émeutiers un manuel de combat théorique en pleine renégociation du pacte nippon-américain propulsant *Garô* au cœur de l'intelligentsia de l'époque. En parallèle, derrière Sanpei Shirato ont émergé des figures moins politisées mais tout aussi singulières comme Yoshiharu Tsuge ou Seiichi Hayashi dont *l'Élégie en rouge*, racontant la vie quotidienne d'un jeune couple sans le sou, eut une portée générationnelle.

À mi-chemin de ces derniers, l'œuvre de Sasaki Maki cultive une veine surréaliste et pop lognant vers la contre-culture occidentale et multipliant les expérimentations et les recherches formelles jusqu'à parodier le trait des Crumb ou Klaus Voormann. Auteur caméléon, Maki adapte son style flottant à son propos étrange passant du minimalisme au photoréalisme laissant souvent de côté la contrainte narrative pour provoquer des collisions accidentelles entre deux images en apparence dissemblables et sans lien pour faire naître une émotion, un peu comme s'il appliquait à la BD le principe du *cut-up* à la W.S. Burroughs.

Cette anthologie réunit une bonne partie de la production de ce révolutionnaire qui décida d'arrêter le manga le jour où il comprit qu'il n'avait plus rien à dire. Ça en dit long sur l'intégrité du bonhomme.

Charivari!
Maki Sasaki,
traduction de **Léopold Dahan,**
Le Lézard noir

En mars au TnBA



→ Théâtre en famille

Balthazar

Conception et scénographie **Nicolas Liautard**

13 → 17 mars

Balthazar croise deux histoires : celle d'un petit garçon, qui, contraint par son instituteur de porter un bonnet d'âne, en a perdu la parole, et celle d'un âne, Balthazar, qui, choyé et adulé depuis sa naissance, s'est miraculeusement mis à parler.

→ Théâtre

Comme il vous plaira

Texte **William Shakespeare**

Mise en scène **Christophe Rauck**

13 → 17 mars

Tout l'esprit du grand William est contenu dans cette savoureuse pastorale : haine fratricide, intrigue, trahisons, marivaudage, travestissement... *Comme il vous plaira* – ou comment faire tenir en une comédie une usurpation prête à tourner au tragique, où une femme s'éprend d'une femme, faute de savoir qui se cache sous les habits mystificateurs...

→ La Saison Bis - Impromptu #2

Prendre dates

D'après le livre de **Patrick Boucheron** et **Mathieu Riboulet** (Éditions Verdier)

Mise en scène **Delphine Ciavaldini**

Judi 22 mars - 20h

Six mois après les attentats de Paris, que reste-t-il de « l'esprit du 11 janvier » ? L'historien Patrick Boucheron et l'écrivain Mathieu Riboulet ont publié leur correspondance échangée entre le 6 et le 14 janvier 2015. Delphine Ciavaldini s'empare de ce récit épistolaire pour décrire le bouleversement personnel ressenti après un tel événement collectif.

En coréalisation avec la *Librairie La Machine à Lire*

→ Théâtre

Europe connexion

Texte **Alexandra Badea**

Mise en scène **Matthieu Roy**

27 mars → 6 avril

Il est lobbyiste. Après avoir été assistant parlementaire d'une députée européenne, l'énarque sert les intérêts d'une multinationale de l'agrochimie. Au risque de mettre en danger la vie d'autrui, sa propre santé mentale et sa vie familiale. Dans un dispositif scénique astucieux, les spectateurs, munis de casques, entendent les pensées du jeune intrigant et les voix des personnages absents de la scène, le tout en français, anglais et mandarin.

→ Théâtre

Arlequin poli par l'amour

Texte **Marivaux**

Mise en scène **Thomas Jolly**

28 mars → 6 avril

Une fée tombe sous le charme d'un jeune berger, l'enlève et entreprend de le séduire. Du comique au tragique, en passant par le grotesque, les comédiens de la troupe de Thomas Jolly, la Piccola Familia, courent, dansent, poussent la chansonnette, sans oublier une seule seconde de faire rire le public.

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org
Renseignements
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

design franck tallon



Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas



Respire © Laurent Cahu

CIRQUE

Souffle

Qu'est-ce que respirer ? C'est inspirer et expirer, l'un à la suite de l'autre, en continu. *Respire* est une aventure circulaire qui vous emmènera dans un tourbillon acrobatique et poétique au rythme de la respiration. Tout comme l'inspiration laisse sa place à l'expiration, deux hommes agissent et interagissent dans d'envoûtantes rotations. Expression du corps, prouesses techniques et surprises perpétuelles, les artistes créent un univers intimiste et mystérieux. Oscillant entre humour et poésie, ce duo tout en émotion résonnera en chacun de nous. Jouant tout en finesse avec diverses balles et une roue Cyr, ce spectacle vous coupera le souffle... Respirez !

Respire, Cie Circoncentrique, à partir de 5 ans, vendredi 9 mars, 20 h 30, M270, Floirac (33270). www.mairie-begles.fr

Altérité

À travers trois récits, *Les Petits Pains* parle de différences. Mais lesquelles ? Celles qui ne se voient pas toujours au premier coup d'œil : notre caractère, notre façon de voir et d'imaginer les choses... Avec ses petits pains, ses croissants, ses brioches, en un tour de main, le boulanger conteur fait naître des marionnettes sous vos yeux. Il a toujours une histoire à raconter, ce boulanger. Quand il ne pétrit pas sa pâte à pain ou qu'il ne sort pas ses chefs-d'œuvre du four, il cherche dans des livres des histoires croquantes. Il en invente aussi, à coup sûr !

Les Petits Pains, Cie Rouges Les Anges, à partir de 3 ans, samedi 10 mars, 11 h et 16 h 30, chapelle de Mussonville, Bègles (33150). www.mairie-begles.fr



Les Petits Pains - D. R.

DANSE

Duo

Igen/Again (« encore » en danois et en anglais) célèbre le plaisir du jeu et du mouvement. Les deux danseurs semblent découvrir l'usage de leur corps : ils sautent, ils tournent, ils roulent... essayant à chaque fois de nouvelles combinaisons. Ils jouent avec la lumière et les sons comme avec des cordes et des balles. Les spectateurs sont installés au plus près des deux danseurs pour une rencontre tout en douceur, jeu, observation et expérimentation de soi et de l'autre à travers le langage du corps. Un spectacle doux et sensible pour les tout-petits sur le bonheur de vivre.

Igen/Again, Aaben Dans, partir de 6 mois, mercredi 7 mars, 16 h, centre Simone Signoret, Canéjan (33610); vendredi 16 mars, 17 h 30; samedi 17 mars, 10 h, Le Liburnia, Libourne (33500). www.theatreleliburnia.com

MUSIQUE

Songe

C'est l'histoire d'une aventure entre deux mondes. Celle de Nino, Harold, Lila, d'un inquiétant personnage « l'involteur » et de Nebula, une ville plongée dans un épais brouillard. Écrit, composé et interprété par les musiciens Laure Fréjacques, Benoît Crabos et Guillaume Martial, *Nino et les Rêves volés* est un récit musical décalé et poétique, joyeux et vivant ! Un spectacle empli de fantaisie où petits et grands accompagneront les trois héros de notre histoire, dans une belle et folle aventure qui les mènera du brouillard à la couleur, de l'ombre à la lumière. Sur scène, les instruments et les styles musicaux se mélangent. Les chansons du spectacle aux mélodies joyeuses, douces et entraînantes nous parlent d'amitié, de curiosité, d'imagination et de liberté...

Nino et les Rêves volés, mise en scène et scénographie de **Benoît Crabos**, dès 4 ans, samedi 3 mars, février, 15 h 30, Amicale laïque, La Réole (33190); vendredi 9 mars, 19 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon (33150). lerocherdepalmer.fr



Nino et les Rêves volés © Héranget-Tillard



Florian Sempey © Harcourt

Sortilège

Invité dans le monde entier, Florian Sempey chante sur les plus grandes scènes d'opéras. Les amateurs éclairés s'y pressent... À votre tour d'être envoûtés. Puisant dans le répertoire lyrique des airs enchanteurs et de magiciens, sa voix de baryton vous fera tomber en pâmoison.

Florian Sempey « Magiciens et enchanteurs », à partir de 9 ans, samedi 17 mars, 15 h, salon Boireau, Grand-Théâtre. opera-bordeaux.com



L'Incroyable Fråkaşşofone © Pierre Planchenaît

Initiation

Une rencontre musicale dans un espace dédié et adapté... un tout petit concert pour une grande découverte ! Ces concerts acoustiques, au format adapté pour les plus petits (environ 20 minutes), sont suivis d'une rencontre, d'un moment d'échange entre les musiciens et les enfants. Accessibles dès 3 mois, ils offrent aux petits Krakakids une première approche des musiques actuelles.

Tout P'tits Concerts, 3 mois-3 ans, mercredi 28 mars, 10 h 45, bibliothèque du Burck, Mérignac (33700). www.krakatoa.org



Poids Plumes © Loïc Thepault

THÉÂTRE

Sonorités

Un ensemble de haut-parleurs, discrets, pour jouer du paysage sonore comme d'une pâte à modeler. Des objets suspendus et mobiles (sculptures d'oiseaux, plumes, feuilles, végétaux) pour chatouiller l'oreille, l'intriguer, l'emmener. La complicité d'un duo de musiciens qui joue de tout ce qui sonne : carton frotté, voix qui susurre, chant d'animaux, craquement du feuillage, là, les sculptures qui dansent... Dans une démarche ouverte aux réactions des tout-petits, pour agir dans l'instant et les emmener dans l'écoute la plus



Petit ours brun © Denis Guigebourg / Bestimage



Zoom Dada © FelixDiffusion

attentive et la plus joyeuse, Jean-Léon Pallandre et Marc Pichelin invitent à un nouveau voyage pour l'oreille, bercée et charmée par le mouvement du son. Faire vivre musicalement les images sonores, redécouvrir notre paysage quotidien, jouer l'émerveillement.

Poids plumes, Compagnie Ouïe Dire, à partir de 6 mois, vendredi 9 mars, 18 h, espace Simone Signoret, Cenon (33150). www.ville-cenon.fr

Mielleux

Retrouvez Petit ours brun « en vrai » dans un spectacle inédit, tout en poésie! Petit ours brun, vous connaissez? Celui qui a bercé tant de générations arrive pour la première fois sur scène, dans un spectacle musical entièrement chanté en live!

Pour monter cette transposition scénique, le producteur a fait appel à cinq talentueux comédiens-chanteurs, ainsi qu'à l'équipe qui fait vivre le célèbre personnage dans le magazine Pomme d'api : à commencer par l'auteure qui cosigne le spectacle, et au musicien à qui l'on doit le célèbre générique du dessin animé et qui signe la partition du spectacle. Quant à la mise en scène, enlevée et efficace, elle s'appuie sur des décors et fonds vidéo qui rendent un hommage permanent aux célèbres dessins de Danièle Bour, l'illustratrice du personnage. Un véritable spectacle de théâtre musical spécialement destiné aux tout-petits, lesquels, jubilant à l'idée de passer une heure en compagnie de leur idole, sortiront de la salle les yeux brillants de plaisir...

Petit ours brun, à partir de 3 ans, dimanche 11 mars, 16 h, Le Pin Galant, Mérignac (33700). www.lepingalant.com

Gesticulation

Deux personnages à court d'idées pour dessiner, se dessiner, partent à la recherche de l'inspiration. À l'issue de leur quête, leur portrait aura un faux air des tableaux traversés, des danses inventées. Deux danseurs hip-hop pour raconter le cadre, les interdits, l'autorité, mais aussi le mouvement, le corps, la liberté d'expression et de création, l'enfance. Être « DADA » définitivement. Cinéma burlesque muet et photomontage sont les sources d'inspiration de ce spectacle. Un travail visuel minutieux ponctué par un environnement sonore surprenant, dans lequel tout devient prétexte à l'amusement : une lampe, des images projetées, un mouvement permettent d'accéder à un imaginaire qui offre de larges espaces d'interprétation. Avec Zoom Dada, le Théâtre Bascule propose au public de passer un moment singulier, drôle et poétique.

Zoom Dada, Théâtre Bascule, à partir de 4 ans, mercredi 21 mars, 15 h, centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr

Rencontre

S'inspirant des héros des livres d'Alan Mets, la compagnie du Dagor raconte l'histoire de deux êtres audacieux et impertinents apprenant à vivre ensemble et à s'accepter. Il pleut. Michel et Michèle s'ennuient chacun de leur côté et se sentent un peu seuls. Ceux-là vont finir par se croiser et devenir amis, se bagarrer, s'amuser, manger, péter, chanter... Ensemble, ils vont affronter un loup, chercher un chat complètement débile, tricoter une culotte, marchander des tonnes de bonbons, soigner des Martiens. Et leur rencontre va transformer leur quotidien.

Culotte et Crotte de nez, Compagnie du Dagor, mercredi 4 avril, 16 h 30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33165). www.carrecolonnes.fr



Culotte et Crotte de nez © Thierry Laporte



BORDEAUX QUINCONCES
 ★ ★ ★ ★ ★
LA FOIRE AUX PLAISIRS
 ★ ★ ★ ★ ★
 EDITION PRINTEMPS 2018

**DU 23 FÉVRIER
 AU 25 MARS 2018**

OUVERT TOUS LES JOURS • RESTAURATION SUR PLACE

WWW.FOIREAUXPLAISIRS.COM





Francis Marchionini et Olivier Oslislo ont créé l'agence MORE architecture à Bordeaux. Défendant une ouverture d'esprit, ils cherchent à renouveler le rapport à la ville. Rencontre à l'occasion de la livraison récente d'un programme de logements aux Bassins à flot. Par **Benoît Hermet**

OSER UN SUPPLÉMENT D'ARCHITECTURE

« Nous expérimentons beaucoup dans nos réalisations, en cherchant ce supplément à donner, cette générosité non programmée dans un projet. » Francis Marchionini et Olivier Oslislo travaillent ensemble depuis quinze ans et ont fondé en 2010 leur SARL, l'agence MORE. Diplômés de l'école d'architecture de Bordeaux, ils intègrent également l'urbanisme à leurs compétences. « Expérimenter, c'est prendre le temps d'envisager toutes les solutions possibles », poursuit Francis Marchionini. En choisissant le qualificatif de « MORE », ils ont voulu exprimer cette ouverture d'esprit. « Les agences d'architecture doivent se transformer pour survivre et exister, puiser dans l'urbanisme, le paysage pour être en résonance avec le monde actuel. » La diversité de leurs réalisations témoigne de leur curiosité : un bâtiment tertiaire à La Rochelle (avec l'agence Poggi architecture),

un skatepark dans l'est de la France, le futur parking « paysage » du Grand Parc à Bordeaux, un pôle d'animation sociale à Bassens ou encore plusieurs ensembles de logements collectifs...

Un CARGO aux Bassins à flot

L'agence a livré l'automne dernier un programme de 36 appartements réalisé pour l'opérateur ICADE dans le quartier des Bassins à flot. Baptisé CARGO, ce bâtiment aux façades anthracite est qualifié de « tellurique » par ses architectes, entre minéralité urbaine et référence à l'ancienne activité portuaire, auxquelles s'ajoute l'influence de la Base sous-marine non loin. L'immeuble se positionne à la jonction de la rue Bourbon, parallèle au cours Lucien-Faure, et d'une sente intérieure, ces cheminements piétons inscrits dans le plan général des Bassins à flot conçu par Nicolas Michelin.



© Yann Rabanier

Cet emplacement posait d'emblée un sujet classique d'architecture : le travail de l'angle. Ici, Francis et Olivier ont abordé le projet comme le ferait un sculpteur moderne, en découpant la matière. Leur bâtiment « carapace » s'étagé en degrés, dessinant une « topographie » de terrasses, avec un côté en cœur d'îlot. Les façades en béton banché aux légères variations de teintes rappellent les briques d'un grand LEGO®.

Dans ce quartier dense, qui est aussi l'évolution actuelle de Bordeaux, Francis et Olivier traitent la relation du dedans et du dehors selon un principe de loggias. « Cela nous semblait être la meilleure réponse pour des espaces extérieurs généreux tout en préservant l'intimité des habitants. » Les façades s'animent du rythme des ouvertures carrées qui offrent des points de vue sur la ville et le quartier. Les architectes osent parfois de grandes



baies pour des pièces plus privées comme une chambre à coucher. Francis évoque un séjour personnel en Scandinavie où les habitats, souvent dépourvus de volets, laissent passer la lumière. Les appartements d'angle ou traversants apportent de la fluidité aux espaces intérieurs, les menuiseries extérieures sont en bois, soulignées de cadres fins, une attention aux détails dans un budget optimisé.

Contrairement à d'autres immeubles des Bassins à flot, dont les sommets triangulaires rappellent les hangars industriels, les toitures de CARGO sont planes, tantôt en terrasses ou végétalisées, toujours selon les principes du plan-guide du secteur. Quand on évoque les critiques que suscitent parfois l'esthétique

et la densité de ce nouveau quartier, les architectes rappellent les nombreuses réunions à la Maison du Projet des Bassins à flot où ont été discutées leurs propositions. « La densité urbaine a aussi pour contrepoint la vaste plaque portuaire entourant les bassins, qui doit constituer à terme un formidable espace public. »

Des nuages blancs primés à Saintes

Toujours dans le domaine de l'habitat collectif, MORE architecture avait livré en 2016 un ensemble de logements sociaux baptisé White Clouds (avec l'agence d'Emmanuelle Poggi). Édifié à Saintes, en Charente-Maritime, ce programme est constitué de grands modules blancs aux orientations multiples, sans

hiérarchie traditionnelle des façades. « Là encore, nous avons voulu transcender ce qu'est le logement aujourd'hui et être le plus généreux possible. » La structure en blocs décalés est augmentée d'espaces extérieurs suspendus (4 par appartement) que les habitants utilisent librement. Le projet a surpris... pour être finalement le seul lauréat français du concours européen des Best Architects 18 Awards! « En étant dans l'architecture, l'urbanisme et le paysage contemporain, nous voulons essayer de renouveler le sujet de la ville... » MORE architecture ? On en redemande !

www.more-architecture.fr/
[instagram @m.o.r.e.architecture](https://www.instagram.com/m.o.r.e.architecture)
[facebook @MORE Architecture](https://www.facebook.com/MOREArchitecture)

LES JOURS CINNA

DU 9 au 25 MARS

Canapé PRADO

dessiné par
Christian Werner

docks design

docks design
4 quai Richelieu
BORDEAUX

tram & parking de la Bourse



LIEUX COMMUNS

par **Xavier Rosan**

C'est à partir de la borne
flanquant un des immeubles
XVIII^e siècle de la place
Gambetta (anciennement
place Dauphine), précisément
au n° 10, que, depuis 1859,
le kilométrage des routes
de la Gironde a été calculé.
C'est là, en quelque sorte,
que tout commence et, là,
conséquemment, que tout finit.



© Véronique Schiltz

DU ZÉRO À L'INFINI

C'est d'ailleurs sur cette même esplanade, longtemps considérée comme la plus belle de Bordeaux, que, pendant la Terreur (période durant laquelle elle prit le nom de place Nationale), fut établi en permanence l'échafaud menant à trépas 304 individus, dont 46 femmes¹. « Un peuple immense attendait sur la place l'arrivée du condamné. Les fenêtres et les toits de toutes les maisons regorgeaient d'une foule avide de vengeance et dont les imprécations ne cessaient de retentir, relate Aurélien Vivié². Des mesures de sûreté avaient été prises par les autorités. L'échafaud était entouré d'un cordon de troupes sur trois rangs ; une musique militaire jouait des airs patriotiques et cadrait parfaitement, dit un contemporain, avec la gaîté qu'inspire naturellement au peuple la mort de ses ennemis ; chacun eût voulu y participer en quelque chose ; jamais fête ne fut plus belle pour les habitants de Bordeaux ! »

Les coordonnées géodésiques de la borne sont : 44°50'27.80"N / 0°34'48.20"W. Les coordonnées du « zéro à l'infini » bordelais, en quelque sorte.

Frontières

L'origine du bornage se confond avec celui de la propriété : les mégalithes, à commencer par le menhir, étaient, depuis environ 6 000 ans, des repères visuels dressés à la vue de tous pour marquer les territoires. Ainsi a-t-on pu inventorier près d'une trentaine de « pierres de manse » à Eysines, délimitant l'ancienne seigneurie du Thil. Le terme de « borne » viendrait du radical gaulois *bod* (qui donna *bonda* en latin, puis *bound* en anglais), combiné au mot primitif *or*, signifiant « horizon » et désignant les montagnes de l'Orient. Fréquemment utilisée par les paysans, la borne consista souvent en une simple élévation de terre arrondie que l'on établissait sur les pourtours des champs pour en fixer le périmètre.

Mais ce sont les Romains qui, les premiers, levèrent des pierres-repères militaires sur les voies de circulation, non plus seulement destinées à fixer des limites, mais aussi à mesurer chaque mille, données utiles à la préparation des conquêtes et l'assujettissement des populations « étrangères », et donc, *in fine*, à établir de nouvelles frontières. Par la suite, sous l'Ancien Régime, on identifia de cette manière les lieues (1 000 toises), avant de calculer les kilomètres (1 000 mètres) dans un esprit moins conquérant et plus soucieux de l'aménagement du territoire.

Au Moyen Âge, raconte Michelet, on faisait assister les enfants à l'opération de bornage, et, afin de mieux graver dans leur esprit le souvenir de ce qu'ils avaient vu, on leur pinçait les oreilles, on les talochait ou, mieux, on leur frappait le front contre la borne même. Ce qui incite à rappeler l'acception qui désigne les « bornes de l'esprit » ou de l'intellect, et vaut à certains individus, encore de nos

jours, d'être signalés comme « bornés » (un repère comme un autre, en définitive).

Passe-muraille

Le centre de Bordeaux était ainsi signalé par cette stèle qui se confond de nos jours avec le mur contre lequel elle repose et qui garantit, pour la plupart des allants et des venants, sa quasi-invisibilité. Au mieux, peut-elle faire songer aux bornes jadis installées sur les côtés des portes cochères pour les préserver de l'atteinte des voitures. Mais, outre son unicité, une épigraphe, gravée à même la pierre, nous en confirme l'usage, puisqu'il est inscrit : « origine du bornage » (initiative relevant, au XIX^e siècle, des justices de paix), au-dessus d'une fine flèche incisée tournée droit vers le ciel. L'objet minéral, d'un mètre de hauteur environ depuis le sol, et dont le sommet se paraît autrefois de rouge (Michelin, qui installa des bornes kilométriques sur les routes nationales françaises, entre 1946 et 1971, n'aurait donc rien inventé), est inscrit aux monuments historiques. « Plus tard, par commodité, note Philippe Prévôt, et parce qu'elles étaient plus visibles, les mairies furent préférées à ce point virtuel pour établir les distances de ville à ville³. »

Un panneau-étendard, dit « jalonnement directionnel », positionné face à elle, donne depuis 2007 la direction et la distance des cités jumelées avec Bordeaux ou des villes partenaires. Ainsi, apprend-on que 553 km séparent la capitale de la Nouvelle-Aquitaine de Madrid, 1 385 de Casablanca, 3 638 de Bamako, 3 597 de Ouagadougou, 257 de Bilbao, 9 989 de Fukuoka, 2 174 de Riga ou encore 2 647 km de Saint-Petersbourg. Cette signalisation, qui renvoie à des horizons lointains jadis convoités par les armateurs du port des Lumières (et qui n'eut certainement pas déçu le chevalier de Lacoudraye, auteur en 1785 d'une savante *Théorie des vents*, lequel logea un temps place Dauphine), semble ainsi prendre le contre-pied de la borne en tant que strict indicateur de la limite (« quand on franchit les bornes, il n'y a plus de limites », dit un aphorisme célèbre).

La pierre-origine du bornage invite alors au départ, au transport, à l'affranchissement, voire au dépassement des limites. Pourquoi pas, soyons fous, à l'impossible ? Se tournant alors vers la façade du 10, place Gambetta, dos au fantôme de la veuve de la place Nationale, on se prend à imaginer que les décapités de l'An II, la nuit, caressant subrepticement du bout des doigts (ceux qui ne portent pas la tête...) la bosse minérale, se prêtent inlassablement au jeu du passe-muraille. Ce qui, franchement, dépasserait carrément les bornes.

1. Bernadau, *Le Viographe bordelais*, 1844.

2. Aurélien Vivié, *Histoire de la Terreur à Bordeaux*, éd. Féret, 1877.

3. Philippe Prévôt, *Bordeaux secret et insolite*, éd. Les Beaux Jours, 2015.



DES SIGNES

par **Jeanne Quéheillard**

Une expression, une image.

Une action, une situation.

RENDRE LA MONNAIE DE SA PIÈCE *BOUQUET OF TULIPS*¹

« À cheval donné, on ne regarde pas la dent », dit le proverbe. Est-ce bien prudent ? Il arrive parfois que les cadeaux soient empoisonnés, comme offrir un chat ou un chien au petit alors que ses parents ont horreur des animaux à la maison. Passé le premier moment enthousiasmant où tout le monde s'esclaffe devant ces petites bestioles rigolotes, il y en a toujours un ou une qui doit se fader la litière et fournir la pâtée ou les croquettes. Quand il s'agit d'art public, certains n'y vont pas de main morte et les cadeaux se font parfois encombrants. Depuis quelque temps, une sculpture monumentale en forme de main géante tenant un bouquet de tulipes très colorées, en commémoration des attentats 2015-2016 en France, sème la zizanie dans le landernau.

Ce cadeau par donation à la Ville de Paris de l'artiste Jeff Koons, avec le soutien de l'ambassadeur nord-américain Jane Hartley, se veut « le symbole de souvenir, d'optimisme et de rétablissement, afin de surmonter les terribles événements qui ont eu lieu à Paris il y a un an » selon les déclarations de l'artiste en 2016. Comme un malheur ne va jamais seul, il semblerait que l'emplacement le plus adéquat serait la place de Tokyo, au cœur des musées d'art moderne et contemporain, pas trop loin du Trocadéro.

Cette proposition nous ramène plus d'un siècle en arrière, en 1865, à Glatigny en Moselle, quand Édouard de Laboulaye, républicain convaincu et amoureux des États-Unis, va proposer la construction d'une statue à donner aux Américains pour célébrer l'abolition de l'esclavage et marquer l'amitié entre les deux pays.

Son ami le sculpteur Auguste Bartholdi était dans la salle. Il travaillait déjà à une statue monumentale pour le canal de Suez. Changement de destination, le génie français sera présent à New York, porte d'entrée pour le rêve américain. Alors que les Américains ne voyaient pas l'intérêt d'un tel projet, il fallut vingt ans d'arguments, d'un don emblématique de la France aux États Unis, de négociations pour l'emplacement et les frais de réalisation (la statue pour les Français, le socle pour les Américains), de campagnes médiatiques pour les financements²,

pour que le projet aboutisse.

Le 28 octobre 1886, la statue de la Liberté est inaugurée sur Bedloe's Island, nommée depuis Liberty Island. La similitude de ces deux histoires est troublante, jusque dans la forme sculpturale d'une main qui tient une flamme ou un bouquet de tulipes. Le cadeau de la liberté serait-il mal digéré au point de faire retour à l'envoyeur ?

Les anthropologues ont su décrire le circuit du don à partir de trois principes, donner, recevoir et rendre. Si donner et recevoir se conçoivent assez aisément, la chose se complique lorsqu'il s'agit de rendre. Rendre quoi ? Non pas tant la même chose disent-ils, mais rendre quelque chose à quelqu'un d'autre. Ce serait le principe de toute diplomatie. C'est là que notre affaire tourne court et laisse pantois et que le cynisme pointe le bout de son nez.

Nancy Spector, directrice artistique du musée Guggenheim de New York, n'est pas soumise aux mêmes règles face à un prêt. À la demande de Donald Trump, actuel locataire de la Maison blanche, d'emprunter *Paysage enneigé* de Van Gogh, tableau fragile s'il en est, elle propose *America* de Maurizio Catelan, sculpture en forme de toilette en or de 18 carats.

La réponse se fait politique, sans autre forme de procès. L'aspect critique de l'objet se rapporte au premier abord à l'urinoir de Marcel Duchamp. Il nous rappelle aussi les fondements d'*Utopia* de Thomas More où l'or et l'argent n'ont de valeur que naturelle, moins importante que l'air, l'eau et le feu. « Destinés aux plus vils usages », on en faisait des vases de nuit, des chaînes pour les esclaves et des anneaux et des colliers comme signes d'opprobre pour les criminels. Parfois, art et politique ne font pas bon ménage et ça ne sent pas toujours la rose.

1. *Bouquet of Tulips*, 2016. Bronze, acier inoxydable et aluminium polychromes. H : 10,40 m / 11,66 m avec socle. L : 8,35 m. Jeff Koons.

2. Deux campagnes de présentation de morceaux de la statue. Le bras à l'exposition du Centenaire en 1876 à Philadelphie et à New York. La tête en France à l'exposition de 1878 qui donnait lieu à une visite par l'escalier intérieur.

LA CRÉATION CONTEMPORAINE À CIEL OUVERT

Au cœur de parcs, en lisière de berges, au détour de rues, au pied de stations de tram, des œuvres d'art jalonnent l'espace public. Au gré de vos déplacements quotidiens ou de vos balades, arpentez le territoire et découvrez les artistes qui façonnent les paysages.

LA COMMANDE PUBLIQUE ARTISTIQUE

Parcours constitués d'œuvres de :

Elisabeth Ballet

Cécile Beau et Nicolas Montgermont

Claude Closky

Pascal Convert

Daniel Dewar et Grégory Gicquel

Antoine Dorotte

Michel François

Ilya et Emilia Kabakov

Melik Ohanian

Stalker

Xavier Veilhan

LES REFUGES PÉRIURBAINS

Parcours constitués d'œuvres de :

Yvan Detraz

Collectif Fichtre

Lou-Andréa Lassalle

Petra Mrzyck et Jean-François Moriceau

Candice Pétrillo

Stéphane Thidet

Studio Weave

...et bientôt Les Frères Chapuisat

Les œuvres de la commande artistique sont réalisées dans le cadre de la commande publique avec le soutien financier du ministère de la Culture - Direction générale de la création artistique - Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine.

bordeaux-metropole.fr/L-art-dans-la-ville
Le projet des Refuges périurbains est imaginé et mené par Bruit du frigo (direction générale et artistique), en collaboration avec Zébra3 / Buy-Self (direction artistique et technique / production). Il est accompagné et financé par Bordeaux Métropole, avec la participation des communes hôtes.
lesrefuges.bordeaux-metropole.fr



Du mouvement dans les restaurants des musées. Les toits du CAPC ont repris des couleurs contemporaines avec l'aide de Denis Franc et, au musée des Arts décoratifs et du Design, la cuisine de Bruno Clemente n'est pas que décorative. Avec, en prime, la naissance d'une revue gastronomique tentaculaire.



SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #115 par Joël Raffier

Comment se comporter lorsque celui qui a délivré la concession de votre restaurant en pousse la porte ? Marie Secret et Bruno Clemente sont habitués à voir Alain Juppé s'attabler au cafémadd. Discrétion. « Lorsqu'il est venu la première fois, la personne qui a réservé pour lui a insisté : il arrivera à 12 h 30 et devra repartir 45 minutes après. Il est arrivé à 12 h 10 et reparti à 15 h. » Un bon signe pour la cuisine simple, fraîche et bon prix de Bruno Clemente. Landais et ex Premier ministre, Alain Juppé connaît la gastronomie. Sans oublier qu'en tant qu'ex-patron du Quai d'Orsay, il a probablement goûté le meilleur de la cuisine du monde. « Il a des goûts simples, mais avec de bons produits. » Il faut quand même faire attention. Les bonnes choses ne sont pas éternelles. Une bavette trop cuite sur le grill à induction de la mini-cuisine du cafémadd et hop, cela en serait fini du bonheur rue Bouffard. *So long* la terrasse aux gros pavés où les clients bougent leur table l'été pour suivre le soleil. Un paraphe et *adiou* le petit endroit peinarde où sans se ruiner on mange bien ! Pâté en croûte pistaché (exceptionnel, 10 €), assiette de Parme (11 €), bavette (au beurre, 14 €), andouillette (une vraie, 13 €), lasagnes ou filets de julienne au beurre de coriandre (16 €), feuilleté aux pommes (superbe, 5 €) ; tout est maison sauf les frites, le pâté en croûte et le feuilleté de la tarte qui, répétons-le, est à ne pas rater. C'est le premier restaurant pour Bruno Clemente qui fut photographe de mode avant de rencontrer Marie Secret : « Il a eu le choix, c'était moi ou les voyages à Bali avec les plus jolies femmes du monde. »

Cela doit faire bizarre d'ouvrir son premier restaurant, même quand enfant on a passé ses week-ends avec une grand-mère cuisinière dans un verger de la vallée de Chevreuse. « Je ramassais les fruits et du cresson pour faire une soupe, c'était Tom Sawyer. Je voulais devenir cuisinier, mais ma grand-mère a dit non à mes parents, "ne le laissez pas faire, c'est trop dur". On était dans les années 1980, époque où les métiers manuels commençaient à être dévalorisés. » Le plus dur, se souvient-il, c'est la gestion de l'envoi. Il est seul en cuisine. « Ici, on transforme le moins possible. Je refuse de précuire. Je me souviens de l'ouverture fin juin. Nous avions à préparer un dîner pour 54 personnes pour le vernissage de l'exposition "Oh couleurs!", ce fut chaud ! » Changer de vie demande le goût de l'aventure. D'ailleurs, Marie Secret se définit volontiers comme une aventurière. Originnaire de Biarritz, elle a grandi en Dordogne. Après ce sera New York, où elle a travaillé dans le milieu du cinéma et Genève. Sa dernière aventure s'appelle Octopus¹. Ce « précis artistique des mots de bouche » est bimestriel (2 €). Un thème est chaque fois traité (cette fois la moutarde, en avril ce sera le safran) par le biais de la culture, de la littérature et des arts. Une bonne idée, drôle et libre dans le fond et la forme. Le premier numéro est sorti en février avec un poster signé par Dominique Bertail qui vient de faire paraître *Mondo reverso*². On vous en reparlera sans doute, d'Octopus. À la belle saison les trente places de la terrasse aux vieux pavés sont prises d'assaut.

Dans le langage de la profession, cela s'appelle une « bonne branlée ». C'était un dimanche, à l'heure du brunch. Anthony Présent venait de servir une centaine de couverts et d'en refuser une soixantaine. Il s'affolait à l'idée que l'on photographierait les quatre brunchs de l'immense salle qui abrite les œuvres de Richard Long. À l'entrée, du spectaculaire banc de fruits de mer ne restaient que deux crevettes et trois bulots sur une banquise de glace pilée en voie de fonte. Au fond à gauche, le poste viennoiserie-boulangerie, géant et peu éclairé, semblait avoir subi un fléau biblique venu du ciel. Au centre, sur le comptoir de béton poli imaginé par Andrée Putman, il ne restait que des reliquats d'œufs mimosa, quelques sandwichs clubs et des torpilleurs vides. Anthony Présent a longtemps animé Pompon cours de Verdun. Il connaît beaucoup de monde. Aussi son arrivée sur les toits du CAPC a constitué pour beaucoup l'occasion de mettre les pieds dans le musée de la rue Ferrère pour la première fois. Le soir, l'endroit peut se privatiser, mais, pour des raisons de surveillance et de sécurité, il n'ouvre qu'à midi avec une carte sophistiquée et fiable concoctée par Denis Franc. Dorade marinée à la pâte de sésame noir (11 €), croustillant aux légumes mi-crus, mi-cuits guacamole au wasabi (10 €), filet de bœuf Rossini polenta truffée (32 €), charlotte marrons-mandarines (10 €). Denis Franc n'a pas fait n'importe quoi. Le chef qui a laissé le Pavillon des boulevards à ses disciples Thomas Morel (chef) et Thibaut Berton (sommelier) est à la retraite. Le Pavillon nouveau a conservé son étoile, il en est ravi, mais s'ennuie

un peu. « J'ai enfin le temps de vivre, mais c'est vrai qu'il y a un manque. À l'heure du service, si le temps est gris et que je n'ai pas prévu une sortie avec les copains, je me demande un peu à quoi je sers. Quand Anthony m'a proposé une collaboration au CAPC, j'ai sauté sur l'occasion. » Denis Franc n'est pas venu pour tailler la julienne, il a fait la carte et montrer sa mise en place. De temps en temps, il passe voir un peu comment se déroule le topo. Le mois dernier, il a organisé un repas étoilé avec le personnel de la cantine de l'école primaire Lafon Féline du Bouscat. Il aimerait bien multiplier ainsi les interventions. Le compositeur est fortiche, les interprètes à la hauteur. Vous ne grimpez pas les deux étages du CAPC pour rien. Denis Franc n'est pas fou du terme « bistronomie ». Il lui préfère bonne cuisine.

1. octopusprecisartistique.com
2. Voir chronique « Planches » dans *JUNKPAGE#53*, février 2018.

Le cafémadd,

39, rue Bouffard.
Réservations 05 57 34 28 46
Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 11 h à 18 h.

Café du Musée

7, rue Ferrère.
Réservations 05 56 06 35 70.
Ouvert tous les jours, sauf lundi, de 11 h à 17 h 30
sauf le mercredi jusqu'à 19 h 30.

IN VINO VERITAS par Henry Clemens



D.R.

L'image est d'Épinal, l'autre nom de Saint-Émilion. Une brève éclaircie troue le ventre gris zinc du ciel de janvier, pour la laisser voir au bout des rangs enherbés, exposés plein sud, de Château Cadet Bon. Une vision tétanisante prévient immédiatement Antoine Mariau, tout jeune œnologue en chef de Château Cadet-Bon, qui lorsqu'il s'engagea auprès de Monsieur Richard à reprendre les rênes techniques du Grand Cru Classé, trouva presque le costume trop grand.

UN AJUSTEMENT ANNONCÉ

On n'en croit pas un mot. L'homme a la fausse ingénuité des vrais persévérants! Il possède un excellent CV, aimera-t-on croire, puisque DNO¹ en poche, il passe par chez Derenoncourt. Le consultant arpenteur en chef conseille également le domaine depuis 2004. C'est lors d'une de ces visites, pour le compte de Derenoncourt Consulting², qu'Antoine rencontre le propriétaire, charentais également, et finalement assez intrépide pour l'inviter à superviser la vinification des 5 hectares du domaine. Le jeune homme embrasse avec bonheur la belle mission. Pas blasé pour un sou, il lorgne encore aujourd'hui avec un plaisir évident sur des arpentés dont les sols et les sous-sols argilo-calcaires ne font plus mystère. Le secret du parfait œnologue. Le costume est désormais parfaitement taillé et, depuis 2009, le professionnel ajuste empiriquement la conduite du vignoble à des prérogatives environnementales évidentes. 2017 correspondra à une première année officieuse de conduite en bio. Une certification à venir? On pourrait le croire tant les étoiles semblent ici encore alignées pour une conversion qui ne surprendra ni l'ODG³ qui travaille à verdifier son cahier des charges, ni les voisins qui, en 2004 déjà, voyaient débouler dans les vignes de Cadet Bon, Emmanuel Bourguignon⁴, exégète d'un biotope à préserver coûte que coûte. Ici un sol identifié de beaux calcaires pour des cabernets francs expressifs et fins, là des argiles pour des merlots frais. L'agronome amena le domaine à abandonner dès 2004 tout désherbage chimique. Si on y ajoute aujourd'hui une application toute

cognaçaise à une taille douce et les pulvérisations de 500, on dira que la fusée a quitté la base...

On s'émerveille des accents terriens du jeune œnologue qui s'arrête sur la belle lapalissade: «un vin se fait à partir des raisins». C'est justement Stéphane Derenoncourt qui l'initia à la dégustation de raisins arrivés à maturité. L'approche parcellaire a clarifié la question de l'encépagement, clarification que nous retrouvons rassurés dans le verre.

Les cabernets francs mûrs, voire sur-mûrs du 2012, équilibrent comme ce fut le cas en 2011 des merlots dont il redouta une maturation zélée. Faut-il qu'il fût allé voir ailleurs pour se souvenir que Bordeaux reste une terre de vins fins et élégants?

Faut-il, dans un même temps, que certains viticulteurs aient perdu leur âme pour voir fleurir en Gironde les sur-extractions ostentatoires? On le devine garant de vins pleins de finesse et d'élégance, promoteur de vins de Saint-Émilion reverdis et sincères.

1. Diplôme National d'Enologie dispensé par l'ISVV.
2. www.derenoncourtconsultants.com
3. Organisme de Défense et de Gestion des AOC.
4. Ingénieur agronome français, ancien collaborateur de l'INRA. Fondateur du LAMS (Laboratoire d'analyse microbiologique des sols).

Château Cadet-Bon
1, le Cadet
Saint-Émilion (33330)
05 57 74 43 20
cadet-bon.com

Au réve
qui ne meurt jamais

LA CUISINE DU TERROIR,
AVEC SES PRODUITS FRAIS ET VARIÉS
UNE FORMULE MIDI QUI CHANGE TOUS LES JOURS
ENTRÉE-PLAT ou PLAT-DESSERT 11,50€
par le Chef Pascal Bataille

HAPPY HOUR
17H-21H TOUS LES JOURS

LA BOUTEILLE DE VIN À 10€
17H-23H LE JEUDI

BORDEAUX-CHARTRONS WWW.AUREVE.NET

Stéphane et Baptiste vous accueillent à

XL IMPRESSION

Là où on vous imprime vos beaux t-shirts (mais pas que...)

BABA **FANOU**

05.57.95.86.44
20, RUE DU MIRAIL-33000 BORDEAUX
xlimpression@wanadoo.fr
WWW.XLIMPRESSION.COM



D.R.

Adaptée au marché local par ses tarifs et ses menus intelligents, la Table d'Inomoto, à Saint-André-de-Cubzac, est en train de devenir une destination gourmande pour bien des Bordelais.

ZEN

Les environs de Saint-André-de-Cubzac ne sont pas un eldorado gourmand. Depuis la fin du réputé restaurant d'Anne et Franck Descas (Au Sarmant, à Saint-Gervais), le territoire manquait cruellement de repaires voués à la cuisine exigeante. Ce constat a incité Seiji Inomoto à rechercher et à trouver place rue Nationale pour y installer sa Table en septembre 2016. « Il y avait une forte augmentation de la population dans le coin, je voyais un restaurant comme le Café de la Gare qui marchait très bien, je me suis dit que j'allais leur piquer leur clientèle », précise-t-il en riant. Passé chez Bernard Loiseau et Denis Franc, l'homme est direct, sincère. Comme sa cuisine. Menu unique le midi, deux menus le soir. Les prix oscillent entre 10 et 16 € pour le déjeuner (selon le choix entrée, plat et dessert), et de 27 à 37 € le soir ; avec poisson et viande pour ce dernier. Les menus du soir incluent également une mise en bouche qui est déjà une entrée en soi, le fromage est escorté de compotes et de noix. On est loin des additions stratosphériques, et les 32 couverts sont vite occupés. Au fil des visites, on note l'œuf cuit à basse température comme favori des entrées. Selon les jours, il est accompagné de haddock fumé ou relevé d'une vinaigrette au soja. C'est délicieux. Le chef tient à rappeler que cette technique de cuisson vient du Japon (*Ontama* est le nom de cet œuf cuit à 65 °C, laissant le blanc légèrement translucide et le jaune juste crémeux).

Le poulet est bien traité. Exclusivement fermier, il arrive dans l'assiette en trois cuissons. La cuisse est rôtie à point, le blanc bien juteux bardé d'une croûte de châtaigne, et la peau servie en

chips. Le maître ajoutera même une petite brochette avec les abats, le tout en portions ajustées. Le filet de porc, lui, se cuit 7 heures à 68 °C, pour un résultat en bouche très fondant, d'autant qu'il s'accompagne d'une sauce soja, vin blanc et miel qui l'ennoblit. Une révélation d'ailleurs que cette sauce-là. Ainsi vont les assiettes de la Table d'Inomoto : souriantes, équilibrées et sans superflu. À l'image de ce cuisinier bien campé sur son projet qu'il entend faire évoluer d'un cran. La montée en gamme s'assortira d'un personnel élargi (Inomoto est seul en cuisine) et de tarifs un peu plus élevés. En attendant, il continue de travailler les produits plus modestes, en les subliment, comme son traitement du maquereau. Le poisson doit être ultra-frais, mariné dans le sel avec un vinaigre de cidre. Ce qui le rend moelleux et constitue un sushi servi en amuse-bouche. Le dessert unique s'affiche en simplicité comme cette pomme au four juste caramélisée, servie sur un petit feuilleté auquel s'adjoint une glace aux pétales de rose. La carte des vins est futée, sous influence locale avec quelques flacons bien choisis des appellations voisines, Blaye et Bourg, comme le Château Rolland Lagarde 2013 à 17 € ou la cuvée « Tellus » élevée en amphore pour un caprice plus coûteux (60 €).

José Ruiz

La Table d'Inomoto

85, rue Nationale
Saint-André-de-Cubzac (33240).
Réservations 09 74 56 17 63.
Fermeture : lundi soir et mardi soir,
samedi midi et dimanche.
www.latabledinomoto.fr



© Sarah Arnault

« U can't buy happiness but... U can buy a cake. » Les slogans ont toujours raison. À la tête de la Pâtisserie S., Satomi et Stanley Chan redonnent leurs lettres de noblesse aux classiques hexagonaux.

MIAM MIAM

Le génie français s'exprime parfois de manière inattendue. Ainsi, au Japon, les pâtisseries sont nombreuses et fort populaires. De là à songer que le baba au rhum fasse l'objet d'un culte... Anciens de Joël Rebuchon à la Grande Maison (deux étoiles au Michelin en 2016), Satomi et Stanley Chan, respectivement cheffe pâtissière et chef boulanger, ont fait leurs humanités au pays de Vatel.

On devine à mots couverts leur parcours entre intransigeance et immense respect des techniques, du goût, des produits et de la tradition. En outre sous la férule d'un tel mentor, quinze années durant, nulle place à l'approximation. Il est un adage plutôt narquois selon lequel « la pâtisserie, c'est pour les gens qui n'aiment pas cuisiner »... Les toques ont souvent le mépris facile. Satomi, elle, n'en a cure. Sa passion, c'est la précision. Faire inlassablement ses gammes sur les crèmes, les biscuits. « Nul besoin de tout changer, il suffit de bien faire avec les bons ingrédients de base. Et la France, ce sont les meilleurs produits pour pâtisser. » Dans son écrin à deux pas des quais et du quartier Saint-Pierre, le couple a relevé le défi d'un établissement de très haute tenue mais sans ostentation. On songe à la Pâtisserie des Rêves, mais à une nuance fondamentale près : une cuisine ouverte. « On ne cache rien. » Ainsi, dans le prolongement du salon de thé et d'un comptoir en marbre, où l'épure le dispute à l'élégance, mari et femme boulangent et farinent.

Passion française, le pain a trouvé en Stanley un *senseï*. « Le pain, c'est compliqué car vivant. Mon mari sent le pain. Il est très doué. Avec quatre

ingrédients, on obtient des résultats incroyables. » Tels ces étonnants melon-pains – une espèce de brioche peu sucrée sauf la croûte – adulés au pays du Soleil Levant. Il faut préciser que chaque technique nourrit l'autre. Ainsi les divins *oyatsu*, viennoiseries au craquelin, mais d'après une recette de pâtisserie. Déclinées en 5 parfums (vanille, chocolat, praliné, framboise et matcha), un ravissement à chaque bouchée.

Ici, l'exotisme a ses limites et les classiques paradent : saint-honoré, paris-brest, tarte au citron, forêt noire, religieuse (au café, la favorite de Satomi). Cela dit, les influences font bon ménage comme dans ces rouleaux japonais, biscuits à la cuillère proches de la génoise avec une crème vanillée. Question cacao, un gâteau tout chocolat, mais les Chan reconnaissent ne pas être « chocolatiers ». Chacun son métier. Que les plus rochons se calment, on y trouve de sublimes chocolatinés/pains au chocolat garantis 100 % beurre d'Échiré.

Alors que l'on savourait, les yeux fermés, la signature maison, une « forêt rouge » (pâte sablée, mousse au mascarpone et fruits rouges), plus proche d'un nuage que d'une douceur, on a surpris le chef de Miles et de Mampuku, passant une tête en voisin, déclarer tout de go qu'il s'agissait « de la meilleure pâtisserie à Bordeaux, ce qui manquait à cette ville ». Qu'ajouter ? *Dōmo arigatō gozaimasu*.

Marc A. Bertin

Pâtisserie S.

8, cours Alsace-et-Lorraine
Ouverture du mercredi au samedi,
de 10 h à 19 h,
le dimanche de 9 h à 13 h.
Fermeture lundi et mardi.

LA BOUTANICHE
DU MOIS par **Henry Clemens**

CHÂTEAU PEY-BONHOMME- LES-TOURS ENERGIES AOC BLAYE CÔTES DE BORDEAUX 2015

Sous l'impulsion de son dynamique directeur Mickaël Rouyer, l'événement Blaye au comptoir¹ a récemment hissé haut, au cœur de Bordeaux, les couleurs de l'appellation de 6 500 hectares, rappelant qu'elle est une AOC d'artisans, de structures familiales, produisant des vins à prix tout doux. Une opération qui, chaque année, conduit des Blayais en tablier et avec le sourire à venir rencontrer les hédonistes urbains selon l'adage : « Si tu ne viens pas à nous... »

On est parti joyeux sur ces terres de Haute Gironde à la rencontre d'iconoclastes promoteurs de vins purs et honnêtes. Blaye en son terroir.

On s'émerveillera de beaucoup de choses sur cette rive droite de l'estuaire, entre citadelle, marais, bâtisses précieuses du XVII^e siècle mais également de petits trésors biodynamiques sur lesquels l'ODG aurait tort de ne pas s'appuyer pour construire son renouveau. Sous le ciel floconneux et constamment menaçant de janvier, on se pâme de plaisir devant la belle bourgeoise. À quelques encablures du verrou de Vauban, embrassant un horizon qui nous laisse deviner la Gironde, nous découvrons le Château Pey-Bonhomme-les-Tours.

Guillaume Hubert a entrepris de rejoindre l'exploitation familiale en 2007, tandis que sa sœur Rachel, pharmacienne le temps de se raviser, effectue cette démarche en 2012. L'exploitation de 55 hectares est dans le giron familial depuis 1885. Ils en sont les heureux héritiers.

Ils sont beaux, ces deux représentants d'une viticulture douce et délicate, beaux mais certainement pas naïfs. On les sent même un peu sur leurs gardes ou plutôt échaudés par d'âpres combats menés dès 1997, année de la conversion Demeter², par le père sous la férule de Nicolas Joly. Une antériorité qui les fit rapidement rejoindre le beau club de la « Renaissance des Appellations »³ emmené par ce même Nicolas Joly.

À les écouter, on perçoit qu'ils ont dû déployer des kilomètres d'arguments pour revenir sur des vérités tangibles à savoir qu'un sol vivant, qu'une prairie endogène, que la plantation d'arbres, que les tailles tardives et douces, que les levures indigènes sont des clés nécessaires pour réussir des vins sincères.

Guillaume, titulaire d'un BTS vitico-œnologie, rappelle sur ce point que ces fondamentaux ne lui viennent pas de cet



enseignement-là. Plutôt chercher du côté de l'empirisme et de son intime conviction. On tient ici des bio-dynamiteurs expérimentateurs convaincus que les amphores en argile restitueront au mieux le fruit et la fraîcheur singulière de ce millésime 2015.

Douze mois d'élevage en amphore ont permis de contenir ce vin puissant d'assemblage, 60 % de merlot, 30 % de malbec et 10 % de cabernet sauvignon. Le résultat est bluffant de maîtrise. Au nez, on distingue des fruits noirs, des notes de cire d'abeille ; l'ensemble est relevé par une pointe d'épices et de rose. La bouche reste fraîche, presque acidulée ; dans notre quête gourmande de chair, nous tombons en fin de bouche sur la cerise noire. Le tout est long et justement très gourmand.

1. comptoir-bordeaux.vin-blaye.com
2. Organisme de contrôle et de certification de l'agriculture biodynamique sur le territoire français.
3. Groupe de viticulteurs bio ou biodynamistes constitué en 2001, comporte 193 viticulteurs de 13 pays différents. Son but est de garantir la pleine expression des appellations. renaissance-des-appellations.com

Château Pey-Bonhomme-les-Tours
33390 Cars
05 57 42 11 95
www.peybonhomme.com

Prix de vente public TTC : 20 €

MONOPRIX

LES

9 JOURS

HAPPY

C'EST TOUT

1 ACHETÉ = 1 GRATUIT*

SUR UNE SÉLECTION DE PRODUITS AVEC LA CARTE
DU 9 AU 21 MARS**

MONOPRIX BORDEAUX

C.C ST CHRISTOLY - RUE DU PÈRE LOUIS JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 2H GRATUITES DÈS 50€ D'ACHATS

MONOPRIX BASSINS À FLOT

10 RUE LUCIEN FAURE
(AU PIED DU PONT JACQUES CHABAN DELMAS)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 1H GRATUITE DÈS 20€ D'ACHATS

MONOPRIX BOUSCAT LIBÉRATION

30 AVENUE DE LA LIBÉRATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

MONOPRIX BOUSCAT GRAND PARC

BD GODARD
(ENTRÉE PLACE RAVEZIES ET BARRIÈRE DU MEDOC)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 GRATUIT RÉSERVÉ À LA CLIENTÈLE

HAPPY = HEUREUX.

* Remise immédiate en caisse sur le 2^{ème} produit acheté, pour chacun des produits signalés en magasin. Remise sur le prix affiché sur le moins cher des 2 produits, sur présentation de la Carte de Fidélité Monoprix. Voir conditions de la Carte de Fidélité Monoprix en magasin et sur monoprix.fr. Offres réservées aux particuliers pour tout achat correspondant aux besoins normaux d'un foyer. ** Les 11 et 18 mars, uniquement pour les magasins ouverts le dimanche. Monoprix - SAS au capital de 78 365 040 € - 14-16, rue Marc Bloch - 92110 Cligny - 552 018 020 R.C.S. Nanterre - **952 988** - Pré-presses : elpev

DESTINATION HAMBOURG

par **Joël Raffier**



Vols réguliers :
Mardi, jeudi, samedi et dimanche
du 27 mars au 25 octobre.
Dimanche à compter du 1^{er} juillet.
EasyJet
Durée du vol : 2 h 10

La distance qui sépare Hambourg de la mer est de 110 km, égale à celle qui sépare Bordeaux de l'océan. Fin de la comparaison. Le port hanséatique abrite près de 3 millions d'habitants et n'a jamais autant transporté ou reçu de biens, de marchandises et de visiteurs. La vie culturelle, démocratique par tradition, s'offre à tous les goûts. Mal éclairée, Hambourg possède une vie nocturne, culturelle et musicale très variée et réjouissante.

Haddock et docks : incontournables

Ne pas fréquenter le port de Hambourg, c'est n'y pas aller du tout. Grand choix pour flotter. En soirée, il y a le Hedi's Tanzkaffee, *barkasse* dansante, garantie sans enterrement de vie de célibataires. Le jour, on peut sauter dans un promène-couillon. Ne pas hésiter. Mouettes, cornes de brume, etc., mais aussi chantiers navals surdimensionnés, canaux, ponts, grues, écluses, refuges pour marins, voiliers des Hanses, bateaux pirates, bars faussement louches ou bouges qui le sont vraiment. Voici le Speicherstadt, série de perspectives néo-gothiques, bâtiments de briques d'une argile si chargée de fer qu'elle prend un rouge Penny Lane à la cuisson. Théâtre, musée du café, Elbphilharmonie. La vie culturelle est aussi dans ce port où l'on s'attend à tout moment à croiser le capitaine Haddock. L'autoroute 7 le surplombe ainsi que le centre. Lesquels se confondent. S'il pleut (un magazine local s'appelle *Gentle Rain*), empruntez le vieil Elbtunnel (1911), ses céramiques et son ascenseur pour autos ou visitez le Musée maritime.

Le Musée maritime

Ne pas rater non plus ce musée géant qui sur six étages présente tous les aspects de la navigation. Une exposition de photos y montre l'état du premier port d'Allemagne après l'opération Gomorrhe menée par les Anglais et les Américains en 1943. D'inoubliables photos noir et blanc d'un amateur. Sinon, hormis une collection d'uniformes de tous les pays parmi lesquels quelques-uns de la Kriegsmarine à croix gammée qui pourront faire une drôle d'impression et une section réservée à la saison pirate, le musée est largement tourné vers la navigation commerciale, la technique, la construction navale. On y verra une extraordinaire collection de maquettes réalisées avec des os par les marins français de l'Empire prisonniers sur les pontons... anglais. Le film en accéléré sur la construction et le voyage d'un porte-conteneur vers Shanghai est sidérant.

Kaispeicher B, Koreastrasse 1

Here comes the Sonne

Autre vue du port : depuis le Clouds, bar à cocktails situé au paradis des tours dansantes (Tanzende Türme). Prendre l'ascenseur pour le 23^e étage. Le bar est long, majestueux, impeccable. Derrière les bouteilles, le port de nuit donne l'impression d'un gigantesque flipper. Un Hamburger Sonne (sirop de romarin, Amaro Montenegro, gin Tanqueray, jus de citron) vous remettra de vos émotions marines. En bas des tours dansantes, deux trappes ouvertes sur le Reeperbahn, la rue la plus animée la nuit avec ses puttes, ses condomerries et ses kebabs, vous mèneront au Mojo Club, club mythique de Sankt Pauli à la sono pourrave mais qui ne manque pas d'atmosphère et de bonne musique. Laquelle est omniprésente à Hambourg, ville où Johannes Brahms et les Beatles débutèrent (séparément) à quelques pas de là dans des cabarets.

Reeperbahn 1

Swingin' Hamburg

Dès la fin des années 1920 et dans les années 1930, Hambourg devint un furieux lieu de danses à la mode. Charleston, lindy hop, balboa et jazz root sont toujours très populaires et la scène, très active, se promène de club en club, chaque semaine, vêtue comme au Cotton Club. Ce soir-là, c'était au Stage Club à Altona. La classe. Cours de danse vers 21 h et début du bal à 22 h 30 avec le Swinging Ballroom Band, un groupe *vintage* enthousiaste et entraînant avec chanteuse, guitare, contrebasse, piano et cuivres en smoking devant des pupitres. Le groupe anime généralement ces soirées rétro. Le daiquiri (8 €), le coin fumeur autour d'une cheminée, l'éclairage tamisé sur des tables en terrasse autour de la piste, les tenues, tout est cool. Et aussi l'absence de paranoïa et de physionomiste à l'entrée. La nostalgie à Hambourg n'est pas neurasthénique mais elle est présente, active, étrangement gaie.

www.swingwerkstatt.de



Le musée maritime.

Blankenese Strand

Très facile de rejoindre Blankenese, à l'ouest de la ville, le long de l'Elbe, pour se reposer un peu. Ce quartier chic, élevé sur une colline jouit d'une plage de sable blanc de bonne dimension et très fréquentée l'été. On monte et on descend des escaliers ou des sentiers entourés de demeures. Karl Lagerfeld. Vous voyez le genre. On domine l'Elbe, l'énorme banc de sable des usines Airbus et sa piste d'atterrissage. En bas, le ponton abrite l'Op'n Bulln où l'on mange bien (soupe de poisson) au couchant. Si un porte-conteneur multicolore en partance pour Shanghai passe – et il passera! –, ce sera à quelques mètres de vous. Vous aurez alors une idée de la taille, encore mieux que dans le port où tout est géant. Sur la colline, en remontant, ne pas manquer le *high tea* au Lühmann Teestube dans une maison particulière. Blankenese en résumé ressemble fort au quartier de Hampstead à Londres.

Op'n Bulln, Strandweg 30.
www.pontonopnbulln.de

Café Lühmann, Blankeneser Landstrasse 29 B.

Emplettes

Une promenade dans Altona ou Schanze ne se fera pas sans quelques achats même menus. Les boutiques de vinyles d'occasion sont riches de raretés comme un pressage hollandais des Walker Brothers ou un album de chansons russes d'Evamaria Hagen et Wolf Birmann, les parents de Nina Hagen. Pour ce qui est de la fripe, vous pouvez ramener un conteneur d'habits des années 1920 à nos jours. Sans parler de bibelots à la con qui, là comme ailleurs, ne manquent pas.



L'Elbphilharmonie.

© Thies Rantzke



Le Grosstankstelle Brandshof.

© Hamburg Tourismus GmbH



L'un des nombreux plâtres stockés dans les « locaux » de l'Université de Hambourg.

© Hamburg Tourismus GmbH

Station-service

Les années 1950 et 1960 furent un tournant pour la ville comme pour tout le pays. Largement détruite, Hambourg s'est reconstruite tout en conservant son double visage, bourgeois et prolétaire. Le Grosstankstelle Brandshof est l'endroit idéal pour découvrir la périphérie. Cette station-service des années 1950, entièrement retapée, est le repaire des *greasers* passionnés de *vintage*, des routiers gominés ou pas, des *old timers* ou des ouvriers qui n'ont pas le temps de penser au passé. Ils se retrouvent pour le petit déjeuner ou pour remettre leur Corvette d'aplomb dans cette zone industrielle à la frontière du port. Le juke-box (Sinatra, The Drifters, The Coasters) nécessite une pièce de 50 Pfennig. La caissière en cherchera dans une vieille boîte. Le vieux Tonmaster doit chauffer un peu avant usage. Le Brandshof se mérite. Un point de vue sur l'américanisation de l'Allemagne de l'Ouest à l'époque de la reconstruction. Les *Frikadellen* (boulettes de viande ou de poisson) avec frites sont délicieuses et coûtent moins de 5 €. Goûter un *Kalter Hund*, pâtisserie de biscuit et de chocolat, témoignage des temps difficiles et aussi un *Fritz-Kola*, imitation locale d'une célèbre boisson américaine sans alcool, témoignage de temps moins difficiles.

Billhorner Röhrendamm 4.
www.tankstelle-brandshof.de/

Die Gastronomie

Des sandwiches au hareng (*Fischbrötchen*), des saucisses au curry, des sandwiches aux *Frikadellen* (bœuf, porc ou poisson), la cuisine de rue est plutôt bonne et riche en calories. Les poissonneries proposent divers assortiments au hareng. Pas mal du tout avec une salade de pommes de terre. Portugais, allemands ou turcs, les restaurants de poissons sont nombreux. Karofisch fait griller des poissons toute la soirée. Ce n'est pas bien grand, c'est turc et très fréquenté. Dorades, calamars, gambas et soles grillés. Magnifique sandwich au poisson. Prix étonnants. Côté gastronomie sans chichi, Nil est le restaurant délicat qu'il vous faut. À la frontière de Sankt Pauli et de Sternschanze, ce restaurant punk, rebelle et classe refuse des étoiles depuis 1989. Compter 40 €. Le serveur est originaire de Montalivet.

Nil, Neuer Pferdemarkt, 5 & 6.
 Karofisch, Feldstrasse 32.

Elbphilharmonie

Bijou musical aux toits de vagues à 865 millions d'euros. Acoustique hors pair et décor tout simplement époustoufflant, dressé sur le port. Ne pas rater deux heures de musique dans le grand auditorium calé foetus dans le ventre de cette architecture stupéfiante. Aucun souci pour le programme. L'orchestre de l'Elbe est

un des meilleurs d'Allemagne et la musique allemande n'a pas besoin de louanges. Jazz, pop, folk et autres dans la petite salle de 550 places. Si vous voulez vraiment vous faire plaisir et si votre destination est essentiellement musicale, l'Elbphilharmonie abrite aussi un hôtel.

Platz der Deutschen Einheit 1

Kultur für happy few

Une collection de statues antiques vous attend. Vous serez seul avec les plâtres de 173 statues datant du VII^e au I^{er} siècle av. J.-C. Le département archéologique de l'université pourra vous confier la clé. Au pire, un étudiant sera heureux de vous accompagner. Descendez un petit escalier, appuyez sur l'interrupteur et éclairez philosophes romains, Gaulois captifs et dieux grecs comme s'ils venaient d'être moulés. Ils sont arrivés à Hambourg en 1852, mais le Kunsthalle manquait de place. On pensa créer une salle mais 14-18 contraria ce projet. En 1939, elles furent mises à l'abri. On les redécouvrit dans les années 1980 et don en fut fait à l'université qui projette de faire construire un écrin pour les mettre en valeur et raconter cette histoire qui peu ou prou résume l'Europe. En attendant elles sont à vous qui aurez la bonne idée de visiter Hambourg. S'adresser au Dr Nadine Leisner de l'Université de Hambourg par mail : nadine.leisner@uni-hamburg.de

En endossant le patronyme d'une figure de la Révolution française, le Rémois Prieur de la Marne a su redonner toutes ses lettres de noblesse à l'art casse-gueule de la mixtape, osant dans le même élan classe musiques de films, dialogues, chansons oubliées de la variété française et une poignée de trésors pop en guise de colifichets. D'irrésistibles mixes à caractère « politique » sur France Culture en edits savoureux, de romans-feuilletons façon *Nous Deux* en sonorama pour le compte du webzine *Gonzai* en relectures amoureuses pour le cinéma muet, l'élégant Guilhem à la ville avance tel un Cristobal Balenciaga nouveau siècle avec pour muse Jacqueline Chalon Sainte-Croix et son organe à se damner. À Niort, dans le cadre du festival Nouvelle(s) Scène(s), le voici présentant un ciné-mix sur *L'Opérateur*, splendeur circa 1928 signée Edward Sedgwick et Buster Keaton. *Propos recueillis par Marc A. Bertin*

SAMPLER NI REPROCHE

Pierre-Louis Prieur dit Prieur ou « Crieur » de la Marne, membre du Comité de Salut Public et député de la Marne à la Convention, était un avocat à l'éloquence proverbiale, qui fit ses études de droit à Reims. Le choix de cet alias tombait-il sous le sens ?

Rétrospectivement, il semble qu'il y avait comme une évidence dans le choix de ce patronyme. Mais, à dire vrai, ce pseudonyme, je l'ai pris par hasard, sans réfléchir. J'aimais bien la particule et le côté aristo. Mais je n'ai façonné le personnage Prieur de la Marne autour du nom que bien après.

Avez-vous ou non une formation musicale ?

Comme beaucoup de garçons de ma génération, j'ai de très mauvais souvenirs des cours de solfège et des sanctions infligées au collègue après s'être tapé la honte à la flûte Rama... J'ai aussi de mauvais souvenirs des cours de guitare classique et de piano. Je nourris aussi un regret, celui de ne pas m'être un peu plus accroché. Aujourd'hui, je suis de nouveau des cours de piano. Ma formation s'arrête là.

Êtes-vous ou non digger à vos heures perdues ou, à défaut, collectionneur ?

Ah... J'ai acheté et écouté beaucoup, beaucoup de cassettes audio et de disques dans ma jeunesse. Et puis, Napster et l'iPod sont entrés dans ma vie. Depuis ce jour, tout attachement à l'objet m'a quitté. Je n'ai aujourd'hui plus aucun disque. Et pour être honnête, le côté maniaco-matérialiste des collectionneurs m'a toujours ennuyé. En revanche, je peux confesser qu'il m'arrive de digger vraiment, mais je ne recherche plus que des fichiers. L'avantage avec les fichiers son, c'est qu'on est certain de les trouver dans la minute sur internet. Le collectionneur, lui, peut attendre toute une vie avant de trouver sur un gros coup de bol l'édición rarissime de l'album sous-estimé de son artiste maudit préféré. Ce qui relève de la frustration ; et ça, ce n'est pas mon truc.

Les mixes « politiques » pour France Culture, était-ce un défi ou une commande ?

Sandrine Treiner, directrice de France Culture, m'avait vu à Beaubourg présenter une pièce sonore. Elle m'a proposé de chroniquer la présidentielle 2017 en musique. De la contrainte naît la liberté. J'ai essayé d'envoyer sur les ondes le reflet de ce que cette folle campagne m'évoquait, avec une pointe d'autofiction pour ramener un peu de tendresse dans tout ça. C'était une commande. Je m'en suis fait un défi.

Des edits aussi variés que Jacqueline Taïeb, Tones On Tail, Pierre Vassiliu, Durutti Column, François Bebey ou Yves Simon... D'où vient cette gourmandise pour l'exercice de la relecture ?

Franchement, je n'en ai aucune idée. Mais en poussant un peu l'analyse, je me dis que je ne dois pas tout comprendre à la première lecture... D'où la relecture. C'est un défaut au départ, de ne pas comprendre du premier coup. Ça vaut pour la musique et les relations amoureuses. J'essaye d'en faire une qualité, du moins avec la musique, pas avec les relations amoureuses. Et puis, je me dis que c'est agréable de se plonger dans des époques plus insouciantes que celle qu'on vit aujourd'hui. C'est une façon d'échapper au réel. D'oublier le temps d'une chanson les couleuvres que la vie te fait avaler et ces mauvais tours qu'elle te joue. Par là même, c'est une bonne occasion d'échapper aussi aux paroles de Bagarre et de Thérapie Taxi.

Votre travail mêle aussi bien la musique pop que le cinéma ; ce jeu sur la bande-son doit-il ou non au travail de Jean-Luc Godard ?

Je n'y ai jamais réfléchi. Je ne connais que peu de choses de Godard, d'ailleurs. Ce que j'aime chez lui, c'est surtout la singularité de ses histoires et puis c'est un immense créateur. Il a inventé un langage cinématographique. Il appartient à l'espèce des génies. Comme Clouzot ou même... Orson Welles. J'enfonce



« C'est un défaut au départ, de ne pas comprendre du premier coup. Ça vaut pour la musique et les relations amoureuses. »

une porte ouverte là, mais vous saurez me pardonner cette banalité.

Vous avez publié Messages personnels, un florilège de 24 edits en douze 45T transparents, soignant chaque coffret comme une pièce unique. Seriez-vous au fond un artisan ?

On peut dire ça. Le coffret *Messages personnels*, c'était dans la philosophie du label Alpège. On tamponnait les disques un par un. Si j'avais pu les remettre en mains propres à chaque acheteur, je l'aurais fait. La démarche artisanale, c'était effectivement un impératif sur ce projet. J'en profite pour m'associer à toi sur la réhabilitation du mot « florilège », même s'il sonne un peu comme le nom d'un produit laitier qui ferait du bien au transit...

Parmi les rendez-vous réguliers, figurent les mixtapes pour le magazine *Gonzai*. Un exercice comme un autre ou bien une forme de re-création ?

Ah... Pour *Gonzai*, c'est une sorte de « série » que j'avais imaginée. Quelque chose qui ressemble à un *drama* romantique de HBO. L'histoire d'un homme et d'une femme qui se fuyaient pour mieux s'aimer sur fond de musique pop. Mais c'est un peu comme le *Parrain* ou *Rocky*. Il y a un épisode de trop et/ou un opus carrément raté.

À Niort, dans le cadre du festival Nouvelle(s) Scène(s), vous présentez un ciné-mix sur *L'Opérateur* d'Edward Sedgwick et Buster Keaton. Vous aviez précédemment travaillé sur *Freaks* de Tod Browning. Loin d'écrire une nouvelle partition accompagnant la



© Sylvère H

projection, vous confectionnez plutôt une véritable bande originale.

Oui. C'est une nouvelle lubie. Le festival Latitudes Contemporaines à Lille m'a donné l'occasion l'an passé de présenter *Freaks* de Tod Browning. Au départ, je trouvais un peu bidon l'idée de mixer sur un film en noir et blanc. J'avais le sentiment que ça avait déjà été fait mille fois... Puis, j'ai pensé que ça méritait quand même réflexion, qu'il y avait quelque chose à imaginer. Une forme de lecture personnelle du film. Dans le cas de *Freaks* comme de *L'Opérateur*, j'ai imaginé une histoire audio par-dessus celle qui se déroule à l'écran. Le spectateur peut se concentrer sur l'une ou sur l'autre pendant la projection. C'est la bande-son qui fait le lien entre les deux histoires. Pour *L'Opérateur*, je me suis donné une contrainte supplémentaire. Ma bande-son ne comporte que des thèmes de piano. J'opère un peu comme le faisaient les pianistes au cinéma dans les années 1920, sauf qu'on peut y entendre Lubomyr Melnyk, Anderson Paak, Belle and Sebastian ou Booba...

Une caractéristique fondamentale dans vos travaux, c'est la place prépondérante accordée à la voix, notamment celle de Jacqueline Chalou Sainte-Croix, votre partenaire privilégiée. C'est aussi important à vos oreilles que le choix des extraits musicaux ?

Presque. Les voix, mais, en l'occurrence celle de Jacqueline, me permettent de raconter l'histoire que je veux. La musique ne me permet que d'illustrer les images d'un film ou de provoquer un frisson sur une scène grâce à une mélodie ou un refrain très connu. Donc, oui, la voix off a son importance, même si je sais dans le fond que les gens qui écoutent les mixes de *Gonzai* s'attachent beaucoup plus à la musique et au *mashup* entre les morceaux qu'aux sottises que je fais dire à Jacqueline. Mais, dans les deux

prochains films sur lesquels je travaille en ce moment, ce sont les sous-titres qui me permettront de raconter une histoire de plus sur les images. Le but du jeu c'est d'autoriser le spectateur à se perdre entre les images, la bande-son, la voix off et le texte. Il peut choisir de se concentrer sur un morceau de piano, l'intrigue du film, la voix off qui répond à mes choix musicaux ou aux textes qui racontent encore une autre histoire.

Signer un remix, c'est tout sauf votre came, non ?

Eh bien, détrompez-vous ! J'en ai publié deux l'an passé. L'un pour Aron Ottignon chez Blue Note et l'autre pour Bertrand Burgalat sur son label Tricatel. Et j'en ai deux en route pour Juliette Armanet et Fishbach. En revanche, ce qui n'est pas ma came, c'est le remix bête et méchant qui consiste à faire d'une chanson pop un *track* de club. Moi j'essaye de présenter une autre lecture du morceau original, à en interpréter les paroles autrement. Pour *L'Amour en solitaire*, les paroles de Juliette Armanet croisent un extrait de *Gros-Câlin* de Romain Gary. Les deux textes se répondent et finissent par parler d'une autre histoire d'amour sur un fond moitié musette moitié soul. Techniquement, c'est un remix, mais, à la fin, c'est plutôt une relecture. Il faudrait soumettre un nouveau terme aux majors pour qu'elles me passent commande plus souvent de ce genre de trucs (rires).

Petit déjeuner des champions avec **Prieur de La Marne**, dimanche 18 mars, 11 h30, Au Bon Cru (Halles de Niort).

L'Opérateur (Edward Sedgwick et Buster Keaton, 1928) par **Prieur de La Marne**, dimanche 18 mars, 16 h, lieu surprise.

Festival Nouvelle(s) Scène(s), du samedi 17 au dimanche 24 mars, Niort (79000). www.nouvelles-scenes.com



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNIE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Il a les manières et la figure des seconds rôles d'antan, entre le jeune Frederic March et le Frenchy de Hollywood Louis Jourdan. S'il évoque subrepticement l'archétype même du dandy soyeux, doublé pour les cascades, on finit par découvrir un homme d'une rare érudition. Philippe Hernandez, responsable de la programmation culturelle de la Cité du Vin, est une véritable tête curieuse et fouineuse, en charge de la ligne éditoriale d'événements prolongeant le parcours permanent.



UNE VIE APRÈS ARTAUD

Une formation initiale en chimie moléculaire ne le destinait pas forcément à se retrouver à la tête de la dense programmation de la Cité du Vin. Il se définit d'ailleurs comme un faux scientifique que l'absence de livres poussa adolescent vers les sciences. Le temps d'une parenthèse improbable chez les chasseurs alpins en 1994, il interrompt sa thèse, puis se passionne pour le cinéma et le surréalisme. Ce qui le pousse à convaincre Laure Adler de commémorer en grande pompe la naissance d'Antonin Artaud dans son émission du Cercle de Minuit. Le projet porté avec opiniâtreté verra le jour sous le nom « Les marteaux d'Artaud ».

Est-ce le goût soudain pour les nuits presque interlopes ? Quoiqu'il en soit, il décide d'intégrer le conservatoire d'art dramatique et crée une société de production cinématographique. L'intellectuel précaire à la faveur d'une reconsidération de sa vie professionnelle se voit proposer le poste envié de régisseur de la Cité des sciences et de l'industrie à la Villette, puis celui de responsable de la programmation des conférences et colloques. Une mission qui appellera, enfin, au rapprochement des arts et des sciences.

Il ne dit pas avoir fait le tour de l'imposant paquebot du XIX^e arrondissement, mais croit en avoir touché le plafond de verre. Le départ de sa responsable, Claudie Haigneré, entérine un désir d'horizons nouveaux, au creux desquels le Pays basque se détache dorénavant avec insistance. Une annonce bordelaise plus tard, le voici à la Cité du Vin. La création rare d'un musée, la possibilité de découvrir le monde du vin et enfin la Nouvelle-Aquitaine convaincront aisément l'homme de postuler avec enthousiasme à l'écriture d'une page totalement nouvelle. Il était dit qu'à la fine excitation de la page blanche succéderait la nécessité de résoudre quelques équations, dont une majeure – « D'où parle-t-on ? » –, renvoyant à l'identité de la structure à la fois fondation d'utilité publique, celle-là même qui exploite aujourd'hui la Cité, et le bâtiment, propriété de la Ville de Bordeaux. Et s'il n'en résultait qu'un problème de lisibilité de l'offre ?

Une absence de lisibilité née dans le lit matriciel d'un malentendu originel sur la vocation de cet édifice au mieux intimidant, au pire incompris, qui préféra le luxe clinquant de l'or et du verre au titane de Franck Ghery et qui, pour finir, installa dans un quartier improbable l'idée qu'il manquât à Monsieur le maire une buvette géante de 80 millions d'euros... Un projet flou pour une identité confuse ?

Pourtant, en parcourant depuis juin 2016, avec Philippe Hernandez, le catalogue des accomplissements, on lit que 445 000 visiteurs sont passés admirer un geste architectural fort, revenant ainsi sur quelques a priori. Non, la Cité n'allait pas intéresser que les buveurs de vin ! On y est presque donc. La Cité s'ébroue enfin des frimas et atermoiements de ses premiers mois d'existence, tout du moins croit-on entendre de la part de ses visiteurs, viticulteurs bordelais et premiers prescripteurs, un global satisfecit. Le premier pari est en passe d'être gagné, même si selon l'intéressé il reste à mieux valoriser les différents programmes et événements. Un catalogue exhaustif n'excluant pas une entrée par thème... L'homme des passerelles entre sciences et arts s'attache fort à définir une feuille de route qui doit faire de l'auditorium Thomas Jefferson un lieu de vie et de savoir universitaire, de spectacles, de rencontres et de débats.

Le socle primaire de développement de cette institution, il en est convaincu, reste l'agglomération, le visitorat est avant tout bordelais à près de 40 %. La Cité a tout intérêt à nouer des partenariats avec les institutions culturelles comme à multiplier les événements hors les murs. Un enracinement nécessaire avant de développer l'axe international, bien inscrit dans son ADN, rappelle le responsable de la programmation culturelle de la fondation pour la culture et les civilisations du vin. Il énumère alors avec gourmandise les alliances en place avec le Frac Aquitaine (l'exposition « Drôle d'assemblage » de l'artiste Nicolas Boulard) ; la Rock School Barbey (le festival « Ouvrez la voix ») ou encore l'Escale du Livre. Cette dernière offrira l'occasion à

la Cité du Vin de présenter le catalogue des expositions et, imagine-t-on, rappellera qu'elle est un lieu de culture autour du vin. Un certain nombre de futurs événements devraient trouver un assez large écho, dont la programmation autour de l'exposition temporaire « Le Vin et la Musique, accords et désaccords »¹ avec son lot de conférences, d'ateliers de dégustation dédiés, de films. D'autres moments célébreront le vin avec, entre autres, l'arrivée de la frégate *L'Hermione*, en provenance de la mer Méditerranée et l'hommage rendu aux vins du Bassin. Les cycles de la Cité du Vin, désormais ancrés dans la vie de l'auditorium, constituent le troisième volet de la programmation, riche voire roborative du catalogue ! Loin de l'inventaire, retenons le Ciné Gourmand avec le Jean Eustache ; C'Dans le Vin avec Kedge ou encore les Vendanges du Savoir avec l'ISVV ; rendez-vous en passe de devenir incontournables pour le peuple de la Cité, soit les universitaires, les œnophiles et les étudiants.

Insatiable, il nourrit une nouvelle marotte, cherchant désormais un grand rendez-vous fédérateur et culturel autour du vin. Pour cela, il convoquera bien des fêtes dionysiaques car, dit-il, Bordeaux mérite bien une fête du vin qui convierait danse, chant, musique, cinéma, spectacle vivant ! On ne peut que l'encourager, même si l'on attend légitimement qu'une architecture contemporaine aussi audacieuse associe le vin à des formes d'arts les plus radicales pour dépoussiérer une filière accrochée à son fauteuil Louis XV comme à ses titres nobiliaires. Gageons que l'homme des passerelles, la tête chercheuse de la belle institution aimera engager cette filière sur la voix d'une certaine modernité.

Henry Clemens

« Le Vin et la Musique, accords et désaccords », du vendredi 23 mars au dimanche 24 juin, La Cité du Vin.
www.laciteduvin.com

TRÈS HAUT DÉBIT



OUI ICI AUSSI !

Avec la Région, le Très Haut Débit
passera chez vous

40 000 entreprises supplémentaires
accéléreront leur développement
grâce au Très Haut Débit dès 2021

#THDPOURTOUS



Investissons aujourd'hui dessinons demain

LEMAIRE

AVANT TOI

Arch Ovens

CHEREVICHKIOTVICHKI

COMME des GARÇONS

DRIES VAN NOTEN

G U

I D

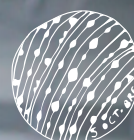
Gohji Yamamoto

sacai

DUŠAN

ISABEL MARANT

ISABEL ÉTOILE
MARANT



5 OCTOBRE

Rosa Maria
jewellery

VERONIQUE LEROY



TSUMORI CHISATO

Y's



AXSUM

24 rue de Grassi - Bordeaux • tél. 05 56 01 18 69 • www.axsum.fr
Ouvert du lundi au samedi de 10h30 à 19h

